

**CRÉÉ POUR UN GRAND DESTIN**

L'édition originale a paru en langue anglaise sous le titre  
DESIGN FOR DEDICATION  
chez Henry Regnery Cie, Chicago



2

Copyright 1964 by Peter Howard

# CRÉÉ POUR UN GRAND DESTIN

un choix de conférences faites par

**Peter Howard**

Préface de Son Eminence  
LE CARDINAL RICHARD CUSHING  
archevêque de Boston



LES ÉDITIONS DE L'HOMME  
MONTRÉAL

Distributeur exclusif:

L'Agence de Distribution Populaire Enrg.  
1130 est, rue Lagauchetière, Montréal  
Tél.: 523-1182

## Du même auteur

Innocent Men  
Fighters Ever

That Man Frank Buchman  
Britain and the Beast

### *Parus en français:*

Les Idées ont des Jambes  
Sur la Sellette (Men on  
Trial)  
Le Monde reconstruit

Une idée à la conquête du  
Monde (An Idea to Win  
the World)  
Le Secret de Frank Buchman  
(Frank Buchman's Secret)

### *En collaboration avec le Dr Paul Campbell*

Refaire des Hommes  
(Remaking Men)

L'Amérique a besoin d'une  
idéologie

## THÉÂTRE

Les Vraies Nouvelles  
Les Pantoufles du Dictateur  
Le Patron  
Nous sommes Demain  
Rumpelsnits  
The Man Who would not Die  
Miracle au Soleil

Pickle Hill  
L'Echelle  
Musique à Minuit  
L'Espace est Sidérant  
Through the Garden Wall  
Les Diplomates  
Mr Brown Comes Down the  
Hill

*En collaboration avec Cecil Broadhurst*  
L'Île qui Disparaît (The Vanishing Island)

*En collaboration avec Alan Thornhill*  
L'Ouragan (The Hurricane)

## Préface

*Peter Howard est un de mes amis. Responsable de l'action du Réarmement moral, il est bien connu dans le monde entier pour l'énergie et le savoir qu'il a mis au service de cette noble cause. A son talent et à sa formation de journaliste, il allie la perspicacité morale acquise au contact d'hommes de nombreux pays.*

*Ses discours sont parmi les plus remarquables de l'époque contemporaine qu'il m'ait été donné de lire. Ceux qui sont rassemblés dans ce volume présentent magistralement d'anciennes vérités dans leurs rapports nouveaux avec les réalités d'aujourd'hui. Aux Américains, qui assument une part plus lourde que jamais des responsabilités mondiales, ces discours montrent la voie d'un leadership leur permettant de préserver pour des millions d'hommes la foi et la liberté.*

*Nous n'influencerons jamais le monde communiste en nous contentant d'afficher notre prospérité, de montrer comment fonctionne notre démocratie. "Que Votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel." Telle est la prière du chrétien. Il est absurde de prier ainsi si nous ne désirons pas sérieusement que cela se réalise.*

*Si je le veux vraiment, alors je dois fermement prendre position, dans ma propre vie comme dans la vie des autres, dans la vie du pays comme dans celle du monde, en y engageant tout ce que je suis et ce que j'ai sous la conduite de Dieu, en communion avec tous ceux qui sentent cette même obligation.*

Alors véritablement le miracle aura lieu, d'autres peuples et d'autres pays en seront marqués. C'est une véritable autorité morale qu'ils voudront suivre, non le progrès matériel.

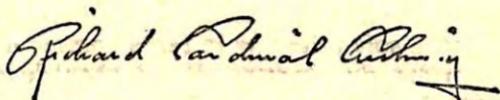
C'est là l'idéologie. C'est là le christianisme. C'est là la force morale.

Dans l'allocution qu'il a prononcée le 4 mars de cette année devant le Sénat du Massachusetts, Peter Howard disait:

"Notre temps est fait pour les héros. Aucune époque n'a jamais offert aux hommes de tels périls, ni de telles récompenses. Le choix est là: l'homme peut procurer à toute l'humanité la plénitude de vie, ou se détruire lui-même par les problèmes qu'il aura créés. On verra, au creuset de notre siècle, si l'homme saura grandir par l'esprit et le caractère autant qu'il a grandi par la richesse et la puissance ou si, comme un enfant jouant avec le feu, il va détruire la maison dont il devait hériter.

"Si l'Amérique réussit à créer le nouveau type d'homme et le nouveau type de société qu'exigent le rythme et la pression de l'heure, elle conduira l'humanité vers la prochaine étape de son évolution."

Les paroles de Howard nous mettent au défi. Elles jettent sur l'Amérique et le monde une clarté extraordinaire qui est des plus opportunes.



Archevêque de Boston

31 mai 1964

## Introduction

C'est au cours d'une visite de dix semaines au Canada et aux Etats-Unis entre fin décembre 1963 et début mars 1964, que Peter Howard a prononcé les discours réunis dans cet ouvrage.

M. Howard a pris la parole quarante-six fois, dans vingt-cinq villes. Il a parcouru les régions les plus éloignées les unes des autres: la côte du Pacifique, l'Arizona méridional, la Floride et la Nouvelle-Angleterre. Il a parlé dans le Sud et dans le Midwest, aussi bien qu'à Ottawa. Il a traversé cinq fois le continent. Outre les réceptions et rencontres mentionnées dans ces pages, il a tenu des conférences de presse, parlé à la radio et à la télévision; il s'est entretenu avec des gouverneurs d'Etats, des membres du gouvernement canadien, des personnalités ecclésiastiques et des capitaines d'industrie, de la finance et des syndicats. Il est apparu sur les écrans de la télévision canadienne d'un littoral à l'autre et il s'est adressé à Cuba par radio.

Peter Howard est anglais; il jouit d'une réputation internationale comme auteur dramatique, éditorialiste politique, écrivain, sportif, conférencier et agriculteur.

John E. Powers, président du Sénat du Massachusetts, présenta aux membres de l'Assemblée législative de cet Etat M. Howard comme "l'un des hommes les plus remarquables et consacrés du monde contemporain." L'*Oregon Journal* de Portland ajoute: "Il est évident que cet homme connaît la situation mondiale beaucoup mieux que nous ne connaissons notre propre banlieue."

Les livres de M. Howard ont été vendus à plus de quatre millions d'exemplaires. Ses pièces ont partout fait recette, et sont jouées actuellement dans quatre continents.

Il a joué neuf fois dans l'équipe nationale anglaise de Rugby et faisait partie du "quatre" de bobsleigh qui a battu trois records mondiaux aux championnats internationaux de Cortina en 1939. Sa femme, Doris Metaxa, a gagné les championnats de tennis de Wimbledon, série doubles, en 1933-34. La ferme qu'il acheta en East Anglia, était alors classée dans la catégorie de productivité la plus basse; aujourd'hui, non seulement elle rapporte, mais des fermiers du monde entier viennent étudier sur place les méthodes employées.

On peut dire en toute justice que ces réalisations comptent peu pour Peter Howard en regard de l'engagement essentiel de sa vie. Il est avant tout révolutionnaire, entièrement consacré à reconstruire le monde. Vingt ans d'amitié avec Frank Buchman, pionnier du Réarmement moral, originaire de Pennsylvanie, l'ont amené à prendre une responsabilité considérable dans l'action mondiale du Réarmement moral après la guerre. Si depuis la mort de Frank Buchman en 1961, le Réarmement moral a poursuivi son avance à un rythme accéléré, c'est en grande partie au travail de Peter Howard qu'il le doit.

A l'arrière plan de ces discours, on voit se précipiter des événements nationaux et mondiaux dont le déroulement a revêtu un caractère quelque peu sensationnel. M. Howard est arrivé dans le continent nord-américain moins d'un mois après l'assassinat du Président Kennedy, venant d'une Asie encore profondément ébranlée par la mort du Président Diem. Et dans l'année qui commençait, à peine M. Johnson avait-il prononcé les paroles optimistes de son *Discours sur l'Etat de l'Union* que le prestige américain se voyait asséner un coup après l'autre.

Ce fut d'abord à Panama, une impasse ignominieuse; peu après, les représentants officiels américains devaient quitter Zanzibar sous la pression de la violence. Ensuite, tandis que Zanzibar révélait rapidement son rôle de Cuba idéologique pour l'Afrique, des

mutineries militaires venaient mettre en péril le Tanganyika, l'Ouganda et le Kenya. Chou En-laï, qui se trouvait sur place pour régler définitivement le sort de ces pays, ne fut contré qu'au dernier moment par le geste audacieux du premier ministre du Kenya, M. Jomo Kenyatta, qui fit appel aux troupes britanniques.

Au milieu de ces troubles éclatait la crise de Chypre, plus grave encore que les autres et dans laquelle le Canada se trouva immédiatement mêlé. Et ce fut précisément le moment choisi par le Président de Gaulle pour reconnaître la Chine communiste.

De l'autre côté du globe, en Asie, le renversement de Diem, que notre presse présentait comme avant-coureur de jours moins sombres, fut en fait le prélude de revers militaires pires que jamais, et d'un impossible imbroglio politique.

Plus au sud, les menaces du Président Sukarno contre la Fédération de Malaisie se faisaient si violentes que Robert Kennedy fut dépêché pour apaiser la querelle. Ses efforts se révélèrent bientôt stériles, et l'Indonésie continua, avec l'aide des puissances communistes, à tenter de s'approprier Singapour et les richesses de la Malaisie.

Comme si cela ne suffisait pas, le jeu neutraliste dont les résultats étaient déjà douteux au Laos et au Cambodge tourna encore davantage au désastre; la santé vacillante de Nehru faisait peser de lourds points d'interrogation sur l'avenir de l'Inde et de sa stabilité et Chou En-laï réussissait le coup diplomatique d'un rapprochement entre le Pakistan et la Chine.

En Amérique latine, Castro poursuivait son programme d'infiltration et de subversion; malgré la chute de Goulart, l'avenir du Brésil demeurerait incertain; en Argentine, la saisie des biens pétroliers américains ne diminuait en rien les pressions intérieures; et au Paraguay, en Equateur, en Honduras et dans la République Dominicaine l'anarchie n'était écartée que par un contrôle militaire. Au Vénézuéla le terrorisme de gauche

continuait, comme d'ailleurs les troubles sociaux en Bolivie.

Aux Etats-Unis mêmes, le sentiment d'inquiétude devant les réalités de la conjoncture mondiale cédait quelque peu devant les prophéties annonçant la continuation de l'expansion économique, et la promesse d'une réduction d'impôts annonçant une prospérité accrue.

Les paroles de Peter Howard tranchaient à la fois dans la satisfaction et dans le défaitisme du public nord-américain. Elles brûlent de l'urgence des problèmes de notre époque. Elles appellent à la révolte devant les maux de notre temps, nous mettent au défi de renverser le courant de l'histoire.

Les auditoires se levaient pour applaudir; les débats qui suivaient semblaient ne devoir jamais finir, et les gens se pressaient autour de l'orateur longtemps après qu'il ait fini de parler.

Ces auditoires, unanimes dans leur enthousiasme, étaient très variés dans leur composition: professeurs d'université et étudiants, responsables syndicaux et banquiers de Wall Street, intellectuels libéraux et conservateurs. Peter Howard parla devant une célèbre université catholique de jeunes filles dans l'Est, et devant les élèves des universités luthérienne et presbytérienne dans l'Ouest. Un jour, il s'adressa aux leaders de la communauté blanche d'Atlanta et le lendemain il parlait devant les étudiants noirs de la même ville. Il fut à Little Rock l'hôte du gouverneur Faubus de l'Arkansas et d'un grand collège noir.

Les discours du présent volume contiennent des faits et des idées qui forcent à réfléchir et éclairent les événements. On y trouve le diagnostic de la nature même de notre époque, avec ses périls, ses folies et son mal. Tous les hommes qui aiment leur pays et veulent l'aider à remplir ce grand destin pour lequel Dieu l'a créé y trouveront un itinéraire d'action.

Les éditeurs

*“La façon dont les Etats-Unis ont décuplé leur force, leur richesse et leur puissance est peut-être la plus grande épopée de tous les temps. Il est certain que l’avenir de l’humanité dépend du but que poursuivent les Etats-Unis — s’ils savent le but qu’ils poursuivent.”*

# 1

## NOUVELLES PERSPECTIVES SUR LA LIBERTÉ

*Commonwealth Club, San Francisco, Californie  
28 février 1964*

Je n’ai pas l’intention d’utiliser cette estrade du Commonwealth Club pour tenter d’induire les Etats-Unis à se joindre au Commonwealth. C’est un plan qui ne réussirait pas — et qui d’ailleurs serait catastrophique s’il réussissait! A vrai dire, si votre pays et le mien n’avaient pas eu cette querelle de famille qui conduisit il y a tant d’années à la séparation de corps, sinon au divorce, nous ne jouirions pas aujourd’hui en Europe de notre liberté.

La façon dont, après s’être séparés de l’Angleterre, les Etats-Unis d’Amérique ont décuplé leur force, leur richesse et leur puissance est peut-être la plus grande épopée de tous les temps. Il est certain en tous cas que nous devons nos libertés présentes au sang que vous avez versé, à votre courage et à votre or. Il est certain aussi que l’avenir de l’humanité dépend du but que poursuivent maintenant les Etats-Unis — s’ils savent le but qu’ils poursuivent. Nous avons trop souvent répondu à votre générosité par la jalousie, à votre courage par les critiques, à la main que vous nous

tendiez par une arrogante attitude de supériorité. Cela, je le regrette.

Il se trouve pourtant que je suis fier du Commonwealth et de mon pays. Bien qu'à notre époque le patriotisme semble démodé, je suis un patriote. En un temps où l'on dénigre volontiers les impérialistes qui ont fait sonner leurs bottes sur une si vaste section de la planète, je crois qu'à la lumière de l'histoire les Anglais pourront dire: malgré nos mobiles parfois douteux, malgré un certain égoïsme, nous avons fait de notre mieux pour élever, éduquer, émanciper des millions d'hommes qui aujourd'hui gouvernent en hommes libres des nations puissantes et qui sans cela ne seraient peut-être jamais sortis de leurs huttes et de leurs jungles.

Je crois aussi qu'il importe, si nous voulons assurer la paix et construire un monde qui marche, de renforcer l'amitié et la compréhension entre les peuples de langue anglaise. Nous souffrons en Angleterre d'un désir quasi insurmontable de nous faire aimer. Nous n'y parvenons pas toujours, il est vrai. Les Américains non plus, malheureusement. Le président Johnson a déclaré l'autre jour que l'Amérique est très aimée dans le monde moderne, et que seuls les éternels rouspéteurs se refusent à reconnaître ses vertus. Hélas! L'Asie, que je viens de parcourir pour la dixième fois, abonde en éternels rouspéteurs. Certains d'entre eux se sont même introduits jusque dans Washington, ce qui fait qu'avec les rouspéteurs et les Bobby Baker, le Président Johnson se trouve affligé de bien des fardeaux inutiles en plus de ses vastes responsabilités.

On a publié un livre intitulé *Le Vilain Américain*. Je ne l'ai guère aimé. Beaucoup de son contenu m'a semblé injuste et mal à propos, mais il renfermait assez de vérité pour causer du tort. Je ne crois pas que le gentil Britannique soit la réponse au vilain Américain. Je ne crois même pas que les Anglais soient tellement gentils, ni les Américains tellement

vilains. Mais certains maintiennent ce point de vue, qui n'est pas inoffensif.

M. Richard Crossman, personnalité socialiste de Grande-Bretagne qui obtiendra vraisemblablement un poste important dans notre Cabinet si le parti travailliste prend le pouvoir, a raconté au début de ce mois un incident révélateur, qui se situe en Afrique du Nord pendant la guerre. A l'époque, M. Harold Macmillan, qui devait un jour devenir premier ministre, était conseiller politique du général Eisenhower. M. Crossman jouait un rôle important dans la propagande en faveur de l'effort de guerre allié et habitait l'Hôtel Saint-Georges à Alger. M. Crossman raconte que Macmillan le fit venir et lui dit : "Souvenez-vous bien qu'à l'Hôtel Saint-Georges, vous entrez régulièrement dans une pièce où vous verrez un colonel Américain, le cigare à la bouche et les pieds sur la table. Devant lui, il y aura deux paniers vides marqués "courrier à l'arrivée" et "courrier au départ". Lorsque vos yeux se seront habitués à l'obscurité, vous distinguerez dans un coin un capitaine anglais, les pieds par terre, les épaules voutées, écrivant comme un fou, avec deux paniers pleins, et pas de cigare.

"M. Crossman, vous ne ferez jamais de remarque sur ce contraste. Lorsque vous installerez votre bureau, non seulement vous permettrez à votre collègue américain d'avoir un rang supérieur et une solde beaucoup plus élevée que la vôtre, mais vous lui laisserez le sentiment que c'est lui qui dirige toute l'affaire. C'est ainsi que vous pourrez la diriger vous-même.

"Nous sommes, mon cher Crossman, les Grecs de cet empire américain. Vous penserez des Américains ce que les Grecs pensaient des Romains — ils sont grands, vulgaires, débordants d'énergie, plus vigoureux que nous mais aussi plus paresseux, plus doués de vertus naturelles mais aussi plus corrompus. Il nous faut mener le Q. G. des Forces Alliées comme les

esclaves grecs menaient les campagnes de l'empereur Claude."

L'attitude que représente la conversation rapportée par M. Crossman — si le fait est exact — a contribué à créer beaucoup des difficultés actuelles.

Vers la même époque se trouvait à Alger un éminent fonctionnaire français. Au moment de la chute de la France, sous le régime de Vichy, cet homme avait réussi avec beaucoup de courage et d'habileté à arracher les réserves d'or du Trésor français des griffes allemandes et à les transférer aux mains des Alliés en Afrique. M. Morgenthau, alors secrétaire d'Etat au Trésor du gouvernement américain, vint en Afrique du Nord. M. Robert Murphy occupait le poste de consul américain au Maroc. Dans son livre *Diplomat Among Warriors*, Murphy déclare que M. Morgenthau s'immiscia dans les Affaires étrangères, qui n'étaient pas de son ressort, et adopta à l'égard de ce haut fonctionnaire français la même attitude de supériorité que Crossman dit lui avoir été conseillée par Macmillan envers les Américains. M. Morgenthau réussit à faire renvoyer le Français de son poste. M. Murphy, qui tenta avec d'autres de s'opposer à cette manoeuvre, écrit : "Il s'avéra impossible de faire renverser la décision par Washington, ce qui nous obligea à informer le Quartier général français que l'homme sans doute le plus capable de toute leur administration civile à Alger ne convenait pas au gouvernement américain, et il fut mis à l'écart." Ce Français s'appelait Maurice Couve de Murville. Il est aujourd'hui ministre français des Affaires étrangères. De Gaulle seul a autorité sur lui, et il exerce une grande influence sur le Président. Il n'a pas oublié la façon dont on l'a traité en Afrique du Nord.

Il est impossible de comprendre la scène asiatique si l'on ne comprend pas dans une certaine mesure les ressorts de l'attitude de de Gaulle. Beaucoup de Français n'ont jamais pardonné à l'Angleterre notre

refus de capituler en 1940 lorsque la France est tombée. Je dînais ce soir-là avec un diplomate français connu. Il couvrit son visage de ses mains et se mit à pleurer. Son devoir, à ce qu'il pensait, était de retourner en France pour partager les souffrances de son peuple sous l'occupation allemande. Ce qu'il fit.

Je lui dis : "La France sera de nouveau libre. Vous pouvez être certain que dans un an, dix ans, vingt ans, vous verrez vos amis marcher de nouveau dans les rues d'un Paris libéré. Nous ne capitulerons jamais." Même en cette heure tragique, mon ami français fut piqué par ma confiance. "Mais il faut que vous capituliez, dit-il. Vous allez y être forcés, maintenant que la France est tombée. Vous ne pouvez pas continuer." Cela torturait son orgueil de penser que ces stupides Anglo-Saxons allaient continuer à se battre pendant que les intelligents Latins devraient faire face aux réalités de la vie et de la mort. Si nous avions cédé, nous aussi, c'eût été un baume pour la conscience des Français.

Je ne suis pas partisan de la politique actuelle du Président de Gaulle. Il semble décidé à maintenir l'Angleterre en dehors du Marché commun, et à faire entrer la Chine rouge aux Nations Unies. Beaucoup d'Anglais voudraient lui voir employer son énergie à faire l'inverse.

Mais bien peu cherchent à comprendre le pourquoi de son attitude. J'écoutais il y a quelques jours à la radio un Américain influent qui discutait de de Gaulle au cours d'un programme national. Je cite ses paroles: "A présent, il (de Gaulle) a l'audace de parler de l'Amérique latine. Qu'est-ce qu'il peut bien avoir à faire en Amérique latine ? Il n'a pas d'argent à distribuer. Il se contente d'exercer ses muscles et de secouer la barque. Eh bien, il nous faut nous occuper de cet homme qui se croit le Grand Charles. Cela complique les affaires."

Cette façon de se moquer de de Gaulle, d'essayer

de le représenter comme un vaniteux qui ne cherche qu'à établir sa propre grandeur en Europe et dans le monde, est facile et pleine de condescendance. Ce n'est d'ailleurs pas la vérité. De Gaulle est un grand pragmatiste. Il se rappelle Yalta. Là, sous la pression de la guerre, sans consulter les Français, Roosevelt, Staline et Churchill ont décidé de céder cent millions d'Européens de l'Est au communisme. De Gaulle et les Français étaient liés par de profonds sentiments à des pays tels que la Pologne et la Tchécoslovaquie. Ils craignent que demain, sous la pression de la paix, l'Angleterre et l'Amérique ne cèdent au communisme deux cents millions d'Européens de l'Ouest, comme ils l'ont fait hier avec l'Europe orientale.

De Gaulle n'a confiance ni dans mon pays, ni dans le vôtre. Il se refuse à voir l'Amérique ou l'Angleterre être seule à avoir le doigt sur la détente atomique en Europe. Il doute qu'un président des Etats-Unis ou un premier ministre britannique, placé devant l'éventualité d'une brusque avance russe à Berlin ou en Allemagne occidentale, soit prêt pour l'arrêter à risquer la destruction instantanée de San-Francisco, Los Angeles, Détroit, Chicago, Washington, New-York, Londres, Liverpool et Glasgow. De Gaulle veut avoir quelque chose entre ses propres mains pour menacer et détruire tous ceux qui mettraient en danger du côté de l'Est les vastes plaines et les cités de sa France bien-aimée. Il voit dans la Chine rouge une rivale pour la Russie en Europe orientale. Il est anxieux d'ôter toute pression sur la Chine, sauf celle de la Russie. Il veut se lier d'amitié avec les Chinois pour que ceux-ci se sentent libres et que jaunes et rouges continuent à se regarder en chiens de faïence. Il nourrit peut-être l'espoir que les deux géants se dévoreront un jour. Sa politique est-elle réaliste, je ne me risquerai pas à en juger. Peut-il espérer réussir à approfondir la discorde dans le camp communiste, alors que les rangs du monde libre sont eux-mêmes divisés, je ne m'aven-

turerai pas à faire des pronostics sur cette question. Mais je n'ai pas le moindre doute que ce sont là les mobiles véritables de sa politique actuelle.

Aujourd'hui, de Gaulle est directement impliqué en Asie. Il recommande une politique de neutralisation en Asie du Sud-Est. Le Vietnam représente en ce moment l'axe de la roue. Lorsque le traité d'arrêt des essais nucléaires fut signé, la Russie en était l'un des promoteurs. La Chine s'y opposait. Le Nord-Vietnam, qui avait réussi jusque là à force de charme et de sourires à rester en bons termes à la fois avec la Russie et la Chine, se vit forcé de choisir. Le Nord-Vietnam décida de ne pas contresigner le traité atomique.

Depuis lors, Moscou décline et Pékin monte dans le firmament nord-vietnamien. La Chine a fait de la guerre au Vietnam le centre de sa stratégie asiatique. Après le Vietnam, elle voit la débâcle — Cambodge, Laos, Thaïlande, Indonésie, Malaisie, Inde. Elle se voit comme au milieu de la terre, selon la croyance traditionnelle de l'ancienne Chine, joignant les masses de sa population aux ressources naturelles de l'Indonésie et peut-être au potentiel industriel du Japon pour former un colosse communiste jaune.

Le président Johnson sera peut-être obligé bientôt de prendre des décisions déchirantes et lourdes de conséquences. De Gaulle considère que, dans les conditions actuelles, il est impossible de gagner la guerre au Sud-Vietnam, puisque l'Ouest observe les règles du traité de Genève de 1954 divisant le pays, tandis qu'Ho Chi Minh les transgresse à tout moment. Ho envoie des armes et des troupes bien entraînées sur les pistes de la jungle cambodgienne et, par bateau, vers les plages de l'océan contrôlées par le Viet-Cong, tandis que le contrôle politique et militaire du Viet-Cong est maintenu par radio depuis Hanoï en Nord-Vietnam.

Si le régime actuel de Saïgon menace de se désintégrer, l'Amérique devra choisir soit de se retirer, soit

de livrer une guerre à outrance, soit d'exercer des représailles contre l'intervention nord-vietnamienne. Ces représailles pourraient comporter le bombardement de certaines cibles situées au Nord-Vietnam. Et si les Chinois interviennent, ce qui signifierait que les communistes jaunes sont prêts à risquer la guerre avec les Etats-Unis, cela offrirait, pour reprendre les termes d'un homme politique de Washington, "une occasion providentielle pour frapper certains objectifs en Chine". Il s'agit, naturellement, des usines atomiques chinoises.

Car, sous le bouillonnement superficiel des affaires mondiales, les courants plus profonds révèlent un désir d'éviter une guerre thermonucléaire. A moins qu'un fol entraînement ne conduise à un désarmement unilatéral ou à une tentative hasardeuse de guerre préventive, le risque de conflit nucléaire ne semble pas devoir devenir imminent tant que la Chine ne possède pas ses propres armes atomiques et ses propres méthodes pour les transporter jusqu'à leur cible. Selon Washington, ce jour est encore éloigné. Selon les services de renseignements japonais, cela pourrait se produire d'ici deux ans.

Dans ces circonstances, il se peut que la mort de Diem ait représenté un mauvais calcul qui coûtera cher. Lors de mon récent voyage en Asie, on m'a demandé dans différents pays, dans différentes villes et en différentes langues : "Croyez-vous que la violence soit un moyen légitime d'arriver à certaines fins politiques ?" Cela voulait dire : pouvait-on utiliser la force pour détruire le capitalisme, devait-on tuer les riches ? Lorsque je répondais que cela semblait une mauvaise idée, on répondait unanimement : "Et le Vietnam ? L'Amérique a montré là qu'elle était prête à encourager la violence pour arriver à ses fins politiques dans un autre pays." Je ne dis pas que cela soit justifié. Je ne dis pas que cela soit vrai. Je dis que c'est une opinion qui se répand comme un incendie de

forêt dans le coeur de millions d'Asiatiques, d'Africains et d'Américains du Sud.

Je ne prends position ni pour, ni contre la politique de Diem au Vietnam. Il avait ses extravagances et ses faiblesses. Il avait des personnes difficiles dans sa parenté, comme d'ailleurs la plupart d'entre nous. Je peux dire pour l'avoir connu personnellement que c'était un mensonge de le représenter comme un monstre fasciste vivant au sein d'un régime corrompu, parmi des gens qui le haïssaient. On a raconté au public américain que les Bouddhistes étaient persécutés. Les journaux ont annoncé ici en gros titres le 21 août 1963 que l'on fermait les pagodes. En fait, sur les 4.000 pagodes que compte le pays, douze furent fermées ce jour-là. Des prêtres bouddhistes, des punjis, ont fait savoir à la presse depuis la chute de Diem que pas un seul bouddhiste n'avait été tué pendant la fermeture des pagodes.

David Halberstam, journaliste du *New York Times* dont la plume a joué un rôle important dans la genèse de l'attitude américaine envers Diem, a déclaré après la chute de ce dernier : "La campagne bouddhiste a toujours été politique. C'était une querelle politique placée sous un étendard religieux." Diem croyait, et cela a été confirmé par des dirigeants bouddhistes depuis le coup d'Etat, qu'il y avait eu une infiltration communiste dans certains cercles bouddhistes du Vietnam.

Depuis la chute de Diem, sept nouveaux bouddhistes se sont tragiquement immolés à Saïgon et dans les environs. Rien, ou presque rien, n'en a transpiré dans la presse occidentale, bien que jusqu'alors les punjis qui s'inondaient d'essence et se brûlaient à mort aient été acclamés partout comme symboles de la révolte d'un peuple opprimé contre un cruel oppresseur. Mais, comme l'a dit Roger Hilsman, qui était il y a trois jours encore assistant du Secrétaire d'Etat pour les affaires d'Extrême Orient, "Après la fermeture des

pagodes le 21 août de tels faits deviennent sans importance". Le 24 août, à l'insu du secrétaire à la Défense McNamara et de John McCone, directeur de la C.I.A., le Département d'Etat envoyait à l'ambassadeur Lodge des instructions selon lesquelles il fallait donner le champ libre aux généraux vietnamiens rebelles et détruire le gouvernement Diem.

Hilsman déclare aujourd'hui qu'il n'y aura pas de neutralisation du Vietnam. McNamara dit qu'il "prendra toutes les mesures nécessaires pour empêcher une victoire communiste au Vietnam". Il sera intéressant de voir quelles mesures seront envisagées autres que la guerre à outrance.

Il vaut la peine de jeter un coup d'oeil sur Trich Tri Quang, le leader bouddhiste auquel l'Amérique a accordé l'asile politique, et qui fut le cerveau de la campagne anti-Diem. Il vit personnellement tous les tracts et brochures distribués pendant les journées de violence contre Diem. Il était la main qui tirait les ficelles dans les coulisses. Trich Tri Quang avait été deux fois arrêté par les Français, lorsque ces derniers contrôlaient cette région du monde, pour intelligence avec les communistes. Il a reconnu lui-même qu'il était membre du Front Viet-Minh de Libération communiste. En ce moment même, son frère travaille auprès d'Ho Chi Minh au ministère viet-cong de l'Intérieur. Interviewé par Marguerite Higgins (*America*, 4 janvier 1964) peu de temps avant la mort de Diem, le dirigeant bouddhiste déclara : "Les désordres actuels pourraient être profitables aux communistes." Sa solution préférée pour le Vietnam serait la neutralisation, dit-il, ajoutant : "Il nous sera impossible d'arriver à un arrangement avec le Nord tant que nous ne nous serons pas débarrassés de Diem et de Nhu."

En ce moment même, dans les rizières et les marécages, les ténèbres de la jungle, la glaise, les détritits et la boue de rivières fétides, des Américains, des Vietnamiens, villageois et soldats, mettent à

l'épreuve du sang et de la souffrance l'avenir de la liberté du Vietnam. Sans exprimer quelque vue que ce soit sur la politique ou la conduite de Diem ou des Nhu, on peut dire une chose avec certitude : les Etats-Unis, pour la première fois dans l'histoire du pays, ont encouragé en temps de guerre le renversement d'un gouvernement légalement élu qui combattait loyalement l'envahisseur communiste commun. La facture de cette action n'a pas encore été présentée. Il faudra la payer un jour.

Pendant ce temps-là, Chou En-laï est rentré de son voyage africain. Il a annoncé que l'Afrique est mûre pour la révolution et que tous doivent maintenant s'unir contre l'Amérique, le grand ennemi impérialiste.

A la vérité, Chou En-laï a essayé un revers en Afrique. Pourtant, il avait trouvé un appui dans l'attitude du gouvernement sud-africain, qui considère les Chinois comme des Noirs mais a promulgué une loi selon laquelle les Japonais sont blancs, sans doute à cause des vastes échanges commerciaux que l'Afrique du Sud inaugure avec le Japon. Cette discrimination raciale à l'encontre des Chinois fut d'une grande aide pour Chou dans ses rapports avec les Africains eux-mêmes. Néanmoins, il trébucha de façon inattendue devant la force de caractère d'un homme, Jomo Kenyatta.

On dit que Chou En-laï projetait de faire une entrée triomphale dans l'Union des Etats socialistes soviétiques d'Afrique orientale. Ce plan échoua, malgré les mutineries au Tanganyika, en Uganda et au Kénya qui suivirent immédiatement le coup d'Etat communiste de Zanzibar. Zanzibar est devenu le Cuba africain de Chou En-laï, exactement comme Khrouchtchev dispose de son Cuba pour l'Amérique latine. Et en passant, observez bien la place de Chypre et de Ceylan dans cette stratégie insulaire du communisme mondial.

Mais Chou En-laï dut interrompre sa lune de miel africaine. En effet, Kenyatta du Kénya fit ce que per-

sonne n'attendait de lui. Malgré les annales du mouvement Mau Mau, malgré tout ce qui s'était dit ou fait des deux côtés, il mit sa fierté dans sa poche et, sans même consulter son cabinet, demanda aux Anglais d'envoyer des troupes pour sauvegarder la liberté du Kénya. Il encouragea M. Nyerere au Tanganyika et M. Obote en Uganda à faire de même. Ils eurent le bon sens de suivre son conseil. Quant à nous, les Anglais, nous envoyâmes des troupes dans les régions critiques, bien qu'il ne fut pas facile politiquement de jouer le rôle d'agent de police dans des pays qui s'étaient si récemment réjouis à grand bruit de notre départ.

Nous avons quitté Zanzibar poussés par une pression considérable des Nations-Unies et des Etats-Unis. Je crois qu'il y avait beaucoup de sincérité dans cette pression, mais qui s'y trouve maintenant ? Je cite les paroles de Sheikh Kassim Hanga, premier ministre de Zanzibar. C'est un homme qui est allé à Moscou, où il a reçu un diplôme de sciences économiques de l'Université Lumumba. Il avait essayé pendant quelque temps d'obtenir à Londres un diplôme équivalent, mais sans succès. Voici ce qu'il a dit à un de mes amis à Zanzibar il y a un mois : "Les Russes s'occupent de recevoir les gens qui viennent dans leur pays, tandis qu'en Occident on nous laisse nous débrouiller." C'est une accusation contre Londres, ma ville natale.

Le premier ministre, Hanga, a épousé une Russe, élève du professeur qui élabore la politique soviétique en Afrique. Il a pour collègue aux Affaires étrangères un nommé Sheikh Mohammed, que l'on appelle "Babu". Ce dernier a reçu de l'argent des Chinois et des Russes. Il a dit à ce même ami, à peu près à la même époque : "En Russie, je ne sens plus de dynamisme. La révolution a perdu son élan. Mais la Chine est en marche, et tout le monde l'appuie."

Pour Sir Roy Wilensky, qui est un homme de droite, la Russie a remporté la victoire à 50% dans la

guerre idéologique en Afrique. Toutes les jeunes nations ont opté pour le "non-engagement". Si une épreuve de force se joue entre l'Est et l'Ouest, il n'y aura pour le monde libre ni main d'oeuvre, ni matières premières, ni bases en Afrique. Les syndicats des nations montantes sont pour la plupart affiliés à la Fédération mondiale des syndicats de Prague, qui est entre les mains des communistes. Ce qui donne aux Soviétiques la possibilité d'opérer légalement à l'intérieur de ces pays africains. Sans mentionner, bien entendu, les jeunes Africains qui par milliers ont reçu une éducation universitaire gratuite à Moscou et refluent maintenant vers l'Afrique. D'accord, débarquons-nous des vieux impérialistes. Mais est-ce que pour autant nous remettons l'Afrique aux mains de la liberté ?

Il y a une question de plus à méditer. Au Moyen-Orient se trouve un Etat nommé Israël, entouré par les Arabes. Supposez qu'en Afrique nous en arrivions à avoir un Nord arabe hostile à Israël et un centre du continent noir devenu communiste et par suite hostile aux Etats-Unis. N'y a-t-il pas là un sérieux avertissement ?

Méfions-nous, dans notre désir de nous attirer les faveurs des jeunes nations, de ne pas ériger chaque révolutionnaire en un George Washington, alors qu'il risque de se révéler un nouveau Castro ou un autre Chou En-Laï. Castro n'aurait jamais pu s'emparer de Cuba sans l'appui d'hommes libres. Chou En-laï et Mao Tsé-toung n'auraient jamais pu s'emparer de la Chine sans l'appui d'hommes libres. Sukarno n'aurait jamais pu s'emparer de l'Indonésie sans l'initiative d'hommes libres.

Je voudrais dire quelques mots du Président Sukarno, parce qu'on m'interroge souvent à son sujet. Les Etats-Unis étaient anxieux de voir les Hollandais quitter l'Indonésie. Ils sont partis. J'ai parlé à des Néo-Guinéens qui sont retombés dans ce qu'ils con-

sidèrent un esclavage. Ils détestaient les Hollandais. Mais quand je leur ai parlé de l'Amérique, ils m'ont dit : "Ces gens-là, sans même nous consulter, nous ont livrés à une tyrannie en comparaison de laquelle la domination hollandaise n'était que jeux d'enfants." Voilà pour la Nouvelle-Guinée.

Dans le monde libre, certains considèrent que Sukarno représente le meilleur bastion contre le communisme en Asie. Il existe un plan nommé Maphilindo, qui envisage l'union de la Malaisie, des Philippines et l'Indonésie. Sukarno dit qu'il refusera de participer à cette tentative aussi longtemps que la Malaisie reste un "fantoche du colonialisme britannique". Je ne parle pas ici au nom de l'Angleterre. Nous avons commis des erreurs dans notre politique coloniale. Mais nous avons fait de notre mieux.

Sommes-nous tellement sûrs de Sukarno ? On nous exhorte, nous les Britanniques, à dénoncer la Malaisie pour permettre au concept de Maphilindo de prendre corps. Sukarno en tiendra les rênes. Dans quelle situation se trouvera alors Singapour ? Il vaut la peine d'y réfléchir.

Dans la guerre froide, le succès et l'échec dépendent directement des attitudes morales et spirituelles, de la conduite qu'adoptent les hommes du monde libre et de la force de caractère dont ils font preuve. Puissance et richesse, bombes et dollars sont essentiels au maintien de la liberté. Je prie qu'aucune nation n'égale ni ne surpasse votre pays en puissance militaire ou financière à notre époque. Mais en fin de compte la démocratie est exactement aussi forte ou aussi faible que ceux qui parlent en son nom. La liberté va-t-elle conquérir le communisme ou le communisme va-t-il conquérir et abolir la liberté ? C'est le caractère des peuples libres du monde qui en décidera.

Lénine était parfaitement conscient de cette réalité lorsqu'il a dit : "Notre morale est entièrement subordonnée aux intérêts de la lutte des classes." Il enten-

dait par là que tout ce qui était conforme aux intérêts de sa bande était bon, tout ce qui ne leur convenait pas était mauvais. C'était l'abandon de l'absolu en morale. Si nous, dans le monde libre, nous abandonnons l'absolu de nos convictions premières, si nous abandonnons le code de conduite que les fondateurs de l'Amérique acceptaient comme juste, alors, consciemment ou inconsciemment, nous entrons dans le jeu du communisme.

Mal Whitfield, le grand champion olympique, médaille d'or, un Noir qui a travaillé pendant sept ans avec le Département d'Etat en Afrique et ailleurs, comprenait cela parfaitement : "Les Américains épris de sexualité, dit-il, sont notre ruine en Afrique. L'impureté des Américains est en proportion directe de l'échec de la politique des Etats-Unis en Afrique."

Malheureusement, certains membres du Foreign Office et du Département d'Etat n'arrivent pas à comprendre cette vérité pourtant essentielle de notre époque. Certains même dans leur folie vont jusqu'à attaquer secrètement par des calomnies les hommes qui, dans le monde libre, s'efforcent de porter remède aux failles morales qui sont la plus grande faiblesse de la liberté. Ils ont l'effronterie de vous traiter d'anti-américain, ou même de communiste ou de fasciste, si vous aimez assez votre pays pour refuser de tolérer l'intolérable et oser guérir ce qui peut être guéri.

Bien entendu dans certains cas ces calomnies, cette moderne chasse aux sorcières, cette technique à la Goebbels d'assassinat des réputations, n'est qu'un phénomène de projection. Vous connaissez tous l'histoire des deux vieilles dames et de la bouteille de champagne. Elles n'avaient encore jamais bu de champagne. Elles en achetèrent une bouteille. Après avoir vidé son second verre, l'une d'entre elles se tourne vers l'autre et lui dit : "Vous devez être ivre, ma chère, vous avez deux nez!" J'y pense parfois

lorsque j'entends ces cris de "communisme" ou "hitlérisme" que l'on jette de Downing Street ou de Washington à ceux qui tentent dans notre société de porter remède aux causes de l'hitlérisme et du communisme. Car tout au long de l'histoire, la décadence, la corruption, les déviations, les compromis, l'immoralité ont creusé la tombe de la liberté et donné leur essor aux Staline et aux Hitler. Dans d'autres cas, il s'agit simplement de la réaction d'hommes coupables que leur conscience aiguillonne et qui désirent avilir la société des hommes libres jusqu'à ce qu'ils s'y sentent plus à l'aise.

J'ai de grands espoirs pour l'avenir. Je crois que la vérité triomphera. Je crois qu'il existe au coeur de l'homme moyen partout quelque chose d'intègre et de propre qui se refusera à accepter que notre monde soit submergé par la destruction de la dictature et la mort des explosions atomiques.

J'ai foi que l'Amérique, s'appuyant sur son glorieux passé et sur un présent plein de générosité et de vigueur, deviendra dans les prochaines années un géant de l'esprit qui assurera la paix et construira un monde nouveau pour elle-même, pour ses alliés et, en dernière analyse, pour toute une humanité perplexe, déchirée, patiente dans ses souffrances mais fondamentalement noble.

*“Il serait vraiment ironique qu’au moment même où apparaît une grande faille dans la structure d’acier du monde communiste, les hommes libres se détruisent eux-mêmes par le matérialisme même qu’ils haïssent et redoutent chez leurs ennemis.”*

## 2

# MORT SOUS SON ARMURE DE CHEVALIER?

*Hôtel de Ville, Los Angeles, Californie  
4 février 1964*

Un homme se tient à mes côtés tandis que je vous parle, — John, mon frère cadet et mon seul frère. Pendant la dernière guerre, il a combattu en Afrique, dans les îles glacées des mers arctiques, sur les pentes trempées de sang des montagnes italiennes, en Afrique du Nord dans le déchaînement de la chaleur, des mouches et de la violence, pour être finalement parachuté à Arnhem où il trouva la mort. Comme des millions d’autres, il a donné sa vie pour que nous héritions de la liberté. Cette liberté m’est chère, après avoir été payée d’un tel prix.

Ailleurs, les hommes n’ont plus le droit de parler selon ce que leur dicte leur conscience. Ils sont baignés. S’ils disent ce qui leur plaît quand il leur plaît, ils risquent les terreurs d’une police secrète. Il nous faut donc chérir la liberté de parole et l’utiliser pleinement là où elle existe encore. Je n’en ai d’ailleurs pas fini avec ce sujet.

Il est difficile à un étranger de parler à l’Amérique. Nous devons notre liberté à votre force, à votre sang et

votre richesse. Nous savons aussi que nous dépendrons de l'Amérique pour notre liberté future. L'Amérique va entraîner toute la terre dans la bonne direction, sinon d'autres puissances nous forceront à nous enfoncer dans la mauvaise.

L'Amérique ressemble à un Père Noël géant qui parcourt d'un pas incertain l'Asie, l'Afrique et l'Amérique latine, distribuant des cadeaux aux enfants, témoignant d'une générosité inconnue jusqu'ici dans l'histoire de l'humanité. Les enfants empoignent les cadeaux, crient pour en réclamer davantage, fouillent les poches du Père Noël au passage, essayent de le faire trébucher, le renversent, l'insultent et l'assomment. C'est une énigme et un paradoxe. Pendant les brefs moments dont je dispose, je veux vous dire pourquoi cela se passe ainsi.

L'Amérique a besoin d'un but à offrir à l'humanité. Il faut qu'elle ait une idée dans la tête et une réponse dans le coeur en plus de la hotte de cadeaux qu'elle a sur le dos, du rouleau de dollars qu'elle a dans une main et de l'holocauste de bombes qu'elle tient dans l'autre. Je remercie Dieu à genoux tous les jours que l'Amérique soit forte. Je prie que ni de mon vivant, ni de celui de mes enfants, aucun autre pays n'égale cette force. Mais privée d'un plan révolutionnaire donnant à chacun l'occasion de jouer son rôle, privée d'une foi que tous puissent comprendre et aimer, et de la discipline volontaire que commandent ce plan et cette foi, l'Amérique risque de devenir un mort sous son armure de chevalier.

Jour après jour, Moscou et Pékin font des plans pour Monsieur U.S.A. Monsieur U.S.A., quels sont vos plans pour Pékin et Moscou ? Est-ce que votre pays se prépare intelligemment à conquérir le monde communiste, à entraîner la terre entière dans une nouvelle phase de l'avance humaine où les contradictions de notre siècle se verraient résolues, où les haines, les les peurs et les convoitises qui nous divisent et nous hantent auraient trouvé leur solution ?

Un diplomate russe, que le F.B.I. considère comme l'un des plus adroits agents de communisation de ce pays, m'a dit récemment lors d'une réception diplomatique : "Dans les Soviets, nous avons un grand avantage sur vous. Nous avons une idéologie forte qui vise à transformer le monde. Vous, dans l'Ouest, vous n'avez pas d'idéologie." On peut parler de la libre entreprise et vanter sa manière de vivre, on n'en a pas pour autant une idéologie. Le capitalisme n'est pas non plus la réponse au communisme. Le capitalisme est un système économique et social, et à mon avis, il a du bon. Le communisme, lui, tente avec l'appui de toutes les ressources de l'énergie, de la pensée et de l'argent d'Etats colossaux de conquérir l'allégeance des peuples et de changer la nature de l'humanité. Le communisme, c'est beaucoup plus que d'engraisser les maigres et d'amaigrir les gros par la force.

Un manuel soviétique de psycho-politique préfacé par un discours de Béria, ancien chef de la police secrète, exprime ainsi le credo communiste sur la nature de l'homme :

"L'homme est un animal. Un animal qui a reçu un vernis de civilisation. L'homme est un animal qui se groupe pour se protéger des menaces de son milieu. Ceux qui opèrent et dirigent ce groupement doivent avoir en leur possession des techniques spécialisées pour orienter les caprices et les énergies de l'animal homme et le faire ainsi contribuer plus efficacement à la poursuite des buts de l'Etat."

En d'autres termes, libre à l'Etat d'utiliser l'abattoir, la chambre de torture, la lanère et le fouet pour diriger le zoo qu'il préside.

Je déteste le mccarthisme. Je hais dans votre pays comme dans le mien ces insinuations sournoises sur le communisme, ces railleries privées, cet assassinat public de la réputation de ceux qui osent défendre les

droits des pauvres, des sous-privilegiés, de ceux qui ont une autre couleur, religion ou origine.

Je suis absolument opposé à une Gestapo spirituelle, à ces chasseurs de sorcières qui vont fouiller dans la vie privée des individus. Mais je suis aussi obligé de dire que les hommes publics devraient, à mon avis, mener une vie au-dessus de tout soupçon. Personne ne force quelqu'un à entrer dans la vie publique ; mais s'il choisit de servir le public, alors sa vie privée n'est plus entièrement sa propre affaire. La liberté n'est pas plus forte que ceux qui parlent en son nom.

Mais je crois sincèrement que feu le sénateur McCarthy s'est révélé le meilleur ami des Rouges. Il est l'allié le plus puissant que les communistes aient jamais eu en Amérique. Le souvenir de ses méthodes — ou de leur déformation — a été utilisé pour intimider et réduire au silence tous ceux qui osent encore prétendre que la sécurité des Etats-Unis est menacée par certaines personnes qu'inspire le communisme ou par certaines controverses d'inspiration communiste.

Laissez-moi vous citer ces paroles de M. Henry J. Taylor, ancien ambassadeur américain en Suisse, qui ont été publiées le 24 janvier 1964. C'est un homme dont l'intégrité n'a jamais été mise en question, autant que je sache, ni par les Démocrates, ni par les Républicains. Voici ce qu'il dit :

“Commençant par l'affaire de la Baie des Cochons, la succession sans fin de surprises et d'échecs que nous avons connue après que de nouvelles équipes soient entrées au sein du Département d'Etat et de la C.I.A., serait absolument inexplicable si notre gouvernement n'avait été infiltré au niveau où se décident les politiques.

“Les gouvernements de Grande-Bretagne, de France, d'Allemagne fédérale, d'Italie, de Hollande et de Suède ont fait l'expérience d'une telle infiltration soviétique.

“En tant qu’ambassadeur américain en Suisse, j’ai vu le même phénomène se produire même là. Et nous observons les succès d’agents sino-soviétiques et de communistes implantés ici sous le couvert d’une clandestinité poussée.

“Mais toute la législation, tous les autres devoirs importants qui incombent au président Johnson ne comptent pour rien en comparaison du problème désolant, fuyant, diabolique qui le confronte : comment rétablir la sécurité au niveau le plus élevé à l’intérieur du pays ?

“Qui plus est, il sait que dès qu’il bougera, l’alibi passe-partout de l’adversaire, le cri de “chasse aux sorcières”, éclatera automatiquement comme toujours et partout.

“Puissent tous les citoyens intelligents, tous les journaux responsables dans notre pays contribuer à lui donner les forces nécessaires pour découvrir toute la vérité possible, placer la sécurité au-dessus de toute considération, et laisser tomber les coups sur la tête de ceux sur lesquels ils doivent tomber. Notre pays est en danger absolu — ici même à Washington.”

Qu’est-ce que l’Amérique peut dire au monde ? A la vérité, Dieu a donné aux Anglais et aux Américains deux oreilles et une seule bouche, souhaitant vraisemblablement que nous écoutions deux fois plus que nous ne parlions. Mais nous avons tellement dit aux autres quoi faire, où aller et comment se conduire que nous en sommes presque arrivés à refuser d’écouter nos amis et d’apprendre les leçons de l’histoire. Cela n’impressionne pas beaucoup le monde moderne que de nous voir répéter à l’infini à tout le monde comment vivre et quoi faire, alors que nous continuons à vivre comme il nous plaît. Ce que nous sommes crie plus fort que ce que nous disons.

C’est ce genre de matérialisme qui fournit son élan à la philosophie de Karl Marx. Il serait vraiment

ironique qu'au moment même où apparaît une grande faille dans la structure d'acier du monde communiste, les hommes libres se détruisent eux-mêmes par le matérialisme même qu'ils haïssent et redoutent tellement chez leurs ennemis.

Un consul d'Amérique latine dans votre ville de Los Angeles a dit l'autre jour : "J'aime l'Amérique du Nord, mais à Mexico nous avons surnommé votre ambassade "le palais des mignons". La licence morale qui règne dans votre Département d'Etat jette l'Amérique latine dans les bras de la Chine rouge." Lorsqu'on rapporta à un membre de la C.I.A., les scandales causés à la Nouvelle Delhi par des aviateurs américains qui couraient les femmes et se soûlaient, il répondit avec indignation : "Ces garçons sont des patriotes. Ils retirent les marrons du feu pour les Indiens. Le moins que le gouvernement indien puisse faire est de leur fournir des femmes et de l'alcool." C'est peut-être le moins que le gouvernement indien puisse faire pour eux, mais c'est certainement la dernière chose que les Indiens attendent des nations qu'ils voudraient admirer et aimer.

A l'Amérique je dis ceci : la liberté est en danger. Défendez-la de toutes vos forces. Défendez-la de toute la puissance que vous avez entre les mains, de toute la sagesse de votre esprit et de votre coeur.

J'ai lu dans le *New York Times* du jeudi 23 janvier que la Commission Fédérale des Communications refusait de censurer les programmes de radio propageant les causes communistes, la perversion et les dépravations sexuelles de toute espèce. Intervenir pour contrôler ou arrêter ce genre de programmes, empêcher qu'ils soient diffusés dans vos foyers et ceux de vos enfants, ce serait interférer avec la liberté et enfreindre le Premier Amendement de la Constitution. Si les gens sont libres de diffuser ce genre de programmes, alors il faut que nous restions libres de parler de pureté, d'honnêteté et de responsabilité

morale. Ce n'est pas à moi de dire à l'Amérique les sujets qu'elle peut ou ne peut pas discuter en public et en privé. Je sais seulement une chose. Si nous essayons de museler Dieu dans nos rassemblements comme nous muselons les chiens dans nos rues, nous sommes sur la voie de la tyrannie.

Vous imprimez sur votre monnaie cette fière devise: "En Dieu nous nous confions." Cela transforme-t-il le dollar en emblème religieux? Cela signifie, j'imagine, que vous comptez que les Américains, jeunes et vieux, placeront leur confiance plutôt en Dieu que dans l'argent et la sexualité, qu'en une personnalité ou en tout autre facteur dans la vie. J'ignore si le tableau de la vie sexuelle américaine donné récemment par la revue *Time* est exact; il était certainement suggestif. Ce que je sais en tous cas c'est qu'une société qui encourage l'amour libre et l'homosexualité ne restera pas longtemps "la demeure des hommes libres".

J'ai lu dans le *New York Times* du 31 décembre 1963, qu'en 1966, la moitié de la population de ce pays aura moins de vingt-cinq ans. Deux jours plus tard, j'ai lu dans le *Los Angeles Times* une déclaration de J. Edgar Hoover selon laquelle le parti communiste américain fait des plans pour la jeunesse américaine. C'est en octobre dernier, dit Hoover, que leurs dirigeants ont mis la dernière main à leur projet à Chicago. Déjà un fort courant vers la gauche se dessine dans la jeunesse et dans la société américaine.

Cela ne signifie pas que toute la jeunesse américaine va s'inscrire au parti communiste. Mais cela signifie qu'une entreprise intelligente est en cours, destinée à si bien saturer ces jeunes de points de vue communistes que toute leur attitude, lorsqu'ils prendront leur place à la tête des différentes communautés, aura été orientée dans une direction défavorable à la démocratie américaine.

Au cours des années 1961 et 1962, 28.962 millions de dollars ont été dépensés dans ce pays pour l'éducation (ce chiffre est donné par le Bureau américain

de l'Education à Washington). Pour chaque dollar dépensé pour l'éducation en 1962, 1.11 dollar a été dépensé pour la criminalité. Le taux des maladies vénériennes chez les adolescents a augmenté de 130% entre 1956 et 1961. Prenons comme exemple certaines villes : entre 1955 et 1959, les maladies vénériennes ont augmenté de 318% à la Nouvelle-Orléans, de 591% à San Francisco, de 378% à Houston, de 291% à Los Angeles et de 280% à Washington. La proportion d'enfants illégitimes a triplé depuis 1953. En 1970, il y aura dix millions d'Américains nés hors-mariage. Quarante pour cent des filles-mères ont entre 15 et 19 ans. Et le nombre d'enfants illégitimes a augmenté de 108% depuis la seconde guerre mondiale.

L'Amérique représente aux yeux du monde la défense du droit inaliénable des hommes à la vie, à la liberté et à la poursuite du bonheur. Si nous remplaçons la vie par la *dolce vita*, la liberté par la licence de créer une société centrée sur la sexualité, préoccupée d'argent, imbibée d'alcool où l'homme est adoré comme un dieu; si nous remplaçons la poursuite du bonheur par la poursuite de l'égoïsme considéré comme normal, avantageux et même vertueux, alors nous condamnons les générations futures à perdre cette liberté dont vous et moi nous héritons.

J'aime la liberté. J'aime l'Amérique comme j'aime mon propre pays. Je donnerai ma vie, je dépenserai ma fortune, je n'épargnerai ni ma sueur ni mes efforts, je prierai, travaillerai, lutterai pour assurer l'avenir de ce pays. Car je sais que si l'Amérique échoue, le monde échoue. Mais l'Amérique n'échouera pas. Elle ne peut pas se permettre d'échouer. Je garde assez de foi en l'homme de la rue que vous avez dans ce pays pour rester convaincu qu'il répondra au défi de notre époque.

*“Nous avons devant nous une triple alternative : une Ere Rouge de tyrannie, une Ere de mort et de destruction ou bien une ère du nouveau type d’homme, aussi différent de celui de l’âge de la pierre, de l’acier ou du dollar et du sexe qu’un astronaute est différent de l’homme qui pousse une brouette.”*

### 3

## LE NOUVEAU TYPE D’HOMME

*Rotary Club, Chicago, Illinois  
14 janvier 1964*

Même dans mon pays, on n’a pas encore taxé l’espérance. Aussi, je vous déclare aujourd’hui que je suis rempli d’espérance.

J’ai foi que l’homme ordinaire va se lever et répondre au défi de notre époque. J’ai foi que l’Amérique va créer un nouveau type d’homme capable de vivre de façon équilibrée, utilisant les secrets de richesse et de puissance que son cerveau a arrachés à la terre et à l’atome. Nous avons devant nous une triple alternative: une Ere Rouge de tyrannie, une Ere de mort et de destruction ou bien une ère de nouveau type d’homme, aussi différent de celui de l’âge de la pierre, de l’acier, ou du dollar et du sexe, qu’un astronaute est différent de l’homme qui pousse une brouette.

Matin et soir, je rends grâce à Dieu pour la richesse, la force et la vision généreuse de l’Amérique. Il n’y a jamais rien eu de semblable dans toute la longue histoire de l’humanité. Mais je sais aussi qu’à moins que l’Amérique ne découvre et proclame un but révo-

lutionnaire plus vaste, la terre entière risque d'être détruite ou réduite en esclavage. Et la terre entière inclut l'Amérique.

Je voudrais vous citer deux discours prononcés par des hommes différents. Voici la première citation:

"Je ne fais pas allusion aux concepts absolus, infinis de paix et de bonne volonté universelles dont rêvent certains songe-creux ou fanatiques. . . . Concentrons-nous au contraire sur une paix plus pratique, plus accessible — fondée non sur une révolution soudaine dans la nature humaine, mais sur une révolution progressive des institutions humaines."

Et voici la seconde :

"Il ne faut pas que les êtres humains agissent comme des animaux. La conscience humaine est très importante. Et il est nécessaire que chacun se préoccupe raisonnablement de satisfaire les exigences spirituelles et matérielles des êtres humains."

Le premier passage que je vous ai lu est tiré d'un discours prononcé le 10 juin 1963 par le regretté président Kennedy. Le second, où il est dit que la conscience de l'homme est très importante, est de M. Khrouchtchev en date du 30 décembre 1963.

Le monde communiste, après avoir suivi pendant des années la route de l'athéisme et du matérialisme, doit aujourd'hui accepter le fait qu'il est indispensable de former un nouveau type d'homme parce que le seul changement des structures n'y est pas parvenu. C'est là un des paradoxes de notre époque. Parallèlement, on voit dans nos pays libres, la moralité traditionnelle être battue en brèche; des peuples qui, dans le passé basaient leur conscience nationale sur la confiance en Dieu, et inscrivaient même le gage de cette confiance sur leur monnaie, tendent aujourd'hui à céder au cynisme et à penser que le matérialisme et les structures matérielles accompliront à eux seuls les desseins de l'humanité.

Le concept qui consiste à ne compter que sur le changement des structures pour changer la nature humaine n'est rien d'autre que le vieux marxisme, qui, de l'avis général, est déjà dépassé.

Je viens de rentrer d'Asie. Ce continent tremble au bord de la dictature et de la guerre. On y trouverait en même temps des signes d'un changement qui pourrait rendre espoir à ceux qui croient en la démocratie et la liberté.

En Inde, 63% des impôts sur le revenu sont restés impayés l'année dernière; ce chiffre a été révélé par Krishnamachari, le ministre des Finances. La fraude découverte l'année dernière sur les billets non-payés dans les chemins de fer nationaux se montait à six millions de dollars. Et il s'agirait d'une somme beaucoup plus élevée si l'on pouvait dénombrer tous ceux qui n'ont pas été découverts alors qu'ils ne s'étaient pas donné la peine de prendre de billet. Un industriel indien m'a dit qu'il est impossible de faire des affaires en Inde aujourd'hui sans participer à la corruption du gouvernement et de l'administration. Il m'a dit: "Si vous êtes honnête en affaires, vous ne durerez pas longtemps." En même temps, la Chambre du Peuple indienne a voté une loi selon laquelle n'importe quel directeur de société peut être révoqué par décret gouvernemental, sans explication, et remplacé par un homme nommé par le gouvernement.

Dans ces circonstances, Rajmohan Gandhi, petit-fils du Mahatma Gandhi, lance un appel à une révolution morale pour répondre à la corruption et à la désintégration menaçant son pays. Cet appel a suscité un écho immense. M. Nehru m'a dit à Delhi en novembre que Gandhi avait établi avec la jeunesse indienne un contact que dirigeants et ministres indiens ont perdu depuis cinq ans. Gandhi a demandé que dix mille jeunes Indiens donnent leur vie à ses côtés pour le réarmement moral du pays. Au cours des quatre premières semaines qui ont suivi, il reçut plus de 4.000

noms. Des fonctionnaires de la municipalité de Delhi ont rendu l'argent qu'ils avaient touché comme pots-de-vin. Des étudiants sont allés trouver leurs recteurs et professeurs pour révéler comment ils avaient triché aux examens et réclamer pour l'amour de l'Inde que l'on procède à un nettoyage moral des collèges.

Le président de la République indienne, M. Prasad, m'a dit qu'il n'y avait rien de plus important sur la scène indienne que le travail effectué par Gandhi.

La jeunesse américaine a commencé, elle aussi, à se lever pour répondre au défi de notre époque. Je viens de voir sur la côte occidentale une force de jeunes Américains qui, sous la conduite du fils et de la fille du directeur de l'Académie nationale des Sciences de Washington, ont enrôlé des étudiants et d'autres jeunes pour donner à leurs contemporains un vrai leadership moral et idéologique. Ils ont écrit une pièce intitulée *De l'autre côté du fleuve* qu'ils donnent chaque soir à Los Angeles. Des élèves des grandes universités et des écoles secondaires y viennent. Beaucoup d'entre eux changent. Ils deviennent honnêtes avec leur famille; ils commencent à consacrer leur vie à sauvegarder cette liberté dont ils ont hérité et à s'assurer qu'ils pourront transmettre cette liberté à leurs enfants quand ils en auront. Ils ont l'intention de présenter cette pièce dans les universités et les différents Etats d'Amérique s'ils peuvent réunir les fonds nécessaires. Ils veulent en faire un film. Ils veulent recruter 10.000 jeunes Américains pour entreprendre avec eux cette tâche suprême. Ils veulent faire pour les Etats-Unis ce que le Département d'Etat n'a pas su faire jusqu'à présent: préparer la jeunesse Américaine à pouvoir gagner la jeunesse russe ou chinoise en lui proposant une conception plus vaste, un plan plus solide et plus révolutionnaire pour l'avenir du monde.

Je vais me référer à trois grands experts en démocratie. Tout d'abord Lénine, qui visait à la détruire. "Notre révolution ne réussira jamais, a-t-il dit, tant

que l'esprit de l'homme n'aura pas été débarrassé du mythe de Dieu. Notre morale est entièrement subordonnée aux intérêts de la guerre des classes." Lénine voulait dire par là tout simplement que tout ce qui convenait à la cause communiste était bon, ce qui ne l'avantageait pas était mauvais. Et naturellement, si nous adoptons dans notre société libre le même code moral que Lénine, si nous proclamons que nous avons foi en Dieu sans que cela affecte la réalité de notre vie familiale, industrielle ou de nos relations avec les autres pays, alors, que cela nous plaise ou non, nous faisons le jeu du communisme.

Le second expert que je citerai est Hitler. Lui aussi haïssait la démocratie. Il était l'un des anti-communistes les plus violents qui aient jamais vécu, mais il ne réussit qu'à répandre le communisme sur la moitié du globe et à se tuer dans le processus. Il donna, par le canal de la Gestapo, un ensemble de directives aux autorités militaires nazies, leur ordonnant d'écraser le Réarmement moral partout où ils le rencontreraient car c'était une force qui rendait une conscience à l'humanité. Il accusait le Réarmement moral de "revêtir d'un manteau chrétien les buts mondiaux de la démocratie". C'est une remarque intéressante de la part de cet oppresseur de minorités, ennemi de la liberté.

Le troisième expert en démocratie était un Américain, William Penn. Il a formulé une vérité que je ne crois pas religieuse, mais exprimant une sagesse politique éternelle: "Les hommes doivent choisir d'être gouvernés par Dieu, sinon ils se condamnent à être dominés par des tyrans." Il voulait dire simplement que la façon dont les hommes se conduisent les uns envers les autres détermine s'ils resteront libres, ou si l'homme à poigne dominera les autres. C'est vrai dans un foyer, ou dans un pays. Je connais beaucoup de familles dans mon pays où tout le monde parle de tolérance, de libre entreprise et de démocratie, mais où la mère ou le père exerce une vigoureuse dictature, et

où l'on trouve beaucoup d'enfants communistes en pleine rébellion. Je connais des pays d'Europe où l'on parlait beaucoup de liberté, mais où les divisions, les haines et l'égoïsme ont mené à une telle désagrégation que la dictature s'est imposée.

Je vous parle aujourd'hui au coeur de l'Amérique. A Chicago bat le coeur de cette industrie qui fait la force de votre pays. Puissent ses battements marteler un chant qu'on entendra partout dans le monde qui s'éveille. Puisse le coeur industriel des Etats-Unis devenir le coeur idéologique d'une humanité unie. Puisse ce pays étonnant qui a enseigné aux hommes dans le passé les secrets de la liberté et les secrets d'une vie de confort et de progrès inconnus jusqu'ici, assumer la tâche d'enseigner aux hommes comment vivre.

Que Dieu garde l'Amérique forte et grande, pour qu'avec humilité, avec espoir, avec passion, elle entreprenne de reconstruire le monde et conduise une fois encore l'humanité sur les chemins du bon sens et d'une paix durable.

*Banquet offert par l'Honorable Samuel W. Yorty,  
maire de Los Angeles  
3 janvier 1964*

J'avais l'intention de vous parler ce soir courtoisement, dans la mesure où un Anglais peut être courtois, de vous remercier tous pour votre si généreuse hospitalité — les Américains constituent le peuple le plus généreux de la terre — de vous dire ce que nous devons à votre pays et de me rasseoir. Mais je vais faire quelque chose de beaucoup plus discutable et dangereux. Je vais vous dire la vérité, comme si c'était notre dernière chance de nous rencontrer, et comme si ce devaient être mes dernières paroles.

Je veux que vous avanciez l'horloge de la vie moderne de vingt, trente, cinquante, cent ans. L'horloge de l'industrie et de la technique a avancé de mon

vivant avec une rapidité que les gens ne comprennent absolument pas. Dans ce que nous lisons, on nous parle de l'espace. On nous parle de destructions atomiques, dont les descriptions des Japonais ne nous donnent qu'une bien petite image. On nous parle de missiles téléguidés, d'électronique, de greffes d'organes d'une personne à l'autre, vivante ou morte. Nous vivons au milieu de tout cela sans y prêter attention. Cela se passe à côté de nous comme un nuage de plumes dans une tempête de neige. Et nous entretenons les vieilles haines — couleur, race, classe, patronat et travail — qui détruiront inévitablement le monde si nous ne suivons pas le même rythme de progrès que la technique industrielle.

L'homme est devenu un incroyable géant industriel. Il est maintenant possible dans le monde moderne de nourrir tout le monde. Il est possible d'assurer à tous un toit décent. Il est possible que chacun, partout, ait sa chance dans la vie, quels que soient son milieu ou son éducation. Quel est l'obstacle ? Ce sont les vieilles haines, peurs et convoitises du coeur humain. Il faut que l'Amérique comprenne cela et dise, avec toute la force de sa volonté et de sa discipline: "Nous allons avancer à grands pas et faire avancer l'horloge pour que l'humanité toute entière puisse franchir ensemble la prochaine étape de l'évolution humaine." Sinon, le monde se détruira lui-même. Aussi sûr que je suis ici parmi vous, ou bien nous nous dirigeons vers une époque de sombre esclavage auprès de laquelle Hitler fera figure de Mickey Mouse, ou alors ce sera la guerre atomique.

Je ne crois pas personnellement qu'aucune autre nation soit douée de la puissance ou du génie nécessaire pour accomplir cette tâche. Je voudrais croire que mon pays en est capable. Je crois que nous avons apporté certaines contributions, et je ne crois pas que nous ayons fini. Mais il se trouve que l'Amérique est le pays le plus puissant du monde, le plus riche du

monde, et il se trouve aussi qu'il possède encore le goût de l'aventure, pas très vivace peut-être, mais comme une étincelle qui brûle encore dans le coeur de la plupart de ses citoyens. Là réside notre espoir.

M. J. Edgar Hoover dit qu'il observe dans la jeunesse américaine un net virage à gauche. Il dit que ce virage a été préparé par le parti communiste. Si on avait suivi les conseils de M. Hoover, certains événements n'auraient pas eu lieu à Dallas. Lorsqu'un homme comme M. Hoover fait une déclaration de ce genre, ne soyons pas trop sûrs que nous savons mieux que lui ce qu'il en est. Je crois qu'on peut retourner ce courant. Qui va le faire? voilà la question.

Je vais vous raconter brièvement ce que font certains jeunes hommes dans leur pays. Je viens d'arriver du Japon. Là, vous assistez à une gigantesque explosion industrielle. Des gens qui ont eu faim pendant des siècles voient pour la première fois la richesse à leur portée. Vous avez là-bas également des sentiments très intenses vis à vis des États-Unis — pas toujours favorables — plus une forte orientation communiste.

Il existe au Japon une organisation de jeunesse, le Seinendan, qui compte 4.300.000 membres. Les communistes y consacrent vingt hommes, les Américains des millions de dollars. Au bout de six mois, tout le dispositif allait basculer dans le camp communiste. Nous avons fait venir en Amérique 104 membres du Seinendan. Nous avons vécu avec eux jour et nuit pendant trois mois. Nous avons dû faire face au vol et à la drogue. Nous avons dû faire face naturellement à l'adultère ordinaire — des gens soumis au chantage parce qu'ils couchaient avec les filles d'autres hommes. Nous avons dû faire face au problème d'hommes qui avaient des rapports avec d'autres hommes.

Nous avons amené ces jeunes Japonais à vivre droit. Cela fait, le communisme perdit son emprise sur eux. Ikeda, le premier ministre, et Kishi, le premier ministre précédent, m'ont dit l'un et l'autre que

si les communistes avaient réussi à coiffer le Seinen-dan, le Japon entier serait communiste aujourd'hui.

L'expansion torrentielle de l'industrie au Japon — cette expansion dont l'Amérique a fait l'expérience il y a cent ans et qui dure encore — projette les jeunes Japonais dans un monde nouveau. Ils achètent des machines que leurs parents n'ont jamais connues. Ils peuvent dépenser des sommes qui auraient fait vivre leurs grand-parents pendant une année entière. Mais ils ne savent pas où aller.

Masahide Shibusawa, petit-fils du fondateur du Japon industriel moderne et fils du ministre des finances et gouverneur de la Banque du Japon, a lancé un appel pour que dix mille jeunes Japonais soient formés dans le Réarmement moral avant les Jeux Olympiques. Il connaît le plan russe et chinois pour les jeux olympiques: montrer aux jeunes athlètes du monde entier qui iront à Tokyo une jeunesse japonaise communisée. La Russie et la Chine veulent que tous ces athlètes soient soumis à l'influence du parti.

Voici une lettre de Shibusawa. Il parle de jeunes gens et de jeunes filles des universités, dont beaucoup ont appartenu à l'extrême gauche ou à l'extrême droite, et qui se sont maintenant enrôlés avec lui dans une révolution plus grande. Parlant de cette force de jeunes et de la pièce qu'ils ont écrite, Shibusawa dit:

“Ils partent pour Hokkaido, l'île du Nord. Tous les généraux — le Commandant en Chef de l'Armée et les commandants de divisions — réclament les étudiants pour cette île. Ils disent qu'il leur faut rapidement une réponse à la désagrégation. Ils veulent que nous quittions Tokyo le 25 janvier. Ils ont détaché un avion militaire pour nous emmener vers le Nord depuis Tokyo. Cela économisera du temps et de l'argent. Ils s'occupent de tous les détails et nous fourniront des manteaux blancs d'hiver en fourrure et des rations alimentaires spéciales conçues pour le gel.

“Ils préparent une campagne de six semaines pour couvrir toute l’île. Partout où nous irons, ils veulent que notre action atteigne les militaires et les civils. Les directeurs de banques, chefs militaires, responsables administratifs de la jeunesse et professeurs de l’université de Hokkaïdo font ensemble le projet d’envoyer 300 jeunes par mois à Odawara pour dix jours de formation dans le Réarmement moral, d’avril à juillet. Cela voudrait dire mille jeunes gens entraînés à Hokkaïdo. Ensuite, ils projettent d’employer ces mille jeunes pour encadrer à Hokkaïdo même un vaste camp de formation pour la jeunesse.

“Chiba, Kudo, Sogo et Fuji sont venus prendre le petit déjeuner ce matin. (Chiba est président de la Commission parlementaire de la Sécurité, Kudo est président d’une des plus grandes banques, Sogo dirige les chemins-de-fer nationaux et Fuji est à la tête de la Commission de l’Energie électrique.) Ils se sont engagés à combattre en première ligne pour la jeunesse de leur pays. L’idée d’une formation de masse pour les jeunes retient l’attention partout. La presse est enthousiaste. Un journaliste a dit : “C’est peut-être la seule manière de poser les fondements d’une pensée commune pour le Japon. Alors, nous pourrions sauver l’Asie.”

Je veux vous raconter encore une histoire, qui vient cette fois d’Italie. Les Italiens ont demandé à une force d’étudiants d’Amérique latine qui avait été changés et enrôlés — par ces Japonais, notez-le — de venir en Italie. Ils y ont passé neuf mois. J’ai reçu il y a trois jours, des nouvelles d’un des plus éminents cardinaux d’Europe. Il écrit que, à la suite des neuf mois que ces étudiants d’Amérique latine ont passés dans le Sud de l’Italie, il existe dans chaque ville ou village qu’ils ont visité une force qui non seulement lutte pour le Réarmement moral, mais va en se mul-

tipliant. Il m'a dit que c'est grâce au travail réalisé dans cette région de l'Italie méridionale — la plus communiste de tout le pays — que le nombre de votes communistes n'y a pas augmenté lors des dernières élections. Il veut que nous allions dans le Nord.

Une de mes nouvelles pièces, *A travers le mur du Jardin*, vient d'avoir sa première à Rome. Elle a été jouée avec succès à Londres. Voici ce qu'en a dit la presse communiste et anti-communiste dans ses éditions hier. *L'Unità*, le quotidien communiste national, écrit : "Howard, que ses succès littéraires ont rendu célèbre dans son propre pays, a conscience de la nécessité d'une révolution capable de tout transformer, bien qu'il se place dans la perspective chrétienne. Il sait qu'il est nécessaire de supprimer les divisions qui déchirent l'humanité en blocs séparés et maintiennent le monde au bord de la catastrophe atomique. Howard veut que l'on discute. Il veut un changement. Les ponts valent mieux que les blocs. Ses pièces reflètent cet engagement moral et social."

Voilà pour le journal communiste. Si vous croyez que je suis communiste, vous avez tort, je ne le suis pas. Ce que je veux faire, c'est de conquérir le monde pour un concept bien plus grand que le communisme, et j'ai appris par expérience que cela ne se fait pas en leur criant: "Vous êtes de maudits communistes. Nous sommes contre vous." C'est peut-être un bon exercice pour les poumons, mais cela n'aboutit à rien du tout. Sauf que vous récoltez une tape dans le dos de certains éléments en Amérique.

"De l'extrême gauche à l'extrême droite (je vous lis un télégramme) la presse de Rome a salué la première de votre pièce avec un intense intérêt. *Il Popolo*, l'organe du parti démocrate-chrétien, et *L'Unità*, le journal communiste, sont tombés d'accord pour dire que le thème essentiel de la pièce représente le mur qui sépare deux mondes, un mur fait de méfiance, de soupçons et de haine."

*Il Popolo*, l'organe démocrate-chrétien, écrit : "Le thème est excellent, le but également." *L'Unità* commente : "Ce fut un réel succès. Les éléments d'intérêts sont loin de faire un appel facile au sentiment populaire et il y a des moments de la plus délicate psychologie."

Je ne dis pas cela pour vanter ma pièce. Mais je dis : ne serait-il donc pas possible d'amener les gouvernements du monde libre à tenter intelligemment de gagner le monde à quelque chose de neuf ? Ou bien nous faut-il continuer dans la peur, et perpétuer les divisions qui nous condamnent à la destruction ?

Lord Beaverbrook m'a écrit il y trois jours, et une des phrases de sa lettre était la suivante : "L'opposition est le plus beau cadeau qu'on vous fasse." Tout ce que je puis dire, c'est : Merci pour nos cadeaux ! Mais, Mesdames et Messieurs, permettez-moi d'ajouter ceci : Certains, Dieu les bénisse, disent que je suis pacifiste ! Si être pacifiste signifie que j'aime la paix et cherche à la maintenir, naturellement que c'est vrai. Toute personne sensée désire la paix. Mais s'ils pensent que je ne me lèverai pas pour prendre ma place dans un combat contre la tyrannie, ils ont tort !

S'ils s'imaginent qu'un homme comme moi donnerait sa vie pour une cause nazie ou anti-sémite, anti-syndicale, anti-noire, anti-blanche, anti-capitaliste ou anti-communiste, ils n'ont pas la tête sur les épaules. Ma vie est donnée pour l'humanité. Et puis-je vous dire que dans le monde moderne, c'est le seul usage intelligent d'une vie humaine. Si certains d'entre nous ne se saisissent pas de cette tâche et de cette idée pour lui faire faire un bond de cinquante ans en avant, l'horloge s'arrêtera.

*“Je voudrais que les géants de l'intellect mettent autant de préoccupation, de pensée, de travail à développer le caractère humain et la capacité des hommes à vivre comme des frères, qu'ils n'en dépensent à développer sa richesse, sa puissance et ses connaissances scientifiques.”*

## 4

# RÉVOLUTION DU CARACTÈRE

*Centre pour l'Etude des Institutions démocratiques  
Santa Barbara, Californie  
26 décembre 1963*

C'est, Messieurs, un très grand privilège d'avoir été invité à vous rencontrer ce matin. Je souffre de bien des handicaps, dont le moindre n'est pas d'avoir pratiqué le sport dans ma jeunesse avec un enthousiasme considérable. Or les intellectuels savent que les sportifs n'ont que des os entre les deux oreilles ! C'est donc à la fois avec une certaine humilité, mais aussi avec un réel plaisir, que j'ai accepté de venir prendre la parole parmi vous.

Dans ce genre d'entretien, il est manifestement impossible de traiter la totalité du sujet, et même d'apporter les preuves à l'appui de certaines assertions. Il est nécessaire de prendre pour acquises certaines bases communes. J'admettrai donc pour commencer que nous croyons tous que la liberté est, à tout le moins, désirable. En second lieu, nous croyons que la guerre atomique n'est pas le meilleur remède à l'explosion de population ; que la division qui sépare ce qu'on appelle l'Est et l'Ouest n'est peut-être pas aussi pressante que celle qui sépare les gros des maigres,

les riches des pauvres, ceux qui jouissent de certains privilèges intellectuels et sociaux de ceux qui n'en jouissent pas ; et aussi que, nous nous trouvons dans l'état actuel de l'humanité, soit devant une catastrophe dont les proportions risquent de dépasser tout ce que l'humanité a connu jusqu'ici, soit au contraire devant une ère de lumière dépassant tout ce que l'histoire a atteint jusqu'à présent.

Au cours de ma vie — j'ai 55 ans — deux guerres sont sorties du coeur même de ce qu'on appelait autrefois l'Occident chrétien. Le facisme est sorti de l'Occident. L'hitlérisme est sorti de l'Occident. Dans mon pays, un effondrement économique gigantesque au sein d'immenses possibilités d'abondance, est sorti de l'Occident. Nous avons laissé croître les oppositions de couleur et de classe, les divisions sociales, l'injustice et les frustrations qu'elles entraînent jusqu'au point où elles ont fourni au Communisme sa raison d'être.

De l'autre côté vous avez le monde communiste où ont été réalisés des développements économiques et sociaux gigantesques. Mais M. Khrouchtchev déclarait publiquement il y a quelques mois à Moscou qu'après quarante-six ans d'expérience socialiste, on n'a pas réussi à créer le nouveau type d'homme nécessaire au bon fonctionnement du socialisme. Il est à la recherche d'un "nouveau type d'homme" — ce sont ses propres termes, pas les miens.

Vous avez également la division entre la Chine et la Russie. Franchement, je ne m'en réjouis pas. Je veux voir un vaste ensemble d'hommes créer une forme de société qui marche. Du point de vue de la politique de puissance, les hommes libres peuvent tirer des avantages évidents de cette faille dans le bloc communiste. Mais du point de vue de l'avenir de l'humanité, je ne m'en réjouis pas. J'espère que les hommes vont découvrir le moyen de vivre ensemble.

Je voudrais que les géants de l'intellect se penchent avec autant d'attention sur les qualités de caractère

que sur les découvertes qui leur permettent de repousser sans cesse les limites de la connaissance humaine au delà de ce que le commun des gens peut comprendre — et parfois je crois au delà de ce qu'ils arrivent à comprendre eux-mêmes. Dans le monde moderne, il manque de gens qui mettent autant de préoccupation intelligente, de pensée, de travail à développer le caractère humain et la capacité des hommes à vivre comme des frères, qu'ils n'en dépensent à développer sa richesse, sa puissance et ses connaissances scientifiques.

Je voudrais vous donner deux ou trois récits de ce qui se passe actuellement dans le monde. En Inde, nous avons avec nous soixante-douze étudiants japonais. Ils venaient pour la plupart de l'université de Waseda. Ce sont les étudiants de Waseda qui avaient organisé les émeutes qui ont empêché le président Eisenhower de se rendre au Japon. Lorsque Robert Kennedy est allé y prendre la parole, ils l'ont fait taire sous les huées. C'étaient des étudiants d'extrême-droite de cette même université qui ont organisé il y a quelques mois l'assassinat public du leader du Parti socialiste, tué par l'épée tandis qu'il faisait un discours. Vous avez là l'extrême-droite et l'extrême-gauche; vous avez des étudiants violents, apeurés, amers, et en même temps hautement intelligents.

On m'a demandé d'y prendre la parole, et j'y suis allé. On m'avait prédit de tels cris que je ne pourrais pas parler. Et bien, quelle qu'en soit la raison, cela s'est passé différemment. J'avais choisi comme thème "Au delà du communisme vers la révolution". J'ai dit que le communisme était peut-être un outil dont les gens pensaient pouvoir se servir pour atteindre certains objectifs au bénéfice de leur pays, de leur race ou de leur classe, mais que dans le contexte de l'ère atomique, c'était une mentalité d'arc et de flèche; j'ai dit que la théorie de la guerre de classes, poussée jusqu'à sa conclusion logique, aboutirait nécessaire-

ment à une guerre atomique entre deux vastes groupes de puissances.

Il se trouvait que j'avais rencontré peu de temps auparavant deux ambassadeurs de pays communistes qui s'étaient entretenus récemment avec Chou En-laï et Mao Tsé-toung. Chou En-laï leur avait décrété catégoriquement que la guerre était non seulement inévitable mais indispensable au triomphe du communisme. Il calculait que trois cents millions d'êtres humains y laisseraient la vie.

Je dis aux étudiants: "Si vous choisissez comme arme le communisme dans le monde tel qu'il est, vous vivez au Moyen-Age. Vous retardez. Il nous faut un concept révolutionnaire qui inclut toute l'humanité: qui vise à combler les énormes différences économiques et sociales entre les hommes, oui, mais qui vise aussi à conduire l'humanité jusqu'à la prochaine étape de son évolution, où les hommes auront appris à vivre ensemble."

Ces étudiants japonais prirent la chose tellement au sérieux qu'ils commencèrent à appliquer dans leur propre vie les principes du changement. Ils comprirent qu'à l'époque moderne la haine révèle une absence de maturité. Ils franchissaient ainsi une étape considérable, parce que la plupart d'entre eux avaient appris par leur éducation à considérer la guerre de classe comme leur arme naturelle. Ils commencèrent à s'attaquer aux haines qui existaient dans leurs familles et dans leur université. Ils écrivirent une pièce qu'ils jouèrent dans les grands centres universitaires du Japon.

Il y a en ce moment même, au Québec, au Canada, un groupe important d'étudiants d'Amérique latine. Ils présentent une pièce écrite par eux et intitulée *El Condor*. Cette pièce donne la réponse à l'anti-américanisme passionné qui hante tant de sud-américains. Je ne suis pas ici pour défendre l'Amérique, ce que vous feriez, Messieurs, beaucoup mieux que moi. Mais

si l'on grandit dans la haine d'un autre pays, on se déforme. Le cerveau se développe, mais dans la mauvaise direction. L'homme garde une difformité.

Un certain Bethlem est venu assister à une de nos conférences à Miami. Il avait été deux fois ambassadeur du Brésil en mission dans d'autres pays. Il vit au cours de cette conférence une pièce intitulée *L'Echelle*. Après que le rideau soit retombé, il dit : "Le personnage central de cette pièce, c'était moi."

Bethlem n'est pas un homme commode. Il est général et industriel en même temps qu'ambassadeur. Il n'est porté ni au sentiment, ni à la religion. Il se trouvait là avec sa femme en route pour New-York. L'idée de la pièce avait fait sur lui une impression si profonde qu'il fit demi-tour et retourna au Brésil. Là, il convoqua certains des industriels les plus en vue de son pays pour une réunion.

Il leur parla du fossé qui sépare les paroles et les actes. Il parla de l'influence et de la puissance qu'ils détenaient, et de l'égoïsme qui les possédait. C'étaient des hommes intelligents, qui vivaient égoïstement tout en voulant montrer à leur pays comment vivre. C'était son thème. Il parla de choses très simples : "Nous avons des employés. Nous les exhortons à être honnêtes. Mais nous trichons sur nos impôts." Il dit : "Nous, en Amérique latine, nous insistons beaucoup sur l'importance de la chasteté pour nos femmes, mais vous savez que nous-mêmes nous ne sommes pas chastes. En ce qui me concerne, je veux que cela cesse."

Le général Bethlem eut un tel effet sur les étudiants d'Amérique latine qu'un certain nombre d'entre eux, non seulement changèrent, mais décidèrent de se joindre à lui pour apporter à tout le monde un concept nouveau de caractère, de nouveaux objectifs et mobiles d'action.

Plus tard, le maréchal Tavora, une des grandes figures militaires du Brésil et homme d'une parfaite intégrité, affirma au pape Jean XXIII : "Le travail du

Réarmement moral a sauvé mon pays de la guerre civile." Voilà son estimation.

Ces étudiants d'Amérique latine ont emmené leur pièce de théâtre non seulement dans leurs propres pays, mais au Sud de l'Italie où ils passèrent neuf mois dans les secteurs les plus déshérités, communiquant leurs convictions aux habitants. La semaine dernière, j'ai reçu une lettre de Rome d'un ami qui venait de voir deux cardinaux. Ils lui avaient dit l'un et l'autre que l'action exercée par ces Brésiliens et Péruviens en Italie allait toujours en croissant, six mois plus tard, dans les villes et les villages où ils avaient passé.

Ils sont allés maintenant au Québec. Que va-t-il s'y passer, je ne sais. Mais lorsque mon ami le Dr. Campbell s'y trouvait il y a quinze jours et a essayé d'entrer dans le théâtre où ils présentaient leur pièce, il n'y avait plus de billets à acheter. Finalement, quand quelqu'un a forcé la porte pour lui permettre d'entrer malgré tout, quatre personnes ont été immédiatement poussées dehors tellement la foule était dense à l'intérieur. Cela permet de mesurer l'écho éveillé dans le public.

Deux expériences de contact direct avec des communistes convaincus pourraient vous intéresser. La première montre une analyse et un diagnostic ; la seconde, l'effet que l'on peut avoir sur un révolutionnaire militant lorsqu'on a soi-même un concept révolutionnaire plus vaste.

Il y a quelques semaines, je me trouvais en Inde. L'ambassadeur de Finlande, qui connaît notre travail, m'invita à célébrer avec lui la fête de l'Indépendance finlandaise. Le corps diplomatique était là au complet. C'était au moment où Chou En-laï avait demandé l'autorisation de survoler l'Inde pour se rendre en Afrique, demande à laquelle M. Nehru n'avait encore répondu ni par oui ni par non.

Un diplomate chinois se trouvait à cette réception, un homme qui doit avoir à peu près mon âge. Je remarquai qu'il se tenait seul dans un coin, les Indiens observant une certaine réserve à son égard. Je m'approchai et me présentai. Nous nous mîmes à parler. Il était parfaitement au courant de notre travail. Il est d'ailleurs intéressant de constater que le monde communiste comprend ce que nous faisons — beaucoup mieux, en fait, que les gens du monde libre, pleins de bonne volonté, pieux et souvent mesquins. Ce Chinois me dit : "Une de vos pièces se joue en ce moment à Delhi, *L'Espace est sidérant* — En effet", répondis-je. Il me demanda le sujet de la pièce. Je le lui dis. Il se mit à rire, et parla des chrétiens en Chine.

"Vous les avez eus longtemps chez vous, lui dis-je.

— Oui, répondit-il, et maintenant ils sont partis.

— Que s'était-il passé? demandai-je.

— Ils s'intéressaient passionnément à l'âme des gens. Ils désiraient aussi remplir leurs églises. Mais nous nous intéressions à la nation, nous avions un plan pour le pays, et c'est pour cela que nous avons gagné la Chine."

Voilà son évaluation. Il ajouta : "Je n'ai pas de foi du tout. Le salut personnel est peut-être une excellente chose, mais si vous avez un concept révolutionnaire pour un pays ou un continent, vous triomphez forcément de ceux qui ne s'intéressent qu'à sauver une âme humaine ou remplir une église."

Voilà un jugement qu'à mon avis tous les hommes de foi du monde libre, et particulièrement les chrétiens, feraient bien de peser. C'était une opinion sincère du point de vue du communisme chinois.

La dernière fois que je me trouvais à Washington, je fus invité à l'ambassade du Libéria. On y fait les choses comme il faut, et, pour ce qui est de l'hospitalité, sans doute une des premières ambassades de

Washington. J'arrivai à l'heure exacte, devant me rendre peu après à un autre rendez-vous. Quand j'arrivai, la seule autre personne présente qui ne fut pas libérienne était un individu éveillé, l'air intelligent, actif, qui parlait systématiquement à tous les Africains présents. J'appris plus tard qu'il était considéré comme l'un des plus efficaces agents de communisation de Washington. Il était premier secrétaire de l'ambassade russe.

Il s'approcha de moi, pensant que j'étais un diplomate britannique — ce que certains considéreraient j'imagine comme un compliment.

“Connaissez-vous la Suisse? demanda-t-il.

— Oui.

— Connaissez-vous les délégués à la conférence sur le désarmement atomique?

— Oui, répondai-je encore.

— Naturellement, dit-il, nous les Soviétiques possédons un grand avantage sur vous autres Occidentaux.

— Ah, et lequel?

— Nous avons une idéologie très forte, qui vise à changer le monde, et vous en avez une très faible.”

C'est le langage qu'il tenait lui, pas moi. Je lui demandai :

“Est-ce que nous avons une idéologie du tout en Occident?” Il éclata de rire. “Oh, non, dit-il, vous n'avez aucune idéologie en Occident. Aucune.”

L'ambassadeur d'Éthiopie s'approcha à ce moment là. Il se trouve qu'il me connaissait. Il fit un grand geste des bras et dit : “Eh bien, Peter, qu'est-ce que vous faites à Washington? Et comment va le Réarmement moral?” A ces mots, le Russe réagit violemment. Dès que l'Éthiopien se fut éloigné, il se tourna et me dit : “Réarmement moral — vous êtes contre nous.” Comme ça. Je répondis : “Ce n'est pas du tout ce que je dirais.” “Quelle est votre attitude?” demanda-t-il. “Je pense simplement que vous n'êtes pas à la page,

c'est tout. Vous êtes dépassés." Cette remarque ne lui fit guère plaisir, et il se mit à m'attaquer avec une certaine vivacité.

"On ne peut pas changer la nature humaine, dit-il.

— La nature humaine peut être changée, répondis-je. Je l'ai vue changer."

Il me demanda de lui donner des exemples. Je parlai à ce Russe de William Nkomo, un noir que les autorités sud-africaines considéraient comme l'homme le plus dangereux du pays. Lors de cet extraordinaire procès de trahison, qui se prolongea pendant trois ans, c'est du foyer de cet homme, où la police avait posé un microphone, que l'accusation tira la plupart de ses preuves. Mais Nkomo avait vu dans notre travail quelque chose qui lui fit dire : "Sur cette base-là, je peux faire confiance aux blancs."

Je lui parlai aussi de John Trengrove, procureur général du gouvernement, un blanc. Nous nous étions attaqués à son attitude raciale de *broederbund*. Il avait changé. A l'époque, Nkomo et Trengrove jouaient ensemble dans une de mes pièces devant des auditoires mixtes en Afrique du Sud, et disaient leur profonde conviction que le Réarmement moral permettait d'espérer la création d'une société interraciale, sans ségrégation, non seulement en Union sud-africaine, mais dans l'Afrique entière.

"Je n'ai pas la naïveté de prétendre que ce soit la fin de l'histoire, dis-je à ce Russe, mais c'est le commencement d'un chapitre nouveau en Afrique du Sud.

— Si vous pouvez changer la nature humaine, me dit-il en blaguant, il faudra que je repense toutes mes théories.

— Eh bien, lui dis-je, vous le pouvez."

Une jeune fille s'approcha alors, nous offrant des cigarettes. Je refusai. Le Russe en prit une et me pressa d'en faire autant.

— Allez-y, fumez ! Y a-t-il un règlement interdisant de fumer, dans le Réarmement moral ?

— Non, lui dis-je, il n'y a aucun règlement interdisant de fumer dans le Réarmement moral.

— Alors, pourquoi ne fumez-vous pas ? demanda-t-il.

— Ma vie est consacrée à une révolution. Il ne me viendrait pas à l'idée de gaspiller un centime de mon argent pour du tabac." Il parut étonné de ma réponse.

— Vous y tenez tant que ça ? dit-il.

— Pourquoi diable vous autres communistes vous imaginez vous que vous êtes les seuls à faire des sacrifices pour ce à quoi vous croyez ?" C'était une idée nouvelle pour lui, parce qu'il avait vécu assez longtemps dans le monde libre.

Nous passâmes au jardin. Il était de plus en plus fâché. Une longue table était dressée devant nous. "Venez, dit-il, prenons un verre. Ca ne vous coûtera rien." Je pris un coca-cola. Cette fois encore, il m'attaqua avec une certaine agressivité.

— Allons, est-ce qu'il y a un règlement contre l'alcool dans le Réarmement moral ?

— Non, répondis-je, il n'y a pas de règlement contre l'alcool.

Alors, pourquoi ne buvez-vous pas ?

— Quand je suis avec un homme comme vous, répondis-je, je préfère garder toute ma tête."

Nous nous mîmes à rire. Remarquez, ce n'était pas toute la vérité. Ce que je ne lui ai pas dit, c'est que je sais par expérience que lorsqu'on veut changer les hommes et qu'on est prisonnier d'une seule habitude, on ne peut pas les aider à se libérer de celles qui les tiennent, eux, prisonniers.

Au moment de nous dire au revoir, le Russe me dit : "Nous allons gagner." Je répondis : "Non, je ne le crois pas". Il ajouta : "Venez me voir la prochaine fois que vous vous trouverez à Washington."

Et il faut que nous fassions ce travail, que nous nous attaquions à la nature des hommes, sans appui gouvernemental, sans appui des autorités, entourés de l'incompréhension de toute sorte de gens qui sont nourris de calomnies par des fourbes, qui prennent parfois plaisir à les entendre et à les répéter comme des sots. Il nous faut le faire parce qu'on ne peut à notre époque laisser ce problème non résolu; si la nature humaine n'est pas traitée profondément, radicalement, à une échelle gigantesque, nous nous trouverons placés devant la plus grande catastrophe de l'histoire.

Je voudrais que les gouvernements, les hommes qui détiennent pouvoir et influence, les hommes doués d'une grande capacité intellectuelle, s'attellent à cette tâche. Je crois que c'est la tâche essentielle, mais c'est précisément celle que les gens refusent d'entreprendre. Si l'on s'y met, il faut commencer par soi-même, et c'est là la pierre d'achoppement. Mais dans notre monde moderne nul n'est plus réactionnaire que celui qui veut voir le monde différent, mais refuse absolument de devenir différent lui-même. C'est là le coeur du problème.

En termes de foi, il faut nous occuper tout d'abord de ceux qui disent croire en Dieu. Leur nombre va en diminuant. Pour clarifier ma position, je crois en Dieu. Après être parti de l'athéisme rationaliste, je suis arrivé à cette croyance grâce à une expérience personnelle qui m'a amené à voir certaines choses changer autour de moi. Mais ce n'est pas de cela que je veux vous parler ce matin.

La plupart des gens qui disent croire en Dieu ont présenté au monde une fausse image de la foi : leur foi se limitait essentiellement à leur donner ce qui les satisfaisait personnellement ou à maintenir le statu-quo et à encourager les autres à s'accommoder des injustices économiques et sociales qu'il leur convenait de perpétuer. Naturellement, si Dieu était ainsi, il méri-

terait le traitement qui Lui est infligé dans le monde moderne.

Si nous pouvions amener les hommes de Dieu à devenir les révolutionnaires les plus passionnés de tout le monde moderne, et à vivre les uns avec les autres comme devraient vivre ceux qui croient en Dieu, je crois que la liberté ne courrait plus le moindre danger. Si les croyants apprenaient à faire de Dieu la force la plus révolutionnaire dans leur vie et dans celle de leurs communautés, les gens s'écrieraient: "Mais naturellement, c'est ainsi que nous devons vivre." C'est là une partie de la bataille dans laquelle nous sommes engagés, une partie très dure, parce que si vous vous attaquez aux justes, ils se fâchent beaucoup plus que les autres, et se mettent à vous parler de théologie et de tout ce genre de choses.

Nous avons aussi à faire à des gens qui, en toute sincérité, n'ont ni foi ni croyance en Dieu. Nous sommes en droit de suggérer à ceux là qu'ils fassent la stimulante expérience de se placer face à des critères moraux absolus. Nous n'arriverons jamais en effet à remettre l'humanité en ordre tant que les hommes resteront décidés à conserver leurs anciennes attitudes égoïstes. N'importe qui devrait comprendre cela.

Il est clair également pour moi qu'une simple transformation économique, un simple changement des structures ne réussiront pas par eux-mêmes à apporter une solution révolutionnaire à l'égoïsme avec la rapidité qu'exige notre époque. En ayant à faire avec communistes et anti-communistes en Europe, en Amérique, en Amérique latine et en Asie, j'ai découvert que ceux qui sont prêts à accepter le défi de critères moraux absolus — honnêteté, pureté, désintéressement et amour — et à remettre en ordre leur propre vie sur ces points fondamentaux, sont aptes à voir beaucoup plus clair dans la situation de leur pays.

Je suis étonné de voir le nombre de gens qui déplorent avec force les préjugés de *race* mais ont eux-mê-

mes des préjugés de *classe* très marqués, vers le haut ou vers le bas. Ces attitudes me paraissent tout aussi infantiles et tout aussi dangereuses. Certains, toutefois, ne voient aucun rapport entre les deux.

Du temps de ma jeunesse si, dans mon pays, vous alliez à la bonne école, ou sortiez du bon milieu, ou receviez la bonne éducation, vous aviez tendance à mépriser ceux qui n'étaient pas dans le même cas. Et naturellement, ce genre de préjugé existe encore en Grande-Bretagne, comme vous le savez tous. Il me semble tout aussi fallacieux qu'aujourd'hui, si vous venez d'un milieu ouvrier et si vous faites votre chemin comme boursier jusqu'à devenir un des nouveaux intellectuels, appartenant à la nouvelle intelligentsia, vous deviez mépriser le reste des gens. Il me semble que l'une et l'autre attitude causent une égale division, et représentent un danger égal pour la démocratie.

Le sénateur Fullbright, qui a réalisé beaucoup de choses dans ce monde, a pris vigoureusement position contre l'absolutisme moral, disant qu'à son avis celui-ci représente une des plus graves menaces pour la démocratie. Il est allé jusqu'à dire que l'assassinat du président Kennedy avait été le résultat de l'absolutisme moral — ou des traces de celui-ci — dans la vie américaine. Je n'ai pas grand chose à dire sur ce sujet, sinon que cette pirouette intellectuelle me laisse pantois. C'est un peu comme si l'on disait que, si tant de gens ont été tués en Amérique au moment de l'ouverture de la chasse, c'est parce que les Américains sont de si bons tireurs. La vraie raison, me semble-t-il, n'était pas la présence mais l'absence d'absolutisme moral.

Je ne parle pas de cette mentalité de Gestapo qui fouille dans la vie des autres. Je suis absolument contre. Je ne parle pas non plus du relativisme moral qui déclare : "Je suis parfait. Vous êtes imparfait. Allez au diable et nous vous persécuterons." Ce dont je parle, c'est de l'amour absolu qui dit : "Nous avons

tous en nous quelque chose de l'esprit du bien. Nous devons tous nous aider mutuellement à changer jusqu'à ce que cet esprit devienne la dominante de nos vies, et nous sommes assez révolutionnaires pour accepter de passer le test les premiers."

Dans le monde chaotique, dangereux et si passionnant où nous vivons, la démocratie ne doit pas devenir une mêlée où chacun fait à tout prix ce qu'il veut. La démocratie dépend de la discipline intérieure et des principes de conduite que les hommes libres adoptent volontairement comme condition de leur liberté.

*“Vous combattez les communistes économiquement. Vous les combattez politiquement. Vous les combattez militairement s’il le faut. Mais où est l’idéologie commune, partagée par le monde libre tout entier, qui vous permettrait de dire au monde communiste : “Vous êtes dépassés, nous allons remettre le monde en ordre plus vite que vous ne pouvez le faire.”*

## 5

### TROIS FRONTS OU QUATRE

*“Dellwood”, Mount Kisco, New York  
26 janvier 1964*

Je me trouvais récemment à Berlin. C’est une ville quelque peu sinistre. Le mur est aussi haut que les murs que voici. Si vous vous arrêtez pour regarder par-dessus, les gardes s’arrêtent pour vous regarder. Et vous vous remettez en route, parce que ce n’est pas pour admirer vos beaux yeux qu’ils vous dévisagent. Ces hommes sont en service commandé.

Ce n’est pas d’un seul côté du mur que l’on a à souffrir de cet affreux acte de cruauté. De part et d’autres, il y a peines et souffrances. Et ils sont juste aussi cruels, les murs invisibles que nous érigeons dans notre société libre.

Je pense aux barrières massives que nous avons élevées en Angleterre entre nous et le reste du monde par notre suffisance, notre vanité et notre orgueil. Nous avons changé dans une certaine mesure, certes, mais notre attitude a eu de lourdes conséquences et fait encore couler le sang dans certaines parties du monde. Il est enfantin de détester quelqu’un parce qu’il se trouve être né avec une peau d’une couleur

différente. Nous sommes comme des enfants sur ce point — et encore, les enfants n'ont même pas de tels sentiments.

Un de mes amis d'Oxford, un homme des plus brillants, a écrit récemment à Radio-Moscou en demandant une émission sur le sujet: "Les Russes pensent-ils pouvoir changer la nature humaine?" Il ne s'attendait pas à la moindre réponse, mais ne voilà-t-il pas que Radio-Moscou consacre toute une émission à ce sujet! "Naturellement, disent-ils, vous pouvez changer la nature humaine. Nous le faisons. 600.000 de nos meilleurs jeunes sont en Sibérie. Ils défrichent des terres nouvelles. Ils bâtissent des villes nouvelles. Il est vrai que des milliers d'entre eux reviennent mais des milliers d'autres restent. On peut comparer cela aux pionniers américains défrichant l'Ouest. La différence, c'est que les Américains y cherchaient l'*El Dorado*. Nos jeunes ne recherchent pas la richesse, parce qu'ils savent qu'ils ne la trouveront pas. S'ils créent ces bourgs nouveaux, ces villes, cette agriculture, cette civilisation nouvelles, c'est pour les Soviets. Nous pouvons susciter des hommes et des femmes qui se sacrifieront, sans aucun gain personnel, pour le bien de la communauté."

Je pense que le communisme est diaboliquement dans l'erreur. Il est contre Dieu. Il vise un but mondial, celui de dominer et transformer l'essence même de la société. Je ne suis pas communiste. Je n'ai jamais été communiste. Je ne serai jamais communiste. Mais nous perdrons notre liberté si nous ne relevons pas le défi que nous lance le camp communiste; on y a créé en fait un esprit de discipline et de sacrifice, imposé si vous voulez, mais pas entièrement imposé, et c'est sur ce point que nous avons besoin d'un ajustement dans nos propres vies. C'est, devant Dieu, le choix qui s'offre aujourd'hui aux Américains — jeunes et vieux, riches et pauvres.

Je parlais l'autre jour à un Américain de qualité et de grande influence. Je le dis sans la moindre

ironie, c'était un homme de qualité et un homme d'honneur. Nous nous mîmes à parler du Vietnam. Il se mit en colère et dit: "Heu, ces Vietnamiens ne sont que des indigènes vivant dans des marécages. Ils ne connaissent rien à la démocratie." Je ne peux pas parler de l'Amérique. Mais je dois vous dire que je connais de nombreux Vietnamiens qui ont une éducation beaucoup plus poussée que bien des Anglais. Ils ont obtenu à Paris les plus hauts diplômes. Ce sont des hommes d'une grande intelligence. Il est parfaitement vrai que l'ouvrier des rizières au Vietnam est à peu près au même niveau d'éducation que mes amis qui travaillent dans les fermes anglaises. Ce sont des ouvriers agricoles, et Dieu merci il nous en reste encore des millions. Mais les Vietnamiens instruits font preuve d'une grande intelligence et disposent d'une solide formation. Pour cet Américain, ils étaient très lointains, simplement "des indigènes vivant dans un marécage".

Que pensez-vous de cette attitude américaine? Maintenant Diem est mort. Dans toute l'Asie, les bouddhistes savent comment il est mort. Le récit n'en a pas encore été fait sur ce continent. Que vous approuviez ou non la politique de l'homme, il n'en reste pas moins que c'est une histoire horrible.

Il y eut un homme appelé Hitler. Il disait des gens de couleur, ou des Juifs: "Peuh! Ils ne comptent pas. Ce sont des êtres inférieurs. Qu'ils meurent." Il y eut un homme nommé Staline. Il dit: "Les paysans? Peuh! Que deux millions d'entre eux meurent de faim. Ils ne sont pas importants. Qu'ils disparaissent."

Quelle est dans l'esprit de Dieu la différence entre ces deux attitudes et la précédente? Voilà ce que les Américains doivent regarder en face. Allez-vous bâtir un pays centré sur la sexualité et l'argent, préoccupé de lui-même, ou bien un pays où les gens défendent la justice, comme Dieu leur donnera de la comprendre? Si vous faites ce dernier choix, l'Amérique gagnera le monde.

Mon pays dépend de vous. Le monde suivra la route que l'Amérique aura suivie. Il faut nous attaquer à ce matérialisme qui donne la première place, non pas à Dieu, mais aux femmes, aux hommes, à l'argent, à la situation, au pouvoir, à la réputation, à n'importe quoi. Sinon, nous préparons la voie aux Hitler et aux Staline et creusons la tombe de la liberté. Si nous comprenons cela clairement, nous verrons la plus grande révolution de notre siècle. C'est à ce défi que l'Amérique doit faire face.

*The Camelback Inn, Phoenix, Arizona*  
16 février 1964

Il me faut préciser ma position à l'égard du communisme; beaucoup de gens parlent du communisme et le communisme est un fait historique avec lequel il faut compter.

Je crois que le communisme menace plus que jamais sur terre, l'avenir de la liberté des hommes. J'y vois l'esprit de l'antéchrist appuyé par la puissance massive de grands Etats. Il est anti-Dieu, anti-liberté, et il faut y répondre. *Comment ?* voilà la question.

Vous pouvez répondre en vous soumettant. Personnellement, j'appartiens à ceux qui ne se soumettront jamais. Dans mon pays, certains disent "Plutôt rouge que mort". Moi je dis: "Plutôt mourir que trahir." En toute circonstance, les hommes libres ne peuvent, pour l'amour d'une paix qui de toute façon risque de ne pas durer, consentir à perdre leur liberté. Ils ne peuvent se soumettre à une tyrannie que je considère plus dangereuse que toute invention du fascisme.

Vous pouvez également faire la guerre. Peut-être en arrivera-t-on là. Mais il faut se rappeler qu'avec la guerre moderne, les grandes villes nord-américaines, celles de mon pays, de Russie et d'autres régions de l'Europe seraient dévastées en vingt-quatre heures. C'est une décision colossale à prendre, un prix énorme à payer. Je me demande quel Président, de quelque

pays que ce soit, dirait "Oui" devant ce choix radical et presserait sur le bouton pour défendre Berlin ou toute autre ville éloignée. Il est facile d'en parler; il est plus difficile de penser ce que nous ferions, vous et moi, si nous avions entre nos mains solitaires ce terrible pouvoir.

La troisième attitude consiste à surpasser le communisme en révolution. N'allez pas vous exciter parce que je parle de "surpasser les communistes en révolution". Je crois que tout chrétien devrait être infiniment plus révolutionnaire que n'importe quel communiste. Je viens d'un pays chrétien — ou du moins qui se dit chrétien. Supposez que Khrouchtchev dispose du plus vaste bâtiment de chaque ville et village de mon pays, d'une masse d'agents à plein temps, entièrement payés; supposez qu'il ait de plus automatiquement un immense auditoire une fois par semaine. Où en serions-nous au bout de deux ou trois mois? Le climat serait complètement différent.

La gigantesque propagande de slogans du genre "Faisons de bonnes actions", "Entendons-nous tous" n'a pas très bien réussi à l'Amérique. Vous avez donné au monde entier l'impression que vous vouliez non seulement que tout le monde aime les Etats-Unis, mais aussi ressemble à votre pays. Le monde pense, peut-être à tort, que vous voulez l'uniformiser. C'est une image qu'il faut rapidement et intelligemment détruire si vous voulez surpasser en révolution l'effort titanesque que le communisme fait en Asie, en Afrique, en Amérique latine et en Europe pour conquérir le cœur de l'humanité.

Vous combattez les communistes économiquement. Vous les combattez politiquement. Vous les combattez militairement s'il le faut. Mais où est l'idéologie commune, partagée par le monde libre tout entier, qui vous permettrait de dire au monde communiste: "Vous êtes dépassés, vous êtes démodés. Nous allons remettre le monde en ordre plus vite que vous ne pouvez le faire. Venez nous aider. Mais pour cela il vous faudra

changer, car nous ne vous accepterons pas aux conditions actuelles." ?

Je n'ai pas la niaiserie d'imaginer que Chou En-laï, Mao Tsé-toung et Khrouchtchev en sauteraient de joie. Mais je sais par expérience que des millions de gens derrière le rideau de fer, des millions d'autres en Asie, en Afrique et en Amérique latine se tourneraient résolument vers le camp du monde libre si nous avions à leur offrir une autre révolution que le communisme. On ne peut livrer bataille sur quatre fronts en n'en armant que trois. Les Américains ont besoin — et Dieu sait combien cela est aussi vrai des Anglais — d'une idée dans la tête et d'une réponse au coeur aussi bien que des bombes et des dollars dans les mains, s'ils veulent voir survivre la liberté.

Si votre pays et le mien ne choisissent pas d'être gouvernés par Dieu, nous risquons de condamner des millions d'êtres humains en Afrique, en Asie, et ailleurs à tomber sous la domination des tyrans. Et choisir d'être gouverné par Dieu ne signifie pas simplement de se rendre solennellement à l'Eglise, pour important que cela soit. Il ne suffit pas non plus de dire : Voyez quel bon type je suis ! Je voudrais que tout le monde soit comme moi. Il s'agit d'accepter la passion, la philosophie, le plan, la discipline nécessaires pour rétablir ce qui est juste dans la vie de famille, la vie industrielle, la vie américaine et la vie du monde moderne.

Pourquoi l'Amérique ne deviendrait-elle pas une nation auprès de laquelle le monde entier pourrait apprendre comment conduire l'humanité sur les sentiers de la liberté et de la paix ?

*“Nous n’attendons pas assez des femmes. Les femmes n’ont pas seulement l’intelligence nécessaire, mais avant tout les ressources de coeur, capables de guérir les haines du monde moderne. Il faut que quelqu’un entreprenne cette tâche, sinon l’homme se détruira par les problèmes qu’il a créés.”*

## 6

# RESSOURCES DE COEUR ET PUISSANCE DE HAINE

*Aux femmes de Los Angeles, Ambassador Hotel  
5 février 1964  
et aux femmes de New York, Waldorf Astoria  
3 mars 1964*

Je vous remercie de votre gracieuse hospitalité. Je voudrais d’abord passer la parole à ma femme. Je lui dois beaucoup. Elle est grecque, et c’est son oncle le général Metaxas, premier ministre de Grèce, qui lors de l’invasion de son pays par l’ennemi durant la guerre répondit ce seul mot: “Non”. Elle a quelque chose à vous dire, et nous voudrions elle et moi que vous l’entendiez avant que je ne prenne la parole.

Mme Peter Howard:

Je voudrais vous demander pardon du fond du coeur, à vous Américains, pour les événements de Chypre. Je ressens profondément l’injustice qui vous est faite alors que vous êtes mis à la porte après nous avoir donné vos vies, vos fortunes et vos coeurs. Comme Grecque, je veux vous assurer que je vais lutter pour que mon pays change.

Je pensais ce matin à Chypre; que ce serait-il passé si au cours de l’année écoulée nous avions eu cinq femmes sachant comment changer elles-

mêmes, comment changer les autres, comment atteindre les milliers d'habitants de l'île et guérir leur haine et leur amertume. C'est la tâche qui incombe maintenant aux femmes dans le monde entier car nous descendons une pente rapide et il nous faut apprendre à guérir ces choses dans le coeur des gens. Vous et moi pouvons le faire. Pour ma part, je veux consacrer le reste de ma vie à faire cela pour les autres, de ce côté-ci du rideau de fer et de l'autre.

Nous n'attendons pas assez des femmes. Nous attendons d'elles qu'elles nous mettent au monde. Personne n'est encore jamais arrivé sur cette planète sans leur aide. Nous attendons qu'elles s'occupent de nous au moment où nous nous préparons à la quitter. Entre les deux, nous voulons qu'elles arborent des couleurs variées de chapeaux, de cheveux et de robes, avec accompagnement de cils, lèvres et joues peintes et autres accessoires destinés à faire nos délices — pour autant que ces choses fassent nos délices. Nous attendons qu'elles apportent du confort à nos chambres à coucher, de la beauté à nos salons et le nombre voulu de calories convenablement déguisées à notre table.

Franchement, les femmes sont plus courageuses que les hommes. Dans l'ensemble elles ont plus de cran et elles en ont besoin, car il leur faut vivre avec les hommes.

Dans le monde actuel, les hommes ont fait prévaloir la théorie selon laquelle les femmes seraient des jouets, magnifiques, coûteux et parfois charmants. Si vous avez assez d'argent, vous pouvez vous occuper d'elles d'une façon fabuleuse. La plupart d'entre elles donnent ce qu'elles ont de meilleur, mais nous ne nous attendons pas à ce que les femmes jouent un rôle décisif dans l'histoire moderne. Les femmes n'ont pas seulement l'intelligence nécessaire mais avant tout les ressources de coeur capables de guérir les haines du

monde moderne. Il faut que quelqu'un entreprenne cette tâche, sinon l'homme est certain de se détruire lui-même par les problèmes qu'il a créés.

Nous avions comme premier ministre dans mon pays un certain vieux monsieur qui s'appelait Benjamin Disraëli. Il devint plus tard Lord Beaconsfield. Il avait une femme remarquable, de quelques années plus âgée que lui. Quand il rentrait tard dans la nuit de la Chambre des Communes à leur maison de Curzon Street, sa femme allumait des chandelles devant toutes les fenêtres pour que quelle que soit l'heure de son retour deux, trois, quatre heures du matin, il trouve toujours la maison étincelante de lumière. Un jour qu'il se rendait au Parlement pour présenter le budget, accompagné de sa femme, celle-ci eut la main coincée dans la portière de leur voiture, sans qu'il ne s'en rendit compte. Elle sortit du fiacre et entra avec lui au Parlement, où le vieux "Dizzy" prononça un discours remarquable. Elle se garda bien de lui dire un mot de sa main, qui pourtant était meurtrie et saignait.

Il existe encore une qualité chez la femme, particulièrement la femme américaine, qui peut venir aux prises avec les divisions de notre époque — qu'elles soient de couleur, de classe, de race, de milieu — qui menacent de nous détruire. Si les femmes ne prennent pas à coeur d'accomplir cette tâche, je ne suis pas sûr que les hommes le feront, car, jusqu'à présent, nos résultats ne sont guère brillants.

Disraëli se trouva engagé un jour dans une grande discussion sur la question de savoir si l'homme est animal ou esprit, ange ou singe. Il se rendit à Oxford, mon ancienne université, et déclara: "S'il s'agit de choisir entre les singes et les anges, je me range du côté des anges." Cela ne signifie pas qu'aucun d'entre nous soit un ange. Vous peut-être, moi pas. Mais soyons sérieux, l'homme est-il animal ou esprit? N'y a-t-il pour différencier la femme du singe que le rouge à lèvres, les bijoux et les fourrures? S'il n'y a que cela, s'il n'y

a rien d'autre dans nos coeurs que de la matière animale, alors nous n'avons rien à reprocher ni à répondre aux champions des techniques d'abattoir et de zoo. Nous n'avons rien à dire devant l'indifférence cruelle et impitoyable du communisme qui, de mon vivant, non seulement a déchiré le monde mais menace de l'engloutir.

Mais s'il existe au coeur de chaque homme, de chaque femme, de chaque enfant quelque chose qui nous rend différent d'une vache, d'un rhinocéros ou d'une volaille de basse-cour, alors il est grand temps que nous nous mettions à vivre de telle sorte qu'un observateur arrivant sur la terre puisse reconnaître la différence.

Il existe de nos jours des codes moraux inventés par les adultes pour l'usage des enfants, des adolescents, des jeunes. Dans un grand collège l'autre jour, un garçon de grande qualité de moins de vingt ans me disait: "Les grandes personnes parlent de code moral. C'est des blagues." Je lui demandai: "Pourquoi des blagues? — Nous voyons la façon dont ils vivent, répondit-il. A quoi bon s'efforcer de rentrer à la maison avant minuit si vous trouvez vos parents à moitié saouls en arrivant?"

Un assaut féroce est mené contre tout ce que nous considérons vous et moi comme correcte. Que font les cosmonautes russes? Ils parcourent l'Afrique dans tous les sens. La femme cosmonaute rend visite à la Reine de mon pays. Et quel est leur message? "Nous avons fait un tour là-haut. Dieu n'existe pas. C'est de la fumerie."

Je vais vous lire le texte exact de ce qui a été dit à Radio-Moscou: "Notre fusée a dépassé la lune. Nous n'avons pas découvert Dieu. Nous avons éteint dans le ciel des lumières que plus personne ne pourra rallumer. Nous sommes en train de briser le joug de l'Evangile, l'opium des masses. Allons de l'avant, et le Christ sera relégué dans la mythologie." Cela n'est pas un

message chrétien. C'est le message politique froidement exprimé de révolutionnaires extrêmement réalistes, qui savent exactement le but qu'ils veulent atteindre dans le monde. Ceux qui dans le monde libre parlent de Dieu, vont à l'église — et je souhaiterais que tout le monde y aille — mais vivent que ce soit dans les salles de conseil, dans leur chambre à coucher ou dans leur cercle familial comme si Dieu n'existait pas, ceux-là font plus pour avancer la cause communiste que les communistes les plus ardents. C'est une réalité qu'il nous faut regarder en face si nous sommes honnêtes.

Une de mes pièces se joue actuellement en Italie. Elle s'appelle *A travers le Mur du Jardin*. Les représentations à Londres, au Westminster Theatre, ont été un succès qui s'est prolongé pendant neuf mois. Une actrice italienne de premier plan, Pina Renzi, y joue le rôle principal. Du point de vue des recettes, c'est un triomphe. A Rome, les syndicats communistes ont loué le théâtre entier pour une soirée et dans tout le pays ils envoient leurs hommes pour voir la pièce. C'est une pièce qui met directement les communistes au défi, car elle montre comment les hommes peuvent changer sans que les conditions changent. Elle ne s'oppose pas au changement des conditions — mais c'est une pièce révolutionnaire qui montre comment l'on peut changer sans que les conditions changent nécessairement d'abord.

Dieu est mentionné au troisième acte. Les communistes de Rome parlaient il y a un mois à un de mes amis qui se trouve être un syndicaliste. "Dieu est entré au quartier général communiste par la porte de derrière, disaient-ils. Ce n'est pas juste !"

Je voudrais vous parler de certaines des calomnies stupides que nous avons à subir. Le Réarmement moral s'est mis en première ligne de la lutte contre le matérialisme. Si vous prenez position au nom de Dieu contre le matérialisme, les gens ne disent pas

toujours la vérité à votre sujet. Je ne leur en fais pas reproche. Je comprends. Mais n'avez pas toutes les sornettes que vous entendez. Dans cette pièce dont je vous parle, il se trouve que le héros, un nommé Dr Gold, est israélite — et le Dr Gold, naturellement a un beau rôle dans la pièce. L'un des ambassadeurs arabes (que je ne nommerai pas) assista à une représentation à Londres. Après quoi il fit le tour de toutes les autres ambassades arabes de Londres pour dire : "Howard est un sioniste dangereux. N'allez pas voir sa pièce." En fait, je connaissais personnellement bon nombre de ces ambassadeurs, et la plupart d'entre eux vinrent se rendre compte de ce que faisait Howard. Alors, cela nous convenait parfaitement.

Lorsque je suis arrivé à Hollywood, un de mes bons amis me dit : "Ah Ah ! Je me suis laissé dire que vous étiez un de ces chrétiens anti-sémites !" Eh bien, comme il voudra. J'encaisse cela aussi, bien que ce ne soit pas vrai. Mais voici qui remporte la palme : la presse catholique et la presse communiste de Rome ont publié d'excellentes revues de la pièce, et le journal communiste déclare : "N'importe qui reconnaîtra dans le personnage du Dr Gold le caractère du défunt pape Jean XXIII." Et voilà !

Les coups d'assommoir ne me tracassent pas le moins du monde. Ce que les gens disent de moi n'a pas deux sous d'importance. Ce qui en a par contre c'est qu'il existe dans votre pays et dans le mien des forces intelligentes qui sont bien décidées à ce que le communisme domine le monde. Ils savent que c'est impossible tant que le Réarmement moral continue son expansion. Naturellement, ces forces nous calomnient, mais ce qui me trouble c'est de voir des gens intègres mais stupides avaler les mensonges inventés par d'intelligents scélérats. Oui, cela me trouble.

Les ressources de coeur des femmes américaines pourraient transformer les données politiques du monde moderne. Les ressources de son coeur font la force

de l'Amérique. Sa puissance de haine fait sa faiblesse. Je vais vous avouer à vous femmes, quelque chose que peu d'hommes veulent bien reconnaître. Vous avez, dans ce pays comme partout, exactement les hommes que vous méritez.

Nous sommes aussi purs dans notre conduite et nos mobiles que vous voulez que nous le soyons, ni plus, ni moins.

Si les femmes en décident ainsi, la force de l'Amérique sera comme celle de dix, parce que son cœur et sa vie seront purs. Je ne m'intéresse pas simplement aux habitudes personnelles, privées. Mais je crois que tout homme qui prend un poste public, dans votre pays ou dans le mien devrait mener une vie droite. Personne n'est obligé de se faire élire quoi que ce soit. Mais si vous ou moi souhaitons nous présenter comme député, sénateur, ou une situation officielle quelconque, notre vie privée devient aussitôt une affaire publique. Il nous faut dans ces postes des hommes honnêtes et clairs comme le jour. Je ne m'intéresse nullement à ce que quiconque aille mettre un nez puritain dans les affaires des autres. C'est détestable. Je n'aime pas ces fouilles indiscrètes.

Un de mes amis, un chirurgien, se prépare à partir pour l'Afrique avec une force d'hommes pour essayer de sauver l'Afrique du communisme. Il s'agit du Dr Close. C'est un bon chirurgien. Il se trouvait au Congo lorsque le désastre a éclaté, au moment où les Belges furent chassés par l'opinion publique mondiale. Savez-vous que pendant des mois cet Américain fut le seul chirurgien au Congo ? Je lui tire mon chapeau. Il m'a raconté que, pendant sa formation, on lui apprenait tous les jours à se laver les mains de façon qu'elles soient parfaitement propres. Une demi-heure par jour sur l'art de se laver les mains. Mais se laver les mains n'est pas faire de la chirurgie.

Nous nous sommes engagés dans une tâche gigantesque de chirurgie mondiale. Pékin le sait. Moscou

le sait. Plût au ciel que les démocraties comprennent que nous essayons de leur donner une idéologie qui sauvera la liberté et assurera la paix sur la terre. Je ne consacre pas ma vie à laver des mains, ni les miennes ni les vôtres. Il faut que j'aie les mains propres. Supposez que j'aie une maîtresse dans un coin ? Que j'aie détourné des fonds ? Supposez qu'on puisse m'intimider ou m'acheter ? Où irait notre travail ?

Nous avons entrepris cette tâche monumentale de chirurgie mondiale. Nous arriverons peut-être à faire l'opération à temps. Je l'ignore. Le temps se fait court. Nous avons besoin de votre aide pour faire mieux. Si vous voyez comment nous pourrions faire davantage, dites-le moi, je vous en prie. Si vous voyez comment nous pourrions réunir plus d'argent, dites-le moi aussi. On nous demande en ce moment d'envoyer des forces au Maroc. Nous ne pouvons pas le faire, nous n'avons pas l'argent nécessaire. On nous demande d'aller à Chypre. Nous ne pouvons pas le faire. On nous demande d'envoyer des forces en Amérique latine. Nous ne pouvons pas le faire. Il faut que nous fassions le maximum avec ce que nous avons.

Mais je vous propose très sérieusement de réfléchir à cette question: L'Amérique peut-elle gagner le monde sans faire de plans pour le monde ? Moscou et Pékin font des plans tous les jours pour Monsieur U.S.A. Monsieur et Madame U.S.A., faites-vous des plans tous les jours pour emmener l'humanité entière dans un monde sans haine et sans convoitise, qui représente la prochaine étape de l'évolution humaine ? Est-ce Madame U.S.A. qui montrera la route ?

*“Quel plan avez-vous pour construire un monde où personne n’ait faim, où chacun puisse vivre sous un toit décent, où chacun ait la possibilité de recevoir une éducation qui lui ouvre une vie satisfaisante ? Si cette jeune génération entreprenait cette tâche, le cours de toute l’histoire prendrait une autre direction.”*

## 7

# L’AMÉRICAIN DE DEMAIN

*Université de Californie du Sud, Los Angeles  
8 janvier 1964*

Nous venons d’avoir un déjeuner des plus intéressants. J’avais l’impression de me retrouver à Oxford, pendant mes études de philosophie. A ceux qui passent les examens finaux la semaine prochaine, toute ma sympathie !

On a avancé au déjeuner la splendide théorie suivante : quelque chose de “bien gentil” doit toujours aller de paire avec quelque chose de “vraiment méchant.” En d’autres termes, si quelqu’un ose mentionner le nom de Dieu, ce qui demande de plus en plus de courage dans le monde libre, il faut que quelqu’un d’autre se dresse pour blasphémer. Je me demande ce que cette philosophie pourrait bien donner si on l’appliquait à la nourriture. Si vous avez une bonne crevette, vous devez en avaler aussi une mauvaise. Si vous avez une omelette aux oeufs frais, vous devez en avoir aussi une aux oeufs pourris. A tous ces gens qui, au nom de la liberté, répandent une philosophie qui veut que tout ce qui est bon soit contrebalancé par ce qui est mauvais, je propose donc qu’ils en fas-

sent l'expérience sur leur nourriture. Nous leur enverrons le mauvais docteur d'abord, avant le bon. Enfin, tout ceci n'est qu'une réflexion philosophique !

De nos jours, on a élevé le cynisme au rang de grande vertu. Si vous avez la moindre foi en l'esprit de l'homme, si vous avez la moindre foi en Dieu, si vous avez la moindre foi en une vie de famille saine, si vous avez la moindre foi en la chasteté, vous êtes considéré comme un type à l'esprit étroit, une sorte de vieux "croulant". Eh bien, je dois plaider coupable d'avoir un esprit étroit et d'être un vieux "croulant" parce que je crois en tout cela. Je ne suis pas cynique.

Je crois que si l'Amérique échoue et se récuse devant le défi de l'histoire, le monde échouera. Mais je crois aussi que l'Amérique n'échouera pas.

Il nous faut créer, ensemble, des hommes affranchis de la haine, de la peur, et de l'égoïsme, un type d'homme aussi différent de l'homme du dollar et du sexe que l'homme de l'espace l'est de l'homme qui pousse une brouette. Voilà notre tâche. Et ne vous y trompez pas, si l'homme primitif n'avait pas découvert la roue, nos contemporains sophistiqués ne graviteraient pas à travers l'espace, caressant l'idée de coloniser les étoiles.

Nous avons besoin d'une révolution qui entraîne rapidement le monde entier dans la prochaine étape de l'évolution humaine, qui fasse que l'homme grandira en caractère davantage qu'il n'a grandi en puissance, en richesse et en technique. Si nous réussissons, nous assurerons la paix et construirons un monde nouveau. Nous ne pouvons pas faire l'un sans l'autre.

Rien n'est plus futile, à mon avis, que de parler avec passion de la paix, de croire en la paix, et de soupirer après la paix, tout en refusant en même temps de payer le prix qu'exige la construction d'un monde nouveau répondant aux besoins de chaque homme, femme ou enfant.

Je veux vous parler de deux jeunes gens, l'un du nom de Gandhi, l'autre de Shibusawa. Je cherche en

Amérique les jeunes hommes et les jeunes femmes qui les égaleront en relevant le défi colossal qui est lancé actuellement à la jeunesse américaine.

En Inde, vous avez Rajmohan Gandhi, petit-fils du Mahatma Gandhi. Il a 28 ans. Il a à faire face à une situation très grave dans son pays, avec corruption généralisée, fraude massive sur les impôts, vénalité des fonctionnaires gouvernementaux, tension croissante entre gouvernement et monde des affaires. Il se trouve également devant l'invasion chinoise à la frontière du Nord. Gandhi a organisé une marche depuis le sud de l'Inde jusqu'à Delhi, en traversant les grandes villes. Il a tenu des réunions de masse partout où il est passé. Il a dit aux étudiants de son pays : "C'est inutile de réclamer une administration honnête à Delhi si vous trichez à vos examens. C'est inutile de réclamer l'unité dans la nation si vos familles sont divisées. Si nous voulons une Inde nouvelle, nous devons créer un nouveau type de jeune Indien."

Il a reçu un accueil enthousiaste. Les responsables de l'Armée indienne, de la Marine et des Forces aériennes, lui ont demandé d'aller avec ses compagnons dans tous les camps militaires du pays, pour s'entretenir avec les jeunes recrues qui auront peut-être à donner leur vie pour l'Inde. Ceux-ci entrent dans l'armée sans but ; ils ne sont pas à la hauteur ; ils ne savent pas où ils vont ; ils n'ont pas d'objectif. Il faut leur donner une direction pour leur vie et une passion pour leur pays. On a demandé à Gandhi de le faire.

M. Nehru s'est laissé dire par ses collègues du gouvernement, il y a deux ou trois semaines, que Gandhi voulait lui prendre sa place de premier ministre. Il se trouve que ce n'est pas vrai, mais c'est une marque de ce que ce jeune homme de 28 ans a déjà accompli dans la conscience politique publique et dans la masse d'une grande nation.

L'Inde est au bord du précipice. Elle a besoin de la force d'une armée. Elle a besoin d'aide financière.

Le monde entier doit sa liberté à la générosité et à la force de l'Amérique. Je remercie Dieu à genoux soir et matin pour la force et la puissance de votre pays ; mais dollars et canons seuls ne serviront à rien.

Quelqu'un doit s'attaquer à l'absence de caractère, à l'absence de but chez les peuples d'Asie, d'Europe, d'Amérique latine, et même d'Amérique. Si la jeune génération ne le fait pas, il ne nous restera plus, à nous, les aînés, qu'à admettre notre échec.

Maintenant, je vous transporte en Birmanie, pays que nous avons traversé lorsque nous sommes allés au Japon. Il est placé sous un régime militaire. Toutes les universités et tous les collèges sont fermés. Beau-coup d'étudiants ont pris le maquis. On m'a dit que lorsque les étudiants ont manifesté à Rangoon, on a ramassé 202 morts après que la police eut cessé de tirer. Ce n'est pas tout à fait comme en Californie ! Mais ce sont des hommes aussi ; ils ont leur familles, ils ont leurs espoirs, ils ont leurs rêves.

Dans cette situation, m'a-t-on appris, l'esprit du Réarmement moral n'a jamais été aussi fort qu'aujourd'hui. "Les gens dans les villages et dans les villes, m'a-t-on dit, ont enfin compris que sans un changement moral et spirituel, sans une nouvelle raison de vivre, le pays va vers un esclavage tel qu'il n'en a jamais fait l'expérience et dont il ne pourrait plus jamais se libérer."

Au Japon, il y a Masahide Shibusawa, 33 ans. Son arrière-grand-père fut le pionnier du Japon industriel moderne. Son père fut gouverneur de la Banque du Japon et ministre des Finances.

Shibusawa veut avoir, au moment des Jeux Olympiques, dix mille jeunes Japonais formés au Réarmement moral. Il veut montrer à la jeunesse du monde que quelque chose grandit au Japon, quelque chose de nouveau — non pas les vieilles tendances fascistes, non pas les nouvelles tendances militantes rouges, mais une jeunesse qui non seulement aime la liberté,

mais accepte d'en payer le prix par la discipline de sa propre vie. Shibusawa a l'appui du gouvernement, des syndicalistes et des universités. L'Armée l'appuie aussi, au point qu'elle transporte, nourrit et habille la force d'hommes dont il a pris la tête.

Je veux vous dire quelques mots de la liberté. On voit aujourd'hui se répandre dans le monde deux manifestations d'une absence totale de maturité. L'une d'elle est la haine. La force de l'Amérique réside dans les ressources de son cœur. Aucune nation dans toute l'histoire n'a fait ce que votre pays a fait pour des pays comme le mien. Aussi longtemps que les hommes pourront penser et lire, on se souviendra de votre générosité et de votre courage. Mais votre faiblesse réside dans votre puissance de haine.

Supposons que l'Amérique puisse réellement devenir, au cours des cinq prochaines années, un pays absolument débarrassé de la haine. Supposons que cette université-ci se défasse absolument de la haine — dans les familles, entre étudiants, entre professeurs et étudiants — auriez-vous quelque chose à dire au monde moderne? Vous auriez quelque chose à dire que ni les Nations-Unies, ni le Royaume-Uni, ni l'U.R.S.S. n'ont encore jamais dit. Et franchement, vous auriez quelque chose à dire que les Etats-Unis n'ont encore jamais dit. Mais le monde entier attend qu'on le dise.

Le monde est plein d'idéalistes qui répandent dans l'atmosphère autour d'eux le poison de la haine qu'ils ont envers d'autres à cause de leur couleur, de leur race, de leur pauvreté, de leur richesse ou de leur milieu. Qu'ils le sachent ou non, ils font partie du problème.

Le second point où se manifeste une absence de maturité est dans ce désir d'exprimer sa personnalité. On prend l'attitude : je fais ce que je veux, quand je veux, peu importe ce qui arrive à mon voisin. Certains appellent cela liberté. En fait, c'est la mort inévitable de la liberté. Cette attitude engendre cette conception-

ci : à tout prendre, je suis un type bien, mon pays est le meilleur, et tout irait pour le mieux si seulement les autres comprenaient quel type bien je suis et quel merveilleux pays est le mien. C'est si inconséquent, c'est si stupide, mais chaque année, nous jetons des millions de dollars par les fenêtres pour adorer cette fausse idole.

Je me suis trouvé pour la première fois en présence du Réarmement moral comme journaliste. Mes enquêtes et mes chroniques faisaient de moi l'un des journalistes les mieux payés de mon pays. J'étais cynique, je n'avais aucune foi. J'avais étudié la philosophie à Oxford pendant trois ans ; le résultat en fut un cerveau perçant que j'ai utilisé pour tuer ma conscience. C'est ainsi que j'étais quand je suis sorti d'Oxford. J'y ai aussi appris à gagner ma vie, ce que j'ai fait avec beaucoup de succès. C'était une formation partielle, ce n'était pas une formation complète.

Je suis allé faire une enquête sur le Réarmement moral et dès le premier moment, j'ai trouvé des gens qui adoptaient à l'égard des événements contemporains l'attitude la plus intelligente qui soit. Ils disaient que toute idée qui exclut qui que ce soit est une trop grande source de division et qu'elle est trop dangereuse pour notre époque. Par conséquent, si vous voulez inclure tout le monde, chacun doit changer. Et si vous voulez voir l'histoire changer, le point de départ le plus pratique, c'est vous-même et votre pays.

Puis ils m'ont parlé de critères moraux absolus. Quand ils ont commencé à parler de pureté, d'honnêteté, de désintéressement et d'amour, il n'a pas fallu longtemps à un philosophe oxfordien pour prouver qu'ils se trompaient. J'ai dit sur le champ : "Bon, évidemment, tous ces critères de conduite sont relatifs." Alors un mineur de charbon, un homme rompu à la dialectique marxiste, me fit une réponse que je n'ai jamais oubliée : "Si vous adoptez un critère, il doit être absolu, sinon ce n'est pas un critère." Je me

fâchai parce que je savais que c'était vrai. Et une seule petite phrase avait balayé des années d'études de philosophie. Je me trouvais face à la réalité.

Je leur ai alors demandé : "Que pensez-vous vraiment ?" "Nous pensons, ont-ils répondu, que ceux qui n'ont pas de foi peuvent commencer par des critères moraux absolus. C'est une méthode expérimentale. Placez-vous devant ces critères moraux absolus pendant quelques minutes et voyez où vous devriez commencer si vous vouliez vraiment reconstruire le monde. Nous croyons que Dieu a un plan pour chaque homme, chaque femme et chaque enfant dans le monde, et si vous vous avez la foi, si vous L'écoutez, Il vous dira par où commencer.

— Ne me racontez pas toutes ces histoires-là, dis-je, parce que je ne crois pas en Dieu.

— Bon, m'ont-ils répondu, si vous ne croyez pas en Dieu, vous pouvez tenter l'expérience de L'écouter, n'est-ce pas ?"

Je n'avais pas d'objection, bien que cela me donnât la chair de poule. "Merci beaucoup," dis-je, et je suis parti. Cette nuit-là, il y eut sur Londres un important raid aérien. J'avais certains devoirs à remplir et je restai dehors toute la nuit. Au matin, quand je suis rentré à la maison, cette pensée m'est venue : "Voyons, ou bien tout ceci ne vaut rien, ou bien c'est ce que tu as entendu de plus important dans toute ta vie. As-tu assez de cran pour essayer ?"

Les Britanniques sont très orgueilleux et si quelqu'un suggère que nous sommes trop fiers pour faire sincèrement une expérience de ce genre, nous la tentons par pur orgueil. J'ai donc essayé. L'orgueil peut être utile quelques fois. J'ai eu des idées très simples au sujet de l'honnêteté familiale. J'ai toujours voulu que mes enfants — mes fils et ma fille — soient francs avec moi, mais je n'avais jamais été franc avec eux.

J'avais toujours réclamé l'honnêteté de la part de notre gouvernement, mais je n'étais pas honnête dans mes déclarations d'impôts. Des choses vraiment simples !

Je désirais profondément voir un monde véritablement uni, mais je n'avais qu'un seul frère et j'étais jaloux de lui. Je sentais que mes parents l'aimaient davantage que moi. Absolument enfantin ! J'étais ainsi, un adulte, probablement le journaliste le plus redouté du pays, jaloux de mon frère unique ! J'ai eu la pensée que je devais lui écrire une lettre et mettre les choses en ordre. Trois fois je suis descendu dans Fleet Street mettre ma lettre à la poste. Trois fois, quand j'y arrivais je l'ai déchirée. Je me disais : "Non !" A la fin, j'ai envoyé cette lettre.

Je vous raconte cette histoire plutôt personnelle pour vous donner une idée des choses étonnantes qui se passent si vous obéissez aux pensées qui vous viennent. Mon frère est venu me voir. Naturellement il était mobilisé, en plein combat. Il m'en a fait voir de toutes les couleurs. "J'ai toujours pensé ça de toi, m'a-t-il dit, maintenant je sais que c'est vrai." Puis il est parti. Deux heures plus tard, il est revenu : "Causons un peu", dit-il. Pour la première fois depuis des années nous avons causé comme des frères sont appelés à le faire, sans ombre entre eux. Le lendemain, nous sommes allés voir ma mère et mon père. Le fossé dans notre famille était comblé. Ce gosse — car pour moi il n'était qu'un gosse — a trouvé le début d'une foi en Dieu. Il a été tué à Arnhem. Et j'avais été presque trop fier pour faire la simple chose qui l'a aidé. Lui donner des conseils, d'accord ! Lui donner de l'argent, oui ! Lui donner du travail, oui ! Lui taper dans le dos et lui dire qu'il est un chic type, oui ! Mais j'étais trop fier pour faire la seule chose qui en fait l'ait aidé à trouver un sens et un but à sa vie.

L'Amérique est la nation le plus prospère, la plus puissante de notre temps et même de toute l'histoire humaine. Oui, il n'y a jamais eu de nation si prospère

et si puissante. Mais je ne pense pas que l'Amérique comprenne le monde dans lequel elle vit. A mon avis, elle ne comprend pas le communisme et elle ne possède pas ce qui pourrait y répondre. Elle est contre lui, mais c'est autre chose. L'Amérique, me semble-t-il, pense que le communisme veut dire partager ses biens et estime que la libre entreprise en est le meilleur antidote. Maintenant, comprenez-moi bien. Je suis tout en faveur de la libre entreprise, mais c'est un concept qui a peu d'attrait pour les maigres qui ne possèdent rien. Avez-vous jamais pensé à cela ?

En tout cas, le communisme ne vise pas seulement à engraisser les maigres et faire maigrir les gros. Et c'est la conception que certains en ont dans votre pays. Le communisme s'est assigné comme tâche de changer le caractère de l'humanité. Il entreprend avec une détermination implacable d'atteindre ce but, démontrant avec arrogance que l'homme n'est rien d'autre qu'eau, corps chimique, gaz et poussière, réunis par accident, conditionnés par le milieu et finalement dispersés dans l'oubli comme la lumière brève du jour s'évanouit pour faire place à la nuit.

Le communisme consiste à adorer le matérialisme — adorer les roubles ou les dollars, la chair humaine et le cerveau humain, le succès ou la popularité, les héros, qu'ils soient habillés en dictateur ou en président. C'est donner à l'homme la première place. Le communisme est la négation de Dieu. Il excuse l'immoralité qui naît, et naît seulement, d'une absence de foi en Lui.

Pour répondre au communisme, il faut plus que l'anti-communisme. Hitler qui fut le plus violent anti-communiste qui ait jamais existé a réussi cependant à répandre le communisme à travers la moitié du globe. Avez-vous jamais pensé à cela ?

Des hommes qui dénoncent et condamnent le communisme mais ont la haine au cœur contre des membres de leur famille, leurs camarades d'études ou

des membres de la faculté, contre des gens d'une autre classe, d'une autre race ou d'une autre couleur, répandent en fait le communisme. Une société dominée par la loi de la jungle, obsédée par l'argent, centrée sur la sexualité, mue par le succès, peut devenir forte, mais ne répondra jamais au stalinisme ou à l'hitlérisme.

Une nation, centrée en Dieu — ou bien si vous ne croyez pas en Dieu, une nation centrée sur la moralité, l'esprit et le caractère des hommes — une nation enseignant aux hommes à accepter des critères moraux absolus d'honnêteté, de pureté, de désintéressement et d'amour et leur apprenant à obéir à cette voix intérieure qui distingue l'homme d'un animal, une telle nation entraînera l'humanité au-delà des frontières connues dans les nouveaux territoires d'une liberté humaine permanente. Je crois de tout mon coeur que la jeunesse de l'Amérique peut le faire.

*M. Howard a été invité à parler devant de nombreux auditoires de jeunes d'un bout à l'autre du pays. Des extraits de ses conférences sont reproduits ici.*

*Manhattanville College, Purchase, New York  
28 janvier 1964*

J'aimerais vous parler de révolution pendant quelques instants, parce que je suis révolutionnaire. Je consacre toute ma vie à la tâche de reconstruire et de révolutionner le monde entier. Je veux offrir quelque chose de nouveau aux communistes et aux non communistes, aux noirs, et aux blancs, à tout être au monde.

Je suis convaincu qu'en Inde, en Asie, dans mon pays et peut-être même en Amérique, nous devons forger une nouvelle génération de gens qui vivent vraiment droit et qui paient le prix qu'exige le redressement de leurs pays.

En Angleterre, j'ai remarqué que si vous parlez aujourd'hui de pureté à des jeunes, une bonne partie

d'entre eux se mettent à sourire et à rire. Je me souviens de ce que disait un de mes amis, le Révérend Streeter, un homme plein de sagesse qui était directeur du Queen's College à Oxford : "Le rire est le cri de plaisir par lequel un fou se reconnaît lui-même".

Je suis un vieil homme de cinquante-cinq ans. J'ai des enfants que j'aime et deux petits-enfants. Si nous, qui avons une certaine foi, ne pouvons pas accepter le fait que Dieu qui nous a donné un corps peut aussi nous apprendre à le maîtriser, nous sommes perdus. Nous sommes perdus parce que les gens sans foi trouvent en nous des êtres dont la foi n'influence en rien la vie. Alors c'est une trahison envers eux.

Nous avons besoin d'un Américain révolutionnaire ; plus révolutionnaire qu'aucun communiste, plus poussé par l'urgence de l'heure, plus conscient de la destinée de chaque homme et de chaque pays partout où il va ; engagé dans une révolution bien plus fondamentale et bien plus radicale qu'aucune révolution matérialiste. Nous devons créer une nouvelle génération de gens qui vivent vraiment affranchis de la peur, libérés des forces puissantes qu'au fond de nous-mêmes nous savons être mauvaises, mais auxquelles nous nous soumettons parce que cela nous rend populaires.

Je m'entretenais il y a environ un mois avec quelques-uns des hommes les plus intelligents des Etats-Unis, des hommes tellement plus intelligents que moi que souvent je ne comprenais simplement pas de quoi ils parlaient. Ils travaillaient dans l'un de ces endroits où on vous met une grande pancarte sur le dos et où un homme vous suit tout le temps pour s'assurer que vous ne volez pas de secret. Ils m'ont posé cette question : "Le Réarmement moral, n'est-ce pas une utopie ?" Au bout d'une heure ils étaient parfaitement convaincus que ce n'était pas une utopie. Ils s'étaient rendu compte qu'en fait nous étions bien plus au courant qu'eux de ce qui se passe dans le monde, et que, de plus, nous nous attaquons aux problèmes.

Alors je leur ai demandé : "Quels sont vos buts ?" Le président, un homme très sympathique, m'a répondu : "Nous pensons qu'à long terme nous sommes en train de perdre la guerre." Triste conclusion venant d'un Américain de son rang. "Nous avons des actionnaires, continua-t-il. Nous leur payons de coquets dividendes. Nous avons développé notre affaire, et quand les élections arrivent, nous donnons cinq mille dollars aux Démocrates et cinq mille dollars aux Républicains." Bien entendu, ils veulent garder un pied dans les deux camps.

"Vous êtes les gens les plus incohérents que j'ai rencontrés, dis-je. Sachant que nous perdons la guerre, vous avez l'audace de me dire que votre seul objectif dans la vie est de remplir les poches de vos actionnaires et de verser une somme égale aux deux partis. Voilà qui est vraiment utopique !" Le président eut la grâce de dire : "Mon Dieu, il a raison !"

Il ne faut jamais vous imaginer que c'est utopique de s'attaquer à la nature humaine. La vérité c'est qu'il est utopique de penser que l'on peut remettre le monde en ordre sans s'y attaquer.

*Forum de jeunes, "Dellwood", Mount-Kisco, New York*

*7 mars 1964*

Peut-être avez-vous entendu cette formule : "Regardez avec colère en arrière". C'était le thème d'une pièce de théâtre (*Look back in anger*), d'un livre, c'était une attitude envers la vie.

Moi, je regarde avec révolte vers l'avenir. Je suis profondément, passionnément, résolument en révolte contre l'état actuel des choses dans le monde. Ce que je déteste comme poison, c'est l'attitude d'une génération, la mienne, qui après avoir créé dans le monde les problèmes effroyables dont vous allez hériter, vous reproche de vivre d'une manière qui lui déplaît. C'est terriblement injuste, me semble-t-il.

Je suis en révolte contre la situation actuelle où l'homme a les connaissances et les possibilités techniques lui permettant de satisfaire les besoins de chacun et où, pourtant, des millions de familles vivent en Asie avec un revenu total de moins de 350 dollars par an. Cela me révolte. Si vous allez dans le Sud de l'Inde, et que vous soyez invité par une famille à partager son repas, assis par terre dans une hutte, vous verrez qu'elle n'a rien d'autre à manger que deux poignées de riz collant. C'est sa ration quotidienne, avec peut-être un peu de poisson si elle a eu la chance d'en prendre. Elle la partage avec vous.

Il n'y a aucune raison pour que ce genre de choses se perpétue ; nous devons y mettre fin.

Si j'avais à choisir à quelle époque de l'histoire j'aimerais naître, je choiserais celle à laquelle vous tous êtes nés. Si j'avais la possibilité d'un second choix, je choiserais le temps où je suis né. Et j'ai l'intention de vivre aussi longtemps que possible parce que notre époque, en dépit de ses difficultés, est la plus riche d'aventure, la plus passionnante et la plus enthousiasmante de toute la longue histoire de l'homme.

Je veux vous donner un aperçu de ce que nous sommes en train d'accomplir. Vous ne pouvez pas espérer me voir couvrir en quelques minutes toute l'histoire du Réarmement moral dans le monde contemporain. Radio-Moscou, dans un programme mondial, décrit notre travail comme "une idéologie globale, qui possède des têtes de pont sur tous les continents, qui est dans sa phase finale d'expansion à travers le monde." L'émission ajoutait : "Cette idéologie a le pouvoir de s'emparer des esprits les plus radicalement révolutionnaires."

Au coeur de la vie politique britannique, un jeune homme qui se trouve avoir épousé ma fille, est en train d'affecter profondément la pensée de mon pays. Il s'appelle Patrick Wolrige-Gordon. Il a 28 ans. Il a été le plus jeune député à la Chambre des Communes.

Il a décidé de centrer sa vie personnelle et sa vie politique sur une révolution. Il a décidé de redresser les maux sociaux, politiques et économiques.

Il représente une circonscription qui a conservé un caractère presque féodal, celle de l'Aberdeenshire-Est en Ecosse. Les "lairds", c'est-à-dire ceux qui ont privilège et puissance, font encore joliment la loi. On fait ce qu'ils disent. Trois d'entre eux convoquèrent mon gendre et lui dirent : "Wolrige-Gordon, nous n'aimons pas la position que vous prenez. Elle dérange nos habitudes. Veuillez, s'il-vous-plaît, démissionner du Parlement. Nous vous demandons de vous retirer en gentleman." Wolrige-Gordon répondit : "Le peuple m'a élu. C'est à lui que j'ai des comptes à rendre. Quand le peuple me dira de me retirer, je me retirerai. Jusque-là, je reste."

Il dût entrer à l'hôpital pour une opération. Les hommes qui voulaient se défaire de lui convoquèrent une réunion du comité exécutif du parti. Par 19 voix contre 16, avec 32 abstentions, il mirent Wolrige-Gordon dehors. La presse s'empara de l'affaire. On peut dire une chose au sujet des Britanniques : nous sommes lents à nous rendre compte de ce qui se passe, mais si nous décelons une injustice, pour une raison ou une autre, cela nous dégoute encore, Dieu merci ! Alors toute la presse nationale commença à parler de cette affaire. Wolrige-Gordon réclama, c'était son droit, une réunion de l'association qui réunit toute la population de la circonscription intéressée à son parti. Pendant trois mois, presque tous les jours, l'affaire parut en première page dans tous les journaux d'Angleterre.

L'assemblée de l'association arriva. La plupart des électeurs de Wolrige-Gordon qui sont des fermiers et des pêcheurs et, à mes yeux, le sel de la terre, arrivèrent en bloc. Les pêcheurs amenèrent ma fille, Anne, et l'installèrent au premier rang. Chaque fois qu'on attaquait le Réarmement moral et ce que défendait Wolrige-Gordon, ma fille, qui a hérité le courage de sa

mère, se dressait face à toute l'assemblée et disait en montrant les accusateurs du doigt : "Menteurs !" et se rassayait. Ce fut sa seule participation au meeting. Elle l'a dit, je crois, à peu près douze fois. C'était le meilleur discours politique de douze mots jamais prononcé.

Toute l'assemblée, à une majorité écrasante, expulsa le comité exécutif et élut un nouveau comité. Une personnalité bien connue de la vie publique m'a dit juste avant mon départ que Wolrige-Gordon et sa femme avaient effectivement réussi, grâce à la position morale qu'ils ont prise, à changer le cours de la pensée d'une vaste section de ce qu'on appelle "l'Etablissement", c'est-à-dire les gens qui dirigent le pays.

Les propagandistes les plus actifs du monde moderne sont ces gens qui essayent, si vous n'êtes pas buveur, drogué ou coureur, ou si vous n'agissez pas comme eux, de vous forcer à avaler leurs méthodes et vous traitent de "puritain" si vous refusez. Je ne vais pas me laisser dicter ce que je dois faire par ces gens-là. Ma vie m'appartient et personne ne va me convaincre de faire ce qu'au fond de moi-même je sais être mal. Je veux des gens qui sachent tenir ferme et qui disent : "Je vais faire ce qu'en conscience je crois être bien et si ce qui est populaire est mal, je préfère être impopulaire plutôt que de céder au compromis." C'est la base sur laquelle votre pays a été fondé, soit dit en passant. Si cela n'avait pas été la conviction de certains, il n'y aurait pas d'Etats-Unis libres.

Mais il y a aussi un autre aspect à tout cela. A ce que je comprends, des gens prétendent aujourd'hui que le bien et le mal n'existent pas, que chacun peut faire ce qu'il veut et que "je ne vais laisser personne me dire quoi que ce soit". D'accord. Mais si vous appliquez cela à vous-mêmes, vous n'avez rien à redire à un Hitler ou un Staline.

Hitler et Staline ont choisi cette voie. Ils ont décidé que ce qui leur convenait était bien. Si je décide ce

qui est bien pour moi et envoie les autres au diable, que puis-je reprocher à un dictateur ? Comment puis-je montrer Staline du doigt quand il dit : "On peut supprimer deux millions d'être humains parce que l'Etat le réclame", si moi-même je dis "Si un enfant n'est pas désiré, supprimons-le. Faisons un avortement" ? Comment puis-je dire en voulant à Hitler d'avoir lacéré, mutilé, torturé des gens que la fortune a fait naître Juifs si en ce qui me concerne, je dis : "Je vais faire ce que je pense être le plus avantageux pour moi et c'est là ma conception du bien et du mal" ? Hitler me répondrait : "C'est exactement ma philosophie."

J'ai lu dans la revue *Time* un reportage sur les "moeurs" de l'Amérique où l'on affirme que l'Amérique semble être une société saturée de sexualité. Selon cet article, la seule règle de conduite dans les rapports entre sexes est de savoir si cela blesse quelqu'un.

Maintenant, je veux vous demander très sérieusement, à vous, jeunes gens : Qui a été blessé quand ma génération a décidé de vivre comme elle le voulait ? Vous. Que vous avons-nous transmis ? Qu'allez-vous transmettre à vos enfants ? Un garçon et une fille sortent ensemble. Ils finissent peut-être par coucher ensemble. Puis l'un d'eux peut rompre. Qui est blessé ?

D'après les statistiques actuelles, il y aura en 1970 dix millions d'enfants illégitimes aux Etats-Unis. Celui qui reproche à un enfant d'être illégitime est stupide. Ce n'est pas plus la faute d'un enfant d'être illégitime que celle de cet arbre de pousser là. Mais dix millions d'enfants illégitimes qui grandissent dans les conditions pénibles que la société impose encore — qui est blessé ? Ces deux individus égoïstes ou bien cet enfant qui a toute une vie à vivre ? En outre, il est probable que nos pays en souffriront.

Nous aurions pu éviter toute la destruction qu'a entraînée la seconde guerre mondiale si ma génération avait vraiment pris la responsabilité de remettre de

l'ordre dans le monde. Nous voulions toujours que quelqu'un d'autre change, mais pour rien au monde nous n'aurions changé. Des critères moraux absolus — pas pour nous. Alors nous sommes allés de compromis en compromis, et en compromis, puis nous nous sommes étonnés de découvrir que les autres nations, faute de trouver un espoir auprès de nous, se laissaient elles-mêmes aller sur la pente des compromis. Enfin, cela a fini par nous coûter notre sang. Cela a fini par nous coûter une génération. Cela nous a coûté la prospérité.

Churchill a dit quelque chose que je crois toujours valable pour la situation dans laquelle nous sommes actuellement : "Si vous ne combattez pas pour le bien quand vous pouvez encore aisément vaincre sans effusion de sang, si vous ne luttez pas quand vous êtes assuré de la victoire, vous verrez le jour où vous devrez combattre, avec toutes les difficultés contre vous et seulement une très petite chance de survie. Et même pire que cela, vous pourrez avoir à combattre sans espoir de victoire et il vaudra encore mieux mourir que de vivre en esclavage."

*Williams College, Williamstown, Massachusetts*

*5 mars 1964*

Notre société humaine va connaître un changement et un progrès révolutionnaires. Aujourd'hui les deux-tiers de la population totale de l'Amérique latine ont moins de 25 ans. En 1966, vous aurez une bonne moitié de la population des Etats-Unis en dessous de 25 ans. L'avenir du monde dépend de la direction que cette jeune génération montante va donner à l'humanité. Savoir l'objectif que l'on poursuit et s'y donner de tout coeur, voilà ce qui va déterminer l'avenir. Quand j'étais jeune, la plupart d'entre nous n'avions aucune idée de ce pour quoi nous vivions si ce n'était pour nous-mêmes. Et vous en avez récolté les fruits.

Ma génération a récolté l'esclavage, la torture, la mort et la guerre parce qu'en dehors de notre carrière tout ce qui se passait autour de nous dans le monde nous était indifférent. Je ne veux pas voir votre génération récolter les mêmes fruits amers.

Ma génération à Oxford avait une étrange conception de la vie. Aldous Huxley était l'un de nos grands héros. Nous étions absolument résolus de ne laisser personne nous dire ce que nous devions faire. Nous avons utilisé nos cerveaux pour justifier devant notre conscience ce que nous voulions. Nous y avons réussi.

Mais certains d'entre nous ont eu un comportement encore plus lourd de conséquences. Des positions importantes que nous avons atteintes, nous avons utilisé cette intelligence formée à Oxford pour tuer la conscience de la nation : nous voulions remodeler notre pays pour pouvoir y satisfaire nos aises. Je pense que ce n'était pas mal en fait de dictature ! Et naturellement, nous agissions au nom de la liberté !

Ayant pris de l'âge, Huxley écrivait quelques années plus tard dans *Fins et Moyens* :

“J'avais des raisons pour désirer que le monde n'ait pas de sens, j'ai donc posé le principe qu'il n'en avait pas et j'ai pu sans difficulté trouver des arguments satisfaisants pour justifier ce principe. En ce qui me concerne, et sans aucun doute il en était de même pour la plupart de mes contemporains, la philosophie de la négation de tout but était essentiellement une question de libération. La libération que nous désirions était tour à tour une libération d'une certaine forme de système politique et économique et une libération d'un certain système de moralité. Nous trouvions à redire à la moralité parce qu'elle contrecarrait notre liberté sexuelle.”

J. D. Unwin a écrit un livre intitulé *Sexe et Culture* dont Huxley dans sa période de grandeur a loué la

haute valeur, et qui est toujours reconnu comme un classique dans ce domaine. Unwin écrit :

“On entend parfois un homme dire qu’il souhaite profiter des avantages d’une grande culture et rejeter la continence. Toute société humaine est libre de choisir : soit disposer d’une grande énergie, soit jouir de la licence sexuelle. La preuve a été apportée qu’on ne peut pas faire l’un et l’autre pendant plus d’une génération.”

Nous allons assister à un bouleversement colossal des habitudes, des méthodes et des systèmes de la vie moderne. Les intangibles sont devenus des impératifs : ni l’enseignement, ni le milieu, ni les lois, aussi important que tout cela soit, ne peuvent en fait extirper la haine du cœur humain, changer l’égoïsme qui permet à certains de vivre trop gras au mépris de millions de gens beaucoup trop maigres, et enfin éliminer l’indifférence extrême qui édifie des barrières invisibles entre hommes, nations, classes ou races.

Il faut s’attaquer à tout cela. Déclarer qu’on ne peut rien faire en face de ces problèmes, c’est condamner ce monde à la destruction, car tôt ou tard certains vont penser que c’est avantageux pour leur camp d’essayer de détruire l’autre. Alors nous verrons le monde se précipiter dans la catastrophe que Karl Marx a prédite comme la fin ultime de la guerre de classes. Mais nous devons lui prouver qu’il s’est trompé ; nous pouvons lui montrer qu’un peuple peut, de sa libre volonté, sous la direction de Dieu, choisir de vivre d’une manière qui assure la liberté de ses enfants.

On devrait donner à chacun la liberté de faire son choix. Il n’est pas bon d’essayer de maintenir Dieu en dehors des écoles et des universités si vous donnez champ libre à l’anti-Dieu dans ces mêmes écoles et universités. C’est le contraire de la liberté. Je pense qu’il y a quelque chose en chaque homme, chaque femme et chaque enfant sur terre qui lui permet de faire un choix entre le bien et le mal. Je pense que

si les hommes libres exercent ce choix et en font la base de la vie dans la société libre, nous aurons des "moeurs" si attirantes que le monde entier dira : "C'est ainsi que les hommes sont appelés à vivre."

*Forum de jeunes, Los Angeles, Californie*

*7 janvier 1964*

Permettez-moi de vous dire ce dont je suis convaincu. Vous avez la direction du pays entre vos mains, que vous le vouliez ou non. C'est une responsabilité colossale.

Chaque jour, sans exception, des gens à Pékin et à Moscou font des plans qui vous concernent. Ils veulent s'emparer de votre pays. Ce ne sont pas des méchants. Ce sont des gens qui ont une idée qu'ils croient juste. Quel est votre plan pour les masses de Chine, pour les masses de Russie, pour l'Asie, l'Afrique, le monde entier ? Quel plan avez-vous pour construire un monde qui marche vraiment ? Un monde absolument libre de préjugés ? Un monde où personne n'ait faim aussi longtemps que quelqu'un aurait quelque chose à lui donner ? Un monde où chaque famille ait un toit ? Un monde où chacun ait la possibilité de recevoir une éducation qui lui ouvre une vie satisfaisante. N'est-ce pas cela une vraie révolution ? Cela ne vaut-il pas la peine d'être entrepris ?

Je crois vraiment que si cette jeune génération entreprenait cette tâche et le faisait savoir au monde, le cours de toute l'histoire prendrait une autre direction. Je crois que si nous nous récusons, le monde entier pourrait finir dans la destruction. Et je n'accepte pas l'idée que les jeunes Américains d'aujourd'hui seraient si apathiques, si égoïstes, si petits qu'ils refuseraient de relever le plus grand défi qui soit.

Ma génération a fait de grands discours, mais a vécu dans la petitesse. Je crois que votre génération peut faire des discours qui seront grands et vivre une vie plus grande encore.

*“Les différentes races qui vivent en Amérique font sa force et sa gloire. Comme un véritable missile, elles peuvent être porteuses de révolution dans le monde. Je ne dis pas : “Soyez patients.” Je dis : “Soyez passionnés pour quelque chose d’infiniment plus grand que la question raciale”.*”

## 8

# A QUELLE RACE DIEU APPARTIENT-IL?

*Wheat Street, Baptist Church  
Atlanta, Géorgie  
23 février 1964*

Il y a plus de cent ans, le président Lincoln signait l'acte d'émancipation. Cela représentait un but révolutionnaire. Nous avons aujourd'hui un objectif encore plus révolutionnaire dont les répercussions seront encore plus grandes. Il s'agit d'une révolution à laquelle peuvent participer tous les Américains qui ont du sang dans les veines — et je dois vous rappeler que tous les Américains en ont. Il s'agit, il s'agira toujours, de la plus grande révolution de tous les temps par laquelle la Croix du Christ transformera le monde.

Certains ont peur du mot révolution. Pourtant, ce mot ne devrait effrayer aucun homme de foi. “Que votre règne arrive. Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel.” Si cette phrase cesse d'être une redite pieuse et devient l'expression d'une consécration passionnée, elle est plus révolutionnaire que tous les slogans des Etats fascistes ou de Karl Marx. Elle affecte tout ce que nous disons, faisons, pensons, et tout ce que nous sommes, notre race, classe, couleur, personnalité et notre vie nationale.

Le nouvel équilibre de puissance qui se développe dans chaque continent rend plus brûlante que jamais la nécessité de changer les buts et le caractère de l'humanité. Assurons-nous que ce feu qui brûle crée davantage de lumière et moins de brasiers. Autrement, le monde risquerait de sombrer dans les ténèbres. L'esprit de l'homme a arraché à la terre et à l'atome des secrets qui permettront avant la fin de cette génération de nourrir et de loger tous les hommes et de leur donner, avec une formation appropriée, leur pleine chance dans la vie. L'homme a été assez intelligent pour plonger comme le Léviathan sous la banquise arctique et chevaucher les étoiles en compagnie de Mercure. Il a en main le pouvoir de peupler de nouvelles planètes ou de détruire celle-ci par les problèmes qu'il a créés. Son cœur traîne encore parmi les débris et la poussière de préjugés séniles et stériles, d'attitudes dépassées, d'un orgueil et d'un égoïsme qui ont sombré dans l'échec.

Il y a sur la surface du globe trop de gens trop gras, et trop de gens beaucoup trop maigres. Il y a assez dans le monde pour les besoins de tous, mais pas pour les convoitises de chacun. Mais les hommes n'aiment pas encore assez, ne partagent pas encore assez pour que tous aient assez. A une époque où Dieu veut et l'homme désire que tous — Noirs, Bruns, Blancs, Jaunes et Rouges — puissent marcher la tête haute dans la dignité, l'égalité, et la paix, c'est l'égoïsme seul qui brise les foyers, divise les races, décuple les haines. C'est lui qui anéantit diaboliquement tout espoir que nous ayons de voir se développer une maturité morale à la hauteur des possibilités techniques et industrielles de notre époque.

Les différentes races qui vivent en Amérique font sa force et sa gloire. Comme un véritable missile, elles peuvent être porteuses de révolution dans le monde. Ce n'est pas un handicap, mais un atout qu'aucun autre pays ne possède.

De mon vivant, des pays entiers ont été conquis par la dictature cruelle du fascisme, et des milliers d'hommes sont aujourd'hui dominés par la philosophie athée du communisme. C'est notre honte que pas une ville, pas un Etat ne puisse se vanter d'être véritablement soumis à Dieu.

Imaginez que l'Amérique, avec ses populations noire, latino-américaine, européenne, indienne, soit capable de proclamer en toute honnêteté devant le monde attentif : "Venez voir comment les hommes du monde entier sont appelés à vivre. Votre aide à tous nous est nécessaire pour changer le cours de l'histoire et la destinée de notre époque. Dans cette tâche dangereuse et essentielle, on a besoin des noirs et des blancs, de tous les hommes. Ici, dans notre pays, nous vivons comme fils et filles de ce Dieu qui a créé tous les hommes égaux, plantant dans chaque coeur la connaissance du bien et du mal et rendant ainsi l'homme différent de l'animal."

L'Afrique, qui entre dans la liberté, bondirait de joie et serrerait la main tendue à travers l'océan. L'Asie tournerait les yeux vers l'Occident. L'Amérique latine oublierait son flirt avec Fidel Castro et suivrait les pas de sa camarade du nord.

Cela m'amène à une question à laquelle nul ne peut répondre. A quelle race Dieu appartient-il ? Dans cinquante ans, si les choses se poursuivent de la même manière, la moitié de la population du globe sera chinoise. Le gouvernement sud-africain semble penser que les Chinois sont noirs. Au contraire, à cause des nombreux échanges commerciaux entre l'Afrique du Sud et le Japon, le même gouvernement déclare que les Japonais sont blancs.

Les lois sont importantes. Elles sont mêmes essentielles. Je suis de ceux qui croient que la législation doit précéder dans sa marche, ou même dans sa course, la croissance du caractère humain qui rend inutile une

bonne partie des lois. Mais les lois — qui sont capables en Afrique du Sud de changer la race à laquelle vous appartenez — ne peuvent pas en elles-mêmes modifier la qualité du coeur humain.

Le jour où le Président Kennedy fut assassiné, j'ai parlé avec deux noirs américains. Ceux-ci estimaient que le Congrès allait probablement voter une loi très énergique sur les droits civiques. Mais l'un d'eux me dit : "Quelle que soit la loi, je ne pourrai jamais faire confiance aux blancs. C'est dans mes os : je les hais tous." A moins que vous ne soyez vous-même un blanc, vous ne pouvez pas savoir ce que cela signifie.

On nous a appris depuis les genoux de nos mères, à nous les Anglais, que nous valions mieux que tout le monde parce que nous étions blancs et Anglais. Cela engendre cette attitude de supériorité aisée, souvent inconsciente mais toujours si cruelle, que des millions d'hommes à la surface du globe ont subie avec ressentiment. Ce n'est pas que nous méprisions ceux dont la peau se trouve être d'une couleur différente. Nous éprouvons simplement une douce pitié pour tous ceux qui ne sont pas nés Anglais.

J'ai dit à ces noirs américains comment je m'étais mis moi, Anglais moyen, à écouter la voix de Dieu, cette voix intérieure qui parle dans le coeur de chaque homme. J'avais dû reconnaître que l'égoïsme, l'arrogance et l'orgueil d'hommes comme moi avaient causé une somme inouïe de misères, de souffrances et d'injustices.

Quand, au Kenya, je suis venu parler aux Mau-Mau détenus dans le camp du Fleuve Athi, ceux-ci cachèrent leur visage à mon approche. Ils ne voulaient pas voir l'homme blanc. Mes premiers mots furent : "Je suis né blanc. Je n'y puis rien, n'est-ce pas?" Ils se mirent à me regarder. Ils commençaient à entrevoir que de haïr un homme parce qu'il est né blanc témoigne du même infantilisme et de la même ignorance que de le

haïr parce qu'il est né noir, brillant, sot, laid, beau, grand, petit, Juif ou Arabe. Quand j'eus fini de parler, leurs dirigeants vinrent me trouver: "Nous avons reçu notre éducation dans des écoles chrétiennes, dirent-ils. Nous avons perdu la foi et nous avons cessé de croire à toute autre méthode que la violence pour obtenir notre liberté, parce que nous avons vu comment les chrétiens vivaient sous nos yeux. Sachez que si nous avons seulement su qu'un blanc puisse penser et parler comme vous l'avez fait aujourd'hui, il n'y aurait pas eu de Mau-Mau au Kenya."

Quand je contemple cette Croix  
Où mourut le Prince de Gloire,  
Mon plus grand bien m'est une perte  
Et je foule aux pieds mon orgueil.

J'ai ressenti jusqu'au fond du coeur la honte et l'angoisse de ce que ces Kényens m'avaient dit. J'ai pleuré. Certains de ces anciens leaders Mau-Mau sont devenus mes amis. Ils ont vu des blancs changer. Ils changèrent. Ils sont en marche aujourd'hui aux côtés de gens de toutes couleurs et races pour apporter la révolution de Dieu au continent africain. Ils comprennent que la violence, que l'on considère parfois comme un bon serviteur, risque de devenir très vite un mauvais maître, et que l'espérance ne reste jamais longtemps du côté de la haine. La haine ne connaît pas de barrière raciale. L'amour non plus.

Les deux noirs américains me dirent: "Pensez-vous que l'éducation et le milieu puissent changer la nature humaine?" Je souhaite ardemment que chacun, homme, femme, enfant, puisse jouir de la meilleure éducation, des meilleurs conditions que la civilisation peut offrir. Mais ni le milieu ni l'éducation ne m'ont changé. Dieu l'a fait. Ma femme — elle n'est pas Anglaise, et nous sommes mariés depuis trente-et-un ans — dit: "Le Réarmement moral change tout le

monde, même les Anglais. Et si cela est possible, alors il y a de l'espoir pour le monde entier."

Tout le monde veut voir l'autre individu, l'autre race, l'autre nation changer. Tout le monde attend que l'autre commence. Ceux qui veulent que ça change, mais qui refusent de devenir différents eux-mêmes, sont les fascistes et les réactionnaires modernes. Les vrais pionniers et révolutionnaires, eux, sont tellement mécontents de la situation actuelle, ils veulent si passionnément que les choses soient comment elles devraient être, qu'ils payent dans leur propre vie le prix du changement qu'ils désirent voir chez les autres. Un homme rempli de haine ne pourra jamais apporter l'union dans la société ni même dans la famille. Des hommes guidés par la convoitise, l'orgueil ou la peur ne pourront jamais établir la justice, la liberté ni une paix durable.

La vague qui a longtemps porté l'homme blanc reflue. Par un accident de l'histoire, ou par le jeu du destin, les blancs, en minorité sur la surface de la terre, ont dominé une grande partie de la planète. Cette époque arrive à sa fin : les communications, l'éducation, l'automation, tout contribue à renverser l'équilibre des forces dans le monde.

Dieu a créé des hommes de différentes couleurs. Le monde de l'homme blanc, c'est-à-dire un monde où un homme, de par la couleur de sa peau, se croit plus proche de Dieu que son voisin, va à l'encontre de la volonté du Tout-Puissant et de la conscience de l'humanité. Il en serait de même d'un monde de l'homme noir ou d'une domination jaune ou rouge. Il nous faut un monde où chacun pourra fouler la terre en toute dignité et sera traité en frère par les autres, comme il est normal entre tous ceux qui acceptent la paternité de Dieu.

Le noir n'est ni pire ni meilleur que son voisin. De même pour le blanc. Nous avons tous nos côtés

nobles et nos côtés vils. Le coeur, qui devrait être le levain de la société, git oublié entre l'orgueil de l'intellect et l'appétit des désirs. Nous exploitons notre femme, ou celle des autres, notre voisin, notre rival en affaires, tout en poussant les hauts cris dès qu'on parle d'exploitation.

L'Amérique rendra les continents libres quand elle témoignera d'une liberté permanente dans son propre coeur ; quand elle sera libérée de l'immaturité qu'est la haine, du sous-développement qu'est l'égoïsme et de l'infantilisme que révèlent l'impureté et la malpropreté.

Je compte beaucoup d'Africains parmi mes amis. Il y a peu de temps, j'ai voyagé ici en Amérique avec certains d'entre eux. Il est curieux de voir que dans certaines collectivités où les Américains blancs n'écoutent plus les noirs, et où les noirs refusent d'entendre les blancs, les uns et les autres prêtent l'oreille à la voix de l'Afrique. Ces Africains furent reçus dans les foyers des Etats du Sud, blancs et noirs. Certains d'entre eux, des personnalités distinguées qui ont atteint un rang élevé dans leur pays, habitèrent chez des noirs américains. Quelques jours plus tard, ils venaient me trouver pour me dire : "Certains d'entre eux nous traitent avec la même attitude qu'ils reprochent aux blancs d'avoir à leur égard. C'est le même mépris."

Nous les blancs, nous sommes enclins à dire à tout le monde comment il faut vivre et ce qu'il faut faire. Mais nous sommes trop fiers pour écouter la voix de Dieu et apprendre nous-mêmes, dans l'obéissance, comment vivre. Nous prêchons l'unité avec passion, appelant nos pays Royaume Uni ou Etats-Unis. Nous reportons ce même idéalisme sur les Nations Unies, mais derrière les portes closes de nos foyers, de nos bureaux, de nos Eglises, nous restons profondément divisés par la jalousie, l'ambition, la convoitise ou les préjugés. Je prie que les noirs ne retombent pas dans l'ornière des blancs à cet égard.

Aujourd'hui, après une longue attente, la marée de l'histoire reflue vers les races de couleur. Cette marée emportera les fardeaux qui ont pesé pendant des siècles et effacera les taches de sang dans les sables du temps. Faites en sorte que cette marée élève l'humanité tout entière. Il est impossible d'espérer que chaque noir, pas plus que chaque blanc, sera un génie, un parangon de vertu, un miracle de la grâce. Mais j'espère, je prie, je compte que vous, hommes noirs des Etats-Unis, aurez la sagesse, l'intelligence et la grandeur d'âme d'éviter les fautes que des hommes comme moi ont commises avant vous.

Il y avait une fois un grand prédicateur baptiste nommé Spurgeon. Les multitudes venaient s'asseoir à ses pieds pour l'écouter. Il dit un jour : "Il y a une chose dont nous pouvons nous vanter, nous autres baptistes : nous n'avons jamais persécuté ceux qui professaient une religion différente de la nôtre." Lorsque les "Amen" et les "Alleluia" se furent calmés, il ajouta : "La chance ne nous en a jamais été offerte."

L'homme noir va avoir sa chance. Que va-t-il en faire ? Je ne dis pas : "Soyez patients." Je dis : Soyez passionnés pour quelque chose d'infiniment plus grand que la question raciale. Engagez votre passion dans une solution assez vaste pour inclure chaque homme, assez puissante pour changer n'importe qui, assez fondamentale pour satisfaire les besoins de pain, de travail, et d'espérance qui tenaillent les millions d'hommes de la terre."

Hier la ségrégation. Aujourd'hui la confrontation. Demain la transformation. Qu'au-dessus des gouvernements et des nationalités l'homme noir étende ses bras, prêt à accueillir tous ceux qui sont prêts avec lui à refaire le monde moderne.

Si nous ne visons pas un but mondial, nous risquons de nous perdre dans l'étroitesse et les discussions. Il est difficile, pour ne pas dire impossible, qu'un système démocratique où l'on prêche les droits inaliénables de l'individu pour l'en frustrer ensuite dans les moeurs

inspire la confiance. Et cependant rien ne conviendrait mieux aux ennemis de la liberté et de l'Amérique que de voir celle-ci déchirée par les guerres intérieures et préoccupée de ses querelles pendant qu'ils imposeraient la dictature au reste du monde. Il existe des démagogues, blancs et noirs, en Amérique et hors d'Amérique, des ennemis de la liberté qui veulent accentuer le problème et s'en servir pour accroître leur pouvoir personnel, au lieu de le résoudre au bénéfice de tous.

Il y a un paradoxe moderne : le communisme, qui prétend ne croire qu'au matérialisme, fait un effort gigantesque pour s'emparer de l'esprit de l'humanité et en même temps la démocratie, qui prétend croire que l'homme a en lui l'esprit de Dieu, le Saint Esprit, tente de gagner l'humanité par une aide matérialiste, sans proposer de but révolutionnaire au monde entier.

Lénine a dit : "Notre révolution ne réussira pas avant que l'esprit de l'homme n'ait été débarrassé du mythe de Dieu." Dans les démocraties, nous inscrivons sur notre monnaie : "En Dieu, nous nous confions." Mais si dans la réalité nous faisons passer d'abord les exigences de l'argent, du confort ou de la race, et Dieu ensuite, alors peu importe les mots que prononcent nos lèvres, nous justifions par nos vies les théories de Karl Marx.

Je reste fermement convaincu que si l'humanité s'est vue privée de l'image réelle de la révolution du Christ, cela est dû bien plus aux chrétiens sans Croix, à ce qu'ils ont fait et continuent de faire, qu'à l'action de n'importe quel communiste ou fasciste.

Il y a dans le monde libre des hommes sincères qui ne croient pas en Dieu. A ceux-là, on peut dire : "Alors, acceptez le défi de vivre vous-même comme vous voudriez voir vivre votre voisin." Les critères moraux absolus d'honnêteté, de pureté, de désintéressement et d'amour représentent les étalons auxquels tous les hommes peuvent mesurer leur conduite et découvrir ce qu'il est nécessaire d'y changer. Si vous avez un étalon, il faut qu'il soit absolu, sinon il cesse d'être

un étalon. Et ces quatre critères pourront peut-être servir d'échelons pour conduire un homme vers la foi.

Nous disons que Dieu est amour. Il est juste d'ajouter que tout au long de l'histoire des hommes qui professaient leur foi en Dieu ont haï leur prochain. Ma femme m'a donné une des meilleures définitions de l'amour que j'aie jamais entendue. Lorsque j'ai accepté pour la première fois le défi que présente cette révolution, je suis allé trouver ma femme pour lui parler avec l'honnêteté totale que j'avais toujours attendue de nos enfants. Elle me dit : "Peter, je crois que je dois t'aimer tel que tu es, mais lutter pour que tu deviennes l'homme que tu es destiné à être."

Je crois que c'est là l'amour véritable. De cette façon, les noirs aimeront les blancs, les blancs aimeront les noirs, tous les Américains aimeront l'Amérique, et l'Amérique aimera assez le monde moderne pour faire en sorte que noirs, blancs et toute l'humanité déchirée et souffrante deviennent tels que Dieu les conçoit.

Je mets ma foi dans une Amérique moderne. Je crois que les Américains vont se lever et faire preuve d'une force de caractère qui convaincra, captivera et transformera une nation après l'autre. Ceux qui ont souffert le plus montreront le plus de passion et de compassion pour l'humanité souffrante. Ceux qui ont été les victimes de la pire discrimination seront les premiers à guérir les haines et les peurs chez les autres, parce qu'ils seront eux-mêmes libres de la peur et de la haine. Je suis convaincu que des hommes et des femmes qui ont connu depuis des générations l'eau des larmes et le pain de l'amertume donneront l'eau vive et le pain de vie aux millions de ceux qui tremblent, espèrent, attendent, prient afin de voir le nouveau type d'homme et la société nouvelle qui établiront de façon durable la justice, la liberté et la paix.

Ceux qui ont passé par le feu de la persécution peuvent tendre la main aux persécuteurs comme aux persécutés. Ils élèveront la flamme de la liberté et illumineront la terre.

*“Le concept révolutionnaire que propose l’Amérique a-t-il assez d’envergure pour faire une place à tous les Asiatiques, à tous les Africains, à tout le monde communiste, pour la prochaine étape de l’évolution humaine ? C’est cela la tâche que s’est fixé le Réarmement moral. Voilà l’entreprise que le mouvement ouvrier doit contribuer à promouvoir.”*

## 9

# LES OUVRIERS PEUVENT CHANGER LA FACE DU PAYS

*Session d’étude des Bureaux syndicaux de Californie  
du Sud, Los Angeles*

*8 février 1964*

“Les hommes qui exploitent ou asservissent d’autres hommes forgent leurs propres chaînes.” Savez-vous qui a dit cela ? Vous avez l’intention de me poser quelques questions, alors j’ai pensé vous en poser une aussi ! “Les hommes qui exploitent ou asservissent d’autres hommes forgent leurs propres chaînes.” Dites-moi qui a dit cela ! (*Quelqu’un dans l’auditoire lance : “Lincoln”*) Eh bien, ce devrait être Lincoln ! Mais en fait il s’agit de Karl Marx lorsqu’il préparait le programme de la Première Internationale.

La révolution, voilà notre tâche.

Nous sommes solidement en faveur du syndicalisme. Je souhaiterais que le monde entier se trouve vraiment uni et que les ouvriers soient syndiqués. Je souhaiterais que les syndicats aussi soient unis entre eux.

Nous sommes absolument opposés à toute discrimination de classe, de couleur, de croyance ou de race. Nous lutterons jusqu’à la mort pour ramener l’humanité au bon sens et mettre un terme à toute discrimi-

nation. Nous croyons aux "droits civiques" mais nous ne pensons pas qu'il suffise de légiférer.

Nous entendons mettre un terme à la haine que l'arrogance et l'orgueil de certains ont suscitée dans le coeur des autres, et mettre un terme à l'arrogance et à l'orgueil qui ont créé cette haine. Evidemment, nous croyons à la valeur des lois, des lois qui obligent les hommes à vivre comme ils doivent. Mais nous ne croyons pas qu'à l'époque où nous vivons, nous puissions nous contenter d'influencer les hommes par leur milieu, l'éducation et les lois. Il faut que nous apprenions aux hommes à pénétrer dans un âge nouveau où ils sauront vivre en frères, en gens sensés.

Je hais la pauvreté. Selon les statistiques, un million de familles agricoles américaines ont vécu en 1962 avec un revenu annuel de moins de 1,164 dollars. C'est inacceptable. Mais puis-je aussi dire qu'il y a des millions et des millions de familles qui vivent en Asie avec un revenu annuel total de moins de 350 dollars ! J'ai été reçu dans leurs huttes. J'ai partagé leur nourriture — deux poignées de riz pour la famille. Et ils les partagent avec vous ! Quand vous avez connu cela, ou bien vous avez un coeur d'acier ou bien vous ne l'oubliez plus jamais. Voilà le genre de passion qui doit agir comme un ressort au fond de notre coeur.

Je me réjouis de la prospérité des syndicats américains. Je rends grâce à Dieu des conditions de travail que vous êtes arrivés à obtenir ici. Je sais ce qu'ont été vos luttes. Mais je vous supplie, de grâce, n'oubliez pas les gens qui n'ont pas de syndicats. N'oubliez pas ceux qui sont encore opprimés. N'oubliez pas ceux qui, aujourd'hui même alors que nous sommes réunis ici, iront ce soir au lit l'estomac creux et se réveilleront demain sans espoir. Si, dans le monde libre, nous oublions ces gens un instant, le monde que nous créons ira tout droit à sa perte.

Tout jeune encore, je suis allé dans la vallée de la Rhondda. J'y ai vu certains des meilleurs ouvriers qualifiés de mon pays qui pendant des années et des

années sont restés sans rien avoir à faire. Et ce n'était pas de leur faute. Ils étaient là assis et nous disaient : "Êtes-vous venus pour nous regarder encore une fois ?" Je n'ai jamais oublié cela. Je ne suis pourtant pas sentimental. Si nous voulons faire en sorte qu'il y ait assez dans le monde pour les besoins de tous — je ne dis pas la convoitise de chacun — alors il faudra que chacun de nous participe à une révolution mondiale.

Il se trouve que le Réarmement moral est révolutionnaire. Nous voulons provoquer tout homme égoïste, qu'il soit syndicaliste ou industriel, blanc ou noir, comme nous nous adressons à vous pour vous inviter à changer. Tout le monde n'aime pas cela. Nous sommes convaincus qu'un monde nouveau s'achète au prix de décisions prises au fond des coeurs, à commencer par nous-mêmes. Un tas de gens peuvent vous en dire long sur l'obstination de quelque capitaliste endurci et je sais à quel point certains sont égoïstes ! Et quand vous allez de l'autre côté de la barrière, un tas de gens peuvent vous en dire long sur l'égoïsme entêté de certains dirigeants syndicaux !

Nous ne pouvons pas vous dire comment faire votre travail. Nous ne sommes pas sots à ce point. Nous n'avons pas non plus l'intention de vous supplanter, comme certains le prétendent. Bien entendu, nous sommes absolument contre les syndicats jaunes. Bien entendu, nous sommes absolument contre les briseurs de grève. Bien entendu, nous voulons voir les syndicats se construire sur une base solide pour l'avenir de l'Amérique. Et quelquefois nous pouvons y aider.

Il s'était créé dans l'industrie textile française une situation difficile et 600,000 ouvriers n'étaient pas assez payés. La situation ne permettait pas au patronat d'accorder d'augmentation dans ce cas ; cela était vrai. Très souvent cela ne l'est pas. Nous sommes allés voir l'un des responsables de l'organisation nationale de l'industrie textile, un homme du nom de Carmichael. Nous lui avons dit : "Faites-vous passer l'argent avant

les hommes ?” Il nous a fait un puissant exposé sur la libre entreprise ; c’était magnifique ! Quand il eut fini, nous lui avons redemandé : “Faites-vous passer les bénéfiques avant les gens ?” — “Oui, pour être franc, c’est pour moi une obligation, nous répondit-il, je dois penser à mes actionnaires.”

Nous nous sommes jetés, bec et ongles, dans la bataille parce que cet homme se disait lui-même chrétien. Il changea. “Je vous promets, nous dit-il, que je vais faire dorénavant passer les gens avant les bénéfiques.” Nous lui avons dit : “D’accord, rencontreriez-vous Mercier ?” Mercier était le secrétaire général d’une fédération française des ouvriers du textile, un homme qui pendant des années avait été associé aux organisations communistes. Il était absolument sincère. Mais comme il avait souffert, il en voulait à chaque capitaliste. Carmichael accepta de rencontrer Mercier.

Mercier vint le voir, extrêmement sceptique. En deux heures et demie ces deux hommes trouvèrent la base d’un accord. Celle-ci conduisit finalement à une augmentation de salaire de 16% pour 600,000 ouvriers. Les ouvriers réagirent en introduisant dans l’industrie un nouvel esprit qui améliora la productivité. Depuis ce moment-là, les ouvriers textiles français ont reçu chaque année une augmentation. A la presse qui l’interrogeait, Mercier déclara : “Pas un seul cri de haine, pas une heure de travail perdue, pas une goutte de sang versée, c’est là la révolution à laquelle le Réarmement moral invite ouvriers et patrons.”

Ne pensez pas que nous puissions être achetés par le patronat. Nous ne recevons pas un centime de salaire. On ne peut nous avoir ni par la pression ni par la corruption. Nous n’avons que l’argent que les gens nous donnent. Nous n’avons pas derrière nous de “papas-gâteaux” bien pourvus. Si quelqu’un veut essayer sur nous la pression ou la corruption, qu’il essaye. Il se trouve que, par la grâce de Dieu, nous sommes incorruptibles. Tous, nous mettons dans cette révolution chaque centime que nous possédons.

Les gens parlent de mes oeuvres. Mes pièces sont un succès. Il m'est venu ce matin d'Italie la nouvelle que les syndicats avaient loué tout le théâtre parce qu'ils voyaient dans une de mes pièces quelque espoir de changer le patronat. C'est parfait. Je dois aussi, pour être honnête, vous dire que la presse catholique a fait grand éloge de ma pièce parce qu'elle y voyait un moyen de redonner du patriotisme aux syndicats.

Grâce à ma plume, j'ai gagné depuis la fin de la guerre des droits d'auteur dépassant la somme de 400,000 livres sterlings. Cela représente plus d'un million de dollars. Je donne d'avance au travail du Réarmement moral chaque centime que je reçois pour mes livres et mes pièces. Je ne le fais pas par noblesse d'esprit, mais parce que je crois au travail qui se fait. Je ne voudrais pas en tirer profit. Je veux que vous compreniez cela parce que nous avons l'occasion de parler ensemble ouvertement. Peut-être n'aurons-nous plus l'occasion de nous rencontrer et je veux que vous compreniez comment nous sommes en réalité financés. Nous le sommes par les sacrifices volontaires de centaines de milliers de gens d'un bout à l'autre du monde, qui ont à coeur d'apporter leur écot. Si vous voulez voir les comptes, allez à Washington, ils sont déposés chaque année auprès du secrétariat au Trésor. Il n'y a aucun mystère.

Il en est de même dans mon pays. Au cours des vingt-cinq dernières années, les comptes du Réarmement moral ont été vérifiés en Angleterre par Price et Waterhouse et déposés à Somerset House. Pour la somme d'un shilling chacun d'entre vous peut aller les consulter. Si vous n'avez pas un shilling venez me voir quand vous serez à Londres et je vous le donnerai !

Je possède une ferme et tous les bénéfices que j'y fais vont au Réarmement moral. Les hommes qui y travaillent le savent, ils savent ce pour quoi je vis et ils donnent aussi leur part.

Je souhaiterais que tous les capitalistes d'Amérique nous donnent des sommes importantes. Ils n'en font

rien. Je ne peux imaginer de meilleur emploi de leur argent. Mais si vous pensez qu'un capitaliste peut nous acheter pour nous mettre au service de la droite, alors vous n'avez pas la tête sur les épaules. Nous ne sommes pas à vendre. C'est une des raisons pour lesquelles nous sommes attaqués par l'extrême droite et par l'extrême gauche.

C'est important pour vous, Messieurs, que vous compreniez la politique américaine en Afrique et en Amérique latine parce qu'il y a dans ces pays des millions et des millions de gens tout comme nous qui accèdent à l'indépendance, qui s'organisent et qui affecteront l'avenir des Etats-Unis. Franchement je dois vous dire que l'Amérique est souvent aveugle dans sa politique à l'égard de ces pays. Elle reçoit quelquefois de mauvais conseils à propos de pays qui sont d'une extrême importance pour son avenir.

A Cuba se trouve le centre névralgique de la révolution communiste en Amérique latine. C'est là que se font les plans et qu'ils sont mis en oeuvre. Tout président des Etats-Unis qui essaierait d'entraîner son pays dans une guerre contre Cuba courrait en cette ère atomique des risques énormes. Je vais vous dire ce que je ferais si j'étais le président. J'offrirais à l'Amérique latine — Brésil, Mexique, Panama, Chili, Vénézuëla, Pérou, Argentine, — une idéologie qui réussisse à changer les communistes et les castristes. Je sais que nous pouvons le faire car j'ai vu cela se réaliser. Je créerais un immense courant à sens unique qui déverserait la bonne sorte d'idées sur Cuba. Alors tous ces Cubains se dresseraient pour dire : "Voilà ce que nous n'avons jamais eu. C'est cela que nous voulons." Alors, Castro en aurait les poils de sa barbe légèrement roussis. Il s'est taillé son chemin à Cuba par une action idéologique ; c'est par une action idéologique que j'y retournerais, si j'étais le président des Etats-Unis.

Mais pour cela, il vous faut une idéologie. Il ne suffit pas de brandir le drapeau étoilé en criant : "Vive

la libre entreprise !" Je répète, je ne pense pas qu'un président américain entrerait en guerre pour Cuba. Il n'oserait. Je ne veux pas suggérer qu'il devrait le faire ou non ; je regarde simplement la réalité et je ne pense pas qu'il oserait. Mais Cuba est une blessure mortelle sur votre flanc. Et cela n'aurait jamais dû se passer.

Nous nous trouvons il y a quelque temps à Manaus et à Recife, au Brésil. Il y a là-bas des gens qui passent la nuit sur des tas d'ordures parce qu'ils trouvent cela plus frais, les pauvres diables. Le jour anniversaire de Castro, nous avons 90,000 personnes dans un stade applaudissant à tout rompre les nouvelles pleines d'es-pérance que nous leur apportions. Il y avait en ville en même temps, une réunion en faveur de Castro. Quarante-deux personnes y étaient présentes.

Pourquoi l'Amérique ne fait-elle pas la même chose ? Si elle le faisait dans toute l'Amérique latine, vous n'auriez plus de difficultés avec Cuba. Les gens diraient à Castro : "Petit frère, tu es dépassé. Ton temps est fini." Mais l'Amérique n'a rien d'autre à proposer. Ces gens ne veulent pas retourner aux temps révolus où ils étaient exploités. (Et ils ont raison : ils *étaient* exploités). Néanmoins, ils ne veulent pas du communisme. Qu'est-ce que l'Amérique peut leur offrir d'autre ? Vous leur dites : "Débarrassez-vous de Castro et nous reviendrons." Ils répondent : "Nous préférons y réfléchir deux fois."

Si vous voulez combattre une idéologie, il vous faut avoir une idéologie.

Si le Département d'Etat décidait de se donner comme but d'accomplir le Réarmement moral, et s'y appliquait pratiquement, vous trouveriez en Amérique latine un écho comme vous n'en avez encore jamais trouvé. Vous y mettriez fin à la corruption et par ricochet feriez déferler un raz de marée sur Cuba.

Je ne pense pas que Khrouchtchev soit entré dans la carrière politique pour les beaux yeux de l'humanité.

En Amérique on s'imagine volontiers un communiste sous le jour d'un brillant idéaliste qui, bien que légèrement dans l'erreur, attire la sympathie de tout le monde. Khrouchtchev est un politicien des plus coriaces. Il ne veut pas d'inspection, pas plus qu'il ne veut actuellement de relâchement de la tension. Il a une ligne à tenir à l'égard de son propre pays. Il a peur qu'Israël ne vienne à disposer de la bombe, tout comme la France. Il a une peur bleue que d'ici un an la Chine ne dispose d'une bombe et je crois que c'est dans le domaine des possibilités. Il ne peut se permettre de laisser tomber ses défenses à moins que ne se dessine un mouvement dans ce sens sur le plan universel. Alors, il tient l'Amérique en haleine, comme le camelot son client, et de temps en temps il nous rogne un peu plus les coins. Du point de vue intérieur et extérieur, il lui convient de maintenir la tension. Vous avez affaire à dur morceau. Jamais, au grand jamais vous ne répondrez à une menace idéologique sans avoir une idéologie. C'est tellement évident que même un Anglais peut le comprendre. Mais pensez-vous que l'on puisse faire comprendre cela aux Américains ? Jamais de la vie !

Vous avez en M. Khrouchtchev un homme qui vous combattrait sur le plan militaire s'il le faut ; il vous combat tout le temps sur le plan économique ; il vous combat sur le plan politique ; mais avant tout il est animé par une idée. Il la parachute dans le coeur des gens de Cuba. Il la parachute dans le coeur de certaines gens aux Etats-Unis. Il la parachute dans le coeur de millions de gens en Amérique latine, en Asie et en Afrique.

J'aimerais rencontrer Khrouchtchev et Mao Tsé-toung ; j'aimerais avoir un entretien avec eux. Je n'en suis pas pour autant communiste. Khrouchtchev veut gagner le monde à l'idée à laquelle il croit. Je crois celle-ci étroite et dangereuse. Tout concept qui tient

à l'écart une partie de l'humanité est trop étroit pour notre monde contemporain. Mais Khrouchtchev tire profit de la situation que nous avons créée. S'il y avait chez nous plus de passion pour y porter remède qu'il y en a chez Khrouchtchev pour l'exploiter, je crois que nous gagnerions.

Vous êtes le peuple le plus généreux de la terre. Il n'y avait jamais rien eu, dans toute l'histoire humaine, de comparable à la générosité américaine. Vous envoyez des dollars, vous envoyez de l'aide, vous envoyez le Corps de la Paix pour participer aux jeux des garçons et des filles dans les coins les plus obscurs — c'est magnifique. Vous vous battez si vous avez à le faire et vous le faites avec bravoure. Sur le plan économique, d'accord ! Sur le plan politique, d'accord ! Mais où se trouve votre idéologie ?

Si seulement l'Amérique pouvait comprendre ce long mot *idéologie*. Elle pense que le capitalisme est l'antidote du communisme. Autant dire qu'un billet d'un dollar est la réponse à la foi d'un bouddhiste. C'est d'une autre dimension, ce n'est pas un antidote. Le capitalisme est un système économique. Le communisme est une tentative de changer le caractère des hommes. C'est quelque chose de tout à fait différent. Peut-on faire pénétrer cela dans le crâne des Anglais ? C'est bien difficile ! J'ai plus d'espoir avec les Américains : ils ont plus à perdre.

Le matérialisme — c'est-à-dire cette simple adoration des choses, qu'il s'agisse du confort, de la nourriture, de l'argent, des bénéfices, des salaires et de rien d'autre — a toujours fini par être le tombeau de la démocratie. Les ouvriers américains doivent apprendre au monde entier à vivre dans une nouvelle dimension, les hommes se trouvant affranchis de l'égoïsme, de la haine, de la peur et de l'envie. Je prie Dieu qu'ils comprennent cela. Je voudrais voir une législation qui rende cela possible. Nous lutterons à vos côtés jusqu'au bout pour réaliser cela. Mais nous lutterons aussi pour

que, dans les rangs des ouvriers américains, il y ait cette qualité de vie de famille, de vie syndicale, de vie personnelle qui fera dire aux nations : "Si seulement nous pouvions vivre comme ces gens-là — ignorant tout préjugé, toute injustice, toute division entre races, toute haine — le monde entier atteindrait sa majorité." Voilà ce qui nous semble être la destinée des ouvriers américains.

Soyons bien sûrs qu'il n'y ait ni dans votre vie ni dans la mienne aucune trace de la haine ou des ressentiments qui divisent l'humanité. J'aimerais que tout dirigeant syndical, toute femme de syndicaliste puissent dire devant Dieu : "Il n'y a pas un homme au monde que je haisse ; je ne permettrai à personne de m'entraîner si bas que j'en vienne à la haïr." Cela a été dit par un grand Américain. Faisons en sorte que nous puissions le dire nous aussi.

Pour que l'Amérique soit libre et demeure libre pour toujours il faut l'esprit du Réarmement moral. Soyons sûrs que nous comprenions bien cela.

Le Réarmement moral, voilà ce que des millions d'Asiatiques et d'Africains attendent du monde libre. Ils attendent beaucoup plus que les dollars que vous leur donnez si généreusement ; ils attendent un concept révolutionnaire qui donne une raison à leur existence.

Les communistes leur donnent leur concept révolutionnaire à eux. Je le crois des plus étroits. Mettre tout le reproche sur une autre classe et se préparer à la détruire par la force, c'est là une conception périmée depuis près de trois siècles. Mais le concept révolutionnaire que propose l'Amérique a-t-il assez d'envergure pour faire une place à tous les Asiatiques, à tous les Africains, à tout le monde communiste dans le développement de la prochaine étape de l'évolution humaine ? C'est cela la tâche que s'est fixé le Réarmement moral. Voilà l'entreprise que chaque homme appartenant au mouvement ouvrier doit comprendre ; il doit se préparer à y participer et contribuer à la promouvoir.

Ne pensez pas, s'il vous plaît, qu'il y ait ici qui que ce soit qui voudrait s'emparer des rênes du mouvement ouvrier. Nous voulons que le mouvement ouvrier s'empare du Réarmement moral parce que celui-ci est la sauvegarde de l'Amérique.

Je crois que le mouvement ouvrier américain peut changer la face de l'Amérique plus rapidement que toute autre force. Mais il est fort possible que des hommes comme George Meany, votre président, aient une image du Réarmement moral aussi fausse que celle que l'Amérique a du problème vietnamien. Les mêmes gens qui ont égaré l'Amérique lui ont donné de fausses informations, ce qui est plus dangereux encore. Les dirigeants syndicaux américains n'ont pas besoin de mes conseils, et je ne suis pas assez bête pour m'imaginer qu'un Anglais en visite puisse venir dire aux syndicalistes américains comment organiser leurs syndicats. Mais je peux vous dire ce que le monde attend de l'Amérique. Il y a un vide et je ne peux vous cacher dans quel péril mortel serait la liberté si ce vide n'était pas comblé. Je dois dire les faits aux dirigeants américains et les laisser décider. Mais ces faits, ils ne les connaissent pas encore.

Ne pensez pas que je sois ici pour chercher à améliorer les gens. Il est important que vous le compreniez parce que beaucoup s'imaginent que nous sommes une sorte d'agence de prédication qui dirait à la ronde : "Est-ce que vous ressentez une démangeaison ? Si vous me grattez ici, je vous gratterai là !" Si vous pensez qu'un homme comme moi donnerait sa vie pour ce genre de choses, vous êtes des ânes ! Nous avons entrepris un immense travail de chirurgie à l'échelle du monde et le monde est le plus malade des patients. Avant d'entreprendre cette opération chirurgicale, il faut que nous nous lavions les mains avec soin ; mais se laver les mains n'est pas opérer. Je n'ai aucune envie de faire une tournée d'inspection pour voir si vos mains sont propres. Je vous dis : "Faisons ensemble

l'opération chirurgicale. Si nous avons besoin de nous laver, lavons-nous, mais attaquons-nous à l'opération."

Le Réarmement moral n'existe que pour autant qu'il est vécu et mis en pratique. Si l'on veut compter les gens qu'il a affectés dans le monde entier il faut penser en termes de plusieurs millions. Cela est littéralement vrai. Cela ne veut pas dire pour autant que tous ces gens soient des saints. Cela veut dire que leur vie a été plus ou moins profondément affectée par ce travail et qu'ils gardent le contact avec ce qui se fait. Nous n'accepterons jamais de membres, parce que le jour où nous commencerions à le faire, nous deviendrions une sorte d'organisation rivale à d'autres organisations. Nous ne voulons pas avoir sur les bras un syndicat rival, une église rivale ou un parti politique rival. Les Républicains ont besoin d'une bonne dose de Réarmement moral ; et je dois dire sans ambages que je connais des Démocrates qui en ont aussi bien besoin.

Quand j'ai commencé comme journaliste à faire une enquête sur le Réarmement moral, j'ai découvert des gens qui avaient entrepris de répondre aux contradictions de notre époque. Ils me semblaient le faire de la manière la plus intelligente que j'eusse vue, et je le crois encore.

Ou bien on refera le monde, ou bien on le laissera aller à l'asservissement.

Vous serez nos meilleurs amis si vous pouvez nous dire comment mieux faire notre travail. Il faut que nous trouvions un moyen de le mieux faire. Mais, quant à nous, nous sommes dans cette entreprise avec chaque goutte de notre sang, chaque centime de notre argent, chaque parcelle de l'intelligence que nous pouvons avoir, jusqu'à ce que la mort nous sépare.

Nous voulons refaire le monde contemporain. C'est notre révolution et la vôtre ! Ensemble nous la mènerons à son terme.

“Si Cuba se trouve aujourd’hui dans le camp communiste, c’est parce que nous n’avons pas voulu, en Occident, comprendre la nature de ce conflit idéologique. Nous ne ramènerons pas Cuba dans le camp de la liberté sans avoir à entreprendre ou une guerre d’envergure ou une puissante poussée idéologique.”

## 10

### CUBA POURRAIT ÊTRE LIBRE

*Hôtel Everglades, Miami, Floride  
29 février 1964*

J’ai apprécié la façon dont le Doyen a remercié Dieu. De nos jours on appelle cela une invocation ; au temps de ma jeunesse, nous disions “les grâces”. Je me rappelle un intéressant dîner que nous avons eu la dernière fois que j’étais aux Etats-Unis avec le Dr. Buchman. Il y avait là un athée. Comme beaucoup d’athées, il se montra des plus agressifs, prêchant pour sa croyance tout au cours du repas.

Le Dr. Buchman, qui était le maître de maison, présidait à un bout de la table ; il mangea avec délices sans paraître du tout affecté par cette attitude. Le repas terminé, il dit : “Eh bien, d’ordinaire chez moi, j’aime à dire les grâces. J’aime le faire à la fin du repas parce qu’alors on sait de quoi on remercie Dieu. Mais évidemment ce soir, après avoir écouté la conversation, je n’ai pas particulièrement le désir de mettre un de mes invités mal à l’aise. Alors, me semble-t-il, voilà ce que nous devrions faire à la place. Nous pourrions tous chanter *For He’s a Jolly Good Fellow* (Il est un bien chic type), et nous saurons tous à qui nous adressons cette chanson.”

Peut-être cela ne vous paraît-il pas très orthodoxe, mais le lendemain cet athée est réapparu avec son fils. Il y avait de la brouille dans la famille. Pour le père, le fils était un problème considérable. Et, à ce que nous disait le fils, un peu de changement n'aurait pas fait de mal au père non plus. L'homme était plombier de métier. Il retrouva la foi et sa famille se réconcilia. Dans la maison où le Dr. Buchman et nous tous habitions alors, la facture de plomberie se montait à 1,200 dollars. L'homme la déchira : "Evidemment, nous dit-il, je ne penserais pas à vous demander quoi que ce soit après tout ce que vous m'avez donné." Alors s'il vous arrive de voir des gens pêcher selon une technique entièrement nouvelle pour vous, n'en tirez pas trop vite la conclusion qu'ils ne vont rien prendre.

Je n'ai pas manqué de noter il y a deux jours, à propos du courageux astronaute Glenn, que là où les sphères et les galaxies s'étaient montrées impuissantes, sa baignoire avait pleinement réussi. Il avait fendu les cieux sans la moindre difficulté mais le pauvre homme avait glissé dans sa salle de bain et il s'était blessé. Cela m'a frappé comme très caractéristique de notre vie contemporaine. Nous avons les moyens d'aller dans de nouvelles planètes. Mais nous ne semblons pas savoir vivre dans notre monde.

Supposons ce soir que le Président Johnson m'ait prié de vous informer que la semaine prochaine un engin partira pour une nouvelle planète. Il compte sur nous pour choisir les hommes qui vont aller la peupler. Nous devons en trouver vingt. Naturellement, si nous étions du nombre, nous ferions de cette planète un tel modèle que la terre entière ne manquerait pas de souhaiter y vivre ! Mais, cherchons ailleurs. Où choisirions-nous nos vingt hommes ?

Je suis ce qu'on appelle un Occidental. Mon pays se dit chrétien, formé d'un peuple de foi. Cependant, c'est en Occident qu'au cours de ma vie sont nés deux guerres mondiales, le fascisme, l'hitlérisme, les injustices sociales et économiques trop longtemps tolérées

dans lesquelles Marx a puisé sa philosophie et dans lesquelles Lénine, Staline et Khrouchtchev ont trouvé la poudre et le feu de leur révolution. De l'autre côté, on voit se dessiner d'énormes fissures dans la façade du communisme. Alors, où allons-nous chercher les hommes qui vont peupler le monde nouveau ?

On m'a fortement mis en garde à mon arrivée en Floride : Quoi que vous fassiez, ne mentionnez pas Cuba. Eh bien, je vais être audacieux et je vais en parler. Je veux en effet vous dire ce que je pense personnellement à ce sujet et vous parler de l'immense occasion que cette situation offre au peuple américain en général et plus particulièrement au peuple de Floride si vous avez le courage d'absorber ce que j'ai à dire.

Avant que Cuba ne tombe, les Russes ne disposaient pas de bases militaires sur l'île ; les Américains en avaient une. Il n'y avait pas de roubles russes à Cuba ; il y avait des flots de dollars américains. On ne rencontrait pas de Russes dans les bordels et les bars de l'île mais quelques-uns d'entre nous, Occidentaux, y étions. Malgré cela, parce qu'elle avait une idée qui touchait le cœur des hommes, une main rouge s'est avancée et s'est emparée de l'île.

Qu'est-ce qui ferait le mieux l'affaire de Castro ? Il suffirait que les Britanniques continuent à reprocher aux Américains de vendre du blé à la Russie pendant que les Américains reprochent aux Britanniques de vendre des autobus à Cuba. Il suffirait que nous continuions les querelles et les violences qui opposent dans le monde libre le patronat et les travailleurs. Il suffirait que nous parlions de nos libertés tout en faisant de solides entailles à nos principes moraux et en introduisant nos concubines chez nous. Il suffirait que nous perpétuions la division d'une société dans laquelle on parle de liberté mais dans laquelle notre manière de vivre prive les individus de liberté. Il suffirait que nous continuions éternellement à nous reprocher mutuellement le passé et refusions de nous attaquer à la

tâche à laquelle nous appelle l'avenir. Voilà qui ferait le mieux l'affaire de M. Castro.

Si cette île se trouve aujourd'hui dans le camp communiste, c'est parce que nous n'avons pas voulu, en Occident, comprendre la nature de ce conflit idéologique et payer le prix de la victoire. Je dis cela parce que je ressens très profondément les souffrances des Cubains. Je ne crois pas que nous remettrons Cuba dans le camp de la liberté sans avoir à entreprendre ou une guerre d'envergure ou une puissante poussée idéologique.

Que poursuivait à votre avis la Russie en convoitant cette île ? Pensez-vous que c'était simplement pour pointer des missiles vers le coeur des Etats-Unis ? Ou bien pensez-vous plutôt qu'elle voulait avoir un tremplin pour déclencher une immense offensive idéologique en direction de l'Amérique latine, visant également à atteindre le coeur de votre pays ? Les missiles ont peut-être été enlevés, mais l'offensive idéologique se poursuit sans relâche. Tout le prestige et la puissance de la Russie sont en jeu à Cuba.

Mon pays a été pendant des années une puissance impériale. Pour ma part, je crois que, malgré toutes les erreurs que nous avons commises par égoïsme ou par suite de nos faiblesses, nous avons en gros fait de notre mieux. Je n'en crois pas pour autant à l'impérialisme, ni au colonialisme. Ce que je sais cependant, c'est qu'il faut au moins une guerre pour déloger une puissance impériale qui est déterminée à tenir une île.

Je crois toutefois que Cuba pourrait être libérée et je vous dirai comment. Supposons que vous, habitants de la Floride, entrepreniez la tâche que depuis bien des années nous vous avons offert d'entreprendre, c'est-à-dire d'être responsables du réarmement moral des pays d'Amérique latine. Vous nous avez pris pour des fous quand nous vous avons mis en garde — et nous l'avons fait. Vous avez continué à vivre égoïstement dans le confort, espérant bien ne pas être dérangés. Mesdames et Messieurs, si nous continuons ainsi

beaucoup plus longtemps, cette attitude va englober le monde libre.

Je veux vous donner un exemple. Je suis allé en Birmanie. Le général Ne Win y est à la tête d'un gouvernement policier et de jeunes communistes chinois sont les conseillers des ministres. Ce sont eux qui font tout marcher. Je les ai vus à l'oeuvre. En Birmanie, dans la saison chaude, la température monte jusqu'à 45 degrés centigrades. Il fait humide. Ces jeunes communistes chinois étaient au travail chaque matin à 7 h. 30, aussi nets dans leur présentation que des marins américains en revue. Les hommes et les femmes se comportaient avec extrême correction; ils ne buvaient pas, ils ne fumaient pas, ils étaient disciplinés. Ceci, non pas parce qu'ils sont meilleurs que nous, non pas parce que le communisme est une foi meilleure que la foi des hommes libres — il est une foi diabolique — mais parce qu'ils sont prêts à davantage sacrifier pour leur idée que nous ne sommes prêts à sacrifier pour la nôtre. Que Dieu nous aide !

Il est une chose que les communistes savent à propos d'un pays bouddhiste. Si un visiteur y arrive faisant de grands discours mais tout en même temps vivant dans la licence morale, flirtant, courtisant les filles, découchant la nuit, se saoulant et fumant comme une cheminée, les bouddhistes n'apprécient pas beaucoup cela. Par suite, les communistes se tiennent correctement. Avons-nous dans le monde libre des hommes et des femmes qui aiment assez la liberté pour en payer le prix par la discipline et le changement de leur propre vie? qui soient capables de le faire non seulement pour leur propre pays mais pour un continent entier ?

Rappelez-vous ce qui s'est passé avec cette force d'hommes qui est partie de Floride. Nous avons amené quelques Japonais et vous avez été généreux de votre hospitalité. Je veux vous dire ce que nous avons fait pour leur donner leur formation. Nous les avons invités dans votre pays et pendant trois mois nous

avons partagé leur vie nuit et jour. Ils étaient cent quatre. A leur arrivée ils étaient sans exception tous anti-américains. La plupart d'entre eux avaient reçu une formation marxiste. Vous pouviez leur parler du mode de vie américain, leur chanter l'hymne national, ils vous riaient au nez. Nous avons eu affaire à toutes sortes de problèmes : inceste, adultère, avortement, corruption, vol, chantage. Tous, à l'exception de deux, changèrent véritablement.

Est-ce que vous comprenez ce qu'ils ont fait ensuite? Ils sont allés en Amérique latine. Nous avons financé cette expédition. Nous avons dû vendre des polices d'assurances, des bijoux, quelques-uns d'entre nous, même leur maison. Les compagnies aériennes, je les aime bien, mais elles ne nous aidèrent pas. Les industriels, je les aime bien, mais si vous pensez que de mystérieux industriels nous inondent d'argent vous vous trompez car ils ne nous donnèrent pas un dollar. Les syndicats, je remercie Dieu du niveau de vie qu'ils sont arrivés à obtenir, mais ils ne nous aidèrent pas non plus.

Ces Japonais se rendirent donc en Amérique latine. Ils s'attaquèrent à quelques-unes des universités les plus difficiles, au Pérou, au Chili et au Brésil. Ils levèrent dans ces pays une équipe de Sud-Américains qui se mirent à écrire une pièce intitulée *El Condor*. Ces derniers allèrent jouer leur pièce en Italie. J'arrive de Rome où j'ai vu quelques-unes des personnalités haut-placées de l'Eglise. Elles m'ont dit — et c'est là leur opinion que je rapporte, et non pas la mienne — que ces Sud-Américains avaient influencé par leur esprit la vie de millions de gens en Italie, ces mêmes Sud-Africains changés par les Japonais que vous aviez envoyés de Floride. Ils m'ont dit que cet esprit avait pris ses racines dans le Sud et avait commencé à se répandre de lui-même. Ils nous ont suppliés de revenir avec d'autres équipes similaires et, en ce moment, nous avons une troupe de théâtre qui fait

une puissante tournée à travers l'Italie suscitant un intérêt prodigieux.

Puis, ces Sud-Américain sont venus jouer leur pièce au Canada, dans le Québec. Les journaux canadiens disent que ces Sud-Américains apportent dans le domaine idéologique une réponse aux terribles divisions qui existent entre Canadiens français et anglais. C'est un début, il reste beaucoup à faire. Ces hommes viennent en Floride, puis ils vont aller au Mexique et ensuite plus au sud. Comment allez-vous mettre à profit leur présence? Pourrions-nous voir enfin sortir de Floride des hommes et des femmes qui diraient: "Il faut une idéologie pour gagner une guerre idéologique. Nous ne pouvons pas gagner sans cela. La première étape de notre action idéologique sera de donner avec passion à toute l'Amérique latine une idée assez profonde pour répondre rapidement au communisme, et d'apporter à chacun l'espoir d'une révolution plus grande que cette petite conception étroite de guerre de classes qui aboutira fatalement à un conflit atomique."

S'il y avait parmi vous un millier d'hommes prêts à accepter la discipline et à faire les sacrifices nécessaires pour emmener une équipe comme celle-là dans ces pays du Sud, votre initiative changerait l'histoire de notre planète. Et si vous aviez alors une gigantesque onde de choc idéologique venant d'Amérique latine en direction de Cuba, la situation changerait très rapidement. Vous critiquez Castro, c'est parfait. Mais les Russes sont là aussi et si vous pensez que vous allez les expulser de Cuba en tirant la barbe de Castro, vous vous fourrez largement le doigt dans l'oeil. La partie à laquelle vous avez affaire est autrement puissante, autrement coriace et autrement universelle dans ses ramifications.

A cette date, quatorze nations africaines ont demandé au Réarmement moral d'envoyer des équipes similaires dans ce continent. Makarios, du côté grec, et Kutchuk, du côté turc, m'ont supplié de faire la même chose pour Chypre. Nous ne pouvons pas y répondre

parce que nous n'avons pas l'argent. Nous ne nous plaignons pas mais nous donnons tout ce que nous avons.

Nous avons l'intention d'inviter deux mille jeunes Américains sur l'île de Mackinac entre juin et septembre. Nous voulons leur donner une formation idéologique, c'est-à-dire un but à leur existence, une passion pour poursuivre ce but et enfin cette expérience de la puissance de Dieu qui donne la discipline dont nous avons tous besoin. Nous voulons qu'ainsi ils puissent aller en Amérique latine, en Afrique, en Asie et même dans les grandes villes des Etats-Unis pour y mettre fin à la discorde, arrêter la corruption et présenter une idée meilleure que le communisme. On ne peut répondre à une idée à coups de canon, de bombes, de dollars, en chantant un hymne national ou en brandissant un drapeau ou même la Croix. Tout cela a déjà été essayé. La seule chose que l'on puisse opposer à une idée c'est une idée meilleure, que vivent avec consécration les gens qui y croient et pour laquelle ils sont prêts à tout sacrifier. Il n'y a rien d'autre sur terre.

Le nouveau but que va se fixer l'Amérique doit être d'atteindre cette maturité que réclame la situation. Elle ne peut pas continuer à vivre, à penser et à agiter ses rêves politiques dans un style d'avant-guerre à la mode 1936. La pensée d'une nation doit devancer l'histoire si elle veut conduire l'humanité. Se plaçant sous la direction de Dieu, l'Amérique peut et doit tous nous entraîner le long des grands chemins de la liberté, assurer la paix et construire un monde nouveau. Nous aurons à nous dépouiller de beaucoup de nos petites idées ainsi que de notre égoïsme et de notre orgueil, mais ce sera le salut de la civilisation. Les nations bondiront pour suivre cette Amérique nouvelle: Nos enfants et les enfants de nos enfants, d'un bout à l'autre de la terre, communistes et non communistes, appelleront cette nation bienheureuse parce qu'elle aura appris à l'humanité comment vivre.

*“Une nation doit se dresser pour répondre au défi de l’histoire. Une nation se doit de dire à la terre entière à l’écoute: “Dans notre société, nous avons trouvé la solution aux divisions qui vont détruire l’humanité. Nous avons appris à vivre comme enfants de Dieu.” Le Canada pourrait être cette nation.*

## 11

# LE NOUVEAU RÔLE DU CANADA

*Château Laurier, Ottawa  
20 janvier 1964*

Un homme naît tel qu’il est. Il peut être noir, blanc, brun, jaune, riche, pauvre, de sang royal ou homme du peuple. Et pourtant, cela n’empêche pas certains de reprocher à d’autres d’être de peau noire ou d’avoir du sang bleu. J’ai toujours trouvé cela folie, cependant, je dois reconnaître qu’à certains égards je partage cette attitude. Je suis fier du filet de sang canadien qui coule dans mes veines. C’est un filet bien mince, mais bien tenace. Mes arrière-grands-parents ont fait voile d’Europe à Halifax, en Nouvelle-Ecosse. C’est pourquoi, c’est un privilège tout à fait spécial, un honneur, d’avoir aujourd’hui à Ottawa l’occasion de m’adresser à un auditoire aussi distingué.

Avec votre permission, je veux ajouter que je me compte à moitié français. Ma femme était française d’adoption. Nous nous sommes mariés en France à Marseille. Je trouve qu’il y a un vrai espoir pour un Anglo-Saxon comme moi s’il est marié à une Latine. La moitié de moi qui est française, c’est ma meilleure moitié. *(Ce paragraphe a été dit en français)*

Je suis fier aussi de compter comme ami un grand Canadien, je veux parler du plus grand Canadien de ce siècle, Lord Beaverbrook. Je lui dois mon initiation à l'Art de l'encre, l'art du journalisme. Depuis plus de trente ans, il est pour moi un homme pour qui je n'ai pas seulement de l'admiration, mais de l'affection.

C'est le plus grand Canadien à bien des égards. D'abord, l'aviation. Au moment où l'Angleterre menacée de mort luttait pour la vie, Churchill a fondu sur l'aviation ennemie et l'a déchirée de ses griffes. Il n'aurait jamais pu le faire si Lord Beaverbrook ne lui avait fourni ces griffes.

Beaverbrook a droit à l'immortalité pour une autre raison encore: c'est sa conception de l'Empire, du Commonwealth. Il a vu cette vaste communauté de nations, parlant de si nombreuses langues, de races si différentes, d'origines si diverses, qui s'étendait jusqu'aux régions les plus éloignées de la terre, unie autour d'une commune loyauté, pas seulement à la Couronne, mais aux principes de service, de foi et de liberté que le meilleur de la Grande-Bretagne a toujours représenté.

L'Angleterre s'est détournée de cette flamme qui l'appelait. Le Canada — auquel son histoire a donné une place unique pour parler à l'Est et à l'Ouest — a l'occasion de reprendre à son compte la direction d'un Commonwealth et d'un Empire qui pourraient apprendre à toutes les nations comment vivre.

La troisième grande réalisation de Beaverbrook est la lutte qu'il mène à présent pour le caractère de mon pays.

Un éditorial qui m'a beaucoup intéressé a paru dans l'un de ses journaux. Il y soutenait et appuyait les hommes qui luttèrent pour le réarmement moral de l'Angleterre. Il affirmait que le travail auquel moi-même et mes amis nous consacrons entend rétablir la conscience du Christ crucifié au coeur des affaires des nations. C'est l'une des descriptions les plus clairvoyantes de ce travail que j'ai jamais lues.

Mon pays et le monde libre dans son ensemble courent un grand danger. J'ai lu quelque part que l'homme ne peut vivre seulement de la vente du blé. Une maison bâtie sur le sable ne peut tenir. Une civilisation bâtie sur la saleté ne peut subsister. Si les hommes pensent pouvoir longtemps continuer à vivre courant après la prospérité, les satisfactions sexuelles, le confort, redoutant la désolation atomique, s'accommodant d'un climat où l'on tend à prouver que le mal est bien et le bien, mal, alors ils ont perdu la tête. Ceux qui ne se préoccupent dans notre économie nationale que du porte-monnaie et du ventre mais négligent les idées nécessaires au cerveau, les besoins du coeur, de l'âme et de l'esprit des nations, se mettent eux-mêmes en péril. La prière qui est devenue commune à toute l'humanité dit : "Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien" et "Que votre Règne arrive, que Votre Volonté soit faite". La première phrase exprime un besoin, la seconde un but.

Si l'Angleterre est en péril ce n'est pas pour avoir perdu un Empire, mais pour avoir perdu un but, un objectif, quelque chose de grand à quoi donner sa vie, que chaque homme puisse reconnaître et aimer.

Vingt ans après la révolution française, les hommes ont réussi à percher sur le Maître Autel de Notre-Dame une prostituée. Aujourd'hui, nous adorons les vedettes de l'écran simplement à cause de leurs multiples actes d'infidélité et du tapage qui se fait autour. De telles étoiles sont de bien pâles substituts à l'Etoile de Bethléhem que nous avons appris à chercher et à suivre pendant des siècles.

A Edimbourg, nous avons une misérable troupe qui a poussé dans une brouette une femme nue devant un auditoire et a qualifié cela de "culture". C'est un art de latrines. Dieu merci, ce genre de saleté a donné la nausée au public, qui l'a vomi de sa bouche. Je me suis laissé dire que vous aviez ici quelques oiseaux vicieux qui disent qu'ils ne voient pas d'inconvénient à ce que leurs filles couchent avec des hommes pour

autant qu'elles le fassent dans des lits et non pas dans des automobiles. J'espère que le Canada n'élèvera pas en héros de pareils individus comme nous le faisons de certains de nos rats d'égouts. J'espère que vous ne tolèrerez pas dans vos églises d'être conduits par ceux qui veulent réduire le Christ pour l'ajuster aux compromis et au confort de l'homme moderne, au lieu de faire grandir l'homme moderne à la dimension du défi et du remède qu'apporte le Christ en Croix. Non seulement le Christ pardonne, mais Il guérit. Tant de gens aujourd'hui veulent exploiter son pardon en prétendant que sa guérison ne marche plus.

Si les hommes qui sont à la tête de nos affaires ne se remettent pas à chercher les voies de Dieu et ne font pas connaître leurs intentions sur ce point, si nous ne nous attaquons pas radicalement et profondément, à une échelle colossale, à la nature humaine, les nations qui aujourd'hui étincellent de richesses, d'éclat, de pouvoir et d'influence, pourraient découvrir qu'elles ont roulé, couru, glissé sur la pente historique de la division, de la déchéance et du désastre.

Maintenant, de nombreux événements concourent à renverser cette tendance de notre temps. Je reste plein d'espoir. Je veux vous donner quelques nouvelles, et de bonnes nouvelles, de ce qui se fait dans ce sens dans le monde entier.

Nous arrivons de l'Inde. Rajmohan Gandhi, petit-fils du Mahatma Grandhi, y a conduit une vaste action nationale qui vise à réveiller la conscience de ses compatriotes. Je veux vous lire ce qu'il m'écrit :

“Le ministre de l'Agriculture et de l'Alimentation, qui a la réputation d'être un homme du centre, a dit à un journaliste influent du pays qu'il désirait une nationalisation immédiate des banques et du commerce extérieur. Khrishna Menon et Malaviya, deux hommes qui ont des sympathies pour le communisme, sont à la tête d'une lutte implacable et croissante pour attein-

dre ces objectifs. Bien que la majorité des parlementaires du parti du Congrès et des dirigeants du parti du Congrès provinciaux s'opposent à de tels projets, il semble que ces hommes finiront par capituler.

"Leur prochain objectif est la presse. Leur nouvelle politique proclame que les propriétaires ne doivent plus pouvoir donner leur avis sur la politique de leurs journaux et que les rédacteurs doivent mettre une sourdine à leurs opinions. Des intellectuels et des professeurs nommés par le Gouvernement devraient contrôler la politique et la pensée des journaux.

"Je suis en train de peser très sérieusement ce que je devrais faire. Si les dirigeants du Parti du Congrès ne prennent pas position maintenant et ne mettent pas fin à ce mouvement de nationalisation des banques maintenant, nous allons nous retrouver à toute vitesse dans la situation qui règne actuellement à Ceylan et en Birmanie. Il se pourrait bien que je doive bientôt lancer une vigoureuse campagne contre cette politique."

Le Réarmement moral est un fil à plomb que Dieu a placé dans le coeur de l'homme moderne. Dieu l'utilise pour juger les individus et la société. Les hommes et les nations s'élèveront ou s'abaisseront, verront leur force de caractère grandir ou leur personnalité s'atrophier selon qu'ils relèveront ce défi ou qu'ils le rejeteront. J'ai foi dans l'homme ordinaire. Je crois qu'au moment où la crise de notre époque devient de plus en plus aiguë et de plus en plus manifeste, il acceptera le défi, il voudra payer le prix du changement, il comprendra qu'est réactionnaire celui qui, communiste ou non-communiste, veut voir le monde différent mais refuse d'être différent lui-même.

Lénine a dit un jour : "Les observations que j'ai faites au cours de mes années d'exil en Suisse m'ont amené à considérer la classe cultivée dans les pays

capitalistes d'Europe occidentale et d'Amérique comme des sourds-muets. Nous devons agir en conséquence." Il a agi en conséquence. Staline et lui croyaient que l'Occident creuserait sa propre tombe en Asie et en Afrique. Je ne crois pas qu'en Occident nous soyons des nations de sourds-muets. Je pense que nous pouvons ouvrir nos oreilles et nos yeux à ce qui se passe autour de nous. Je crois que nous avons une voix assez claire pour nous exprimer d'une façon telle que la terre entière nous écouterait et nous suivrait. Bien sûr, il n'est pas toujours facile de le faire. Mark Twain disait une fois qu'un mensonge pouvait faire le tour du monde pendant le temps que la vérité met à s'habiller. C'est un fait qu'au sujet du travail auquel je me suis consacré, quelques traîtres ont fait circuler des mensonges pour que des idiots les avalent, et les idiots les ont avalés.

Au Canada, j'ai rencontré des gens charmants, mais fort malfaisants. J'ai rencontré des hommes intègres et intelligents, mais dont l'ignorance m'est apparue aussi vaste que dangereuse. Ils me paraissent avaler les racontars comme les oies mangent l'herbe — et en laissant des traces derrière eux.

On nous accuse d'exagérer. Par exemple, on dit que nous n'avons rien fait dans la solution du conflit meurtrier de l'EOKA à Chypre. Mme Flora McLeod et nous tous avons traversé Chypre en octobre. Le président Makarios, du côté grec, le vice-président Kutchuck, du côté turc, ont tous deux donné des réceptions en notre honneur. Je me suis entretenu en privé avec tous les deux et tous deux m'ont pressé d'amener une force du Réarmement moral rapidement.

Le jour de l'Indépendance de Chypre, Makarios et Kutchuck ont envoyé à Caux au Dr. Buchman le premier drapeau de leur nation qui ait quitté leur pays, en témoignage de reconnaissance pour ce qui avait été fait.

Entre parenthèses, le monsieur de mon pays auteur de cette histoire d'exagération au sujet de la question

de l'EOKA est le même homme qui, au temps de l'EOKA, disait aux Cypriotes : "Vous n'arriverez à mettre les Anglais dehors qu'avec des balles dans le dos. C'est le seul langage qu'ils comprennent."

Certains disent que nous sommes pacifistes. Si on veut dire que nous aimons la paix, c'est vrai. Si on veut dire que nous croyons au désarmement unilatéral et qu'en cas de guerre nous refuserions de combattre pour défendre ce que nous avons de plus cher, c'est un mensonge et ce sera toujours un mensonge. Mon seul frère s'est battu pendant toute la guerre et je suis fier de dire qu'il a lutté aux côtés des Canadiens. Il est finalement tombé à Arnhem avec les parachutistes. En Angleterre, mes amis dans le Réarmement moral ont reçu toutes les décorations de valeur qui puissent être accordées, y compris la Victoria Cross.

Certains disent que nous tenons secrètes nos sources d'argent. C'est un mensonge. La vérité est que les comptes du Réarmement moral ont été enregistrés depuis vingt-cinq ans à Somerset House en Angleterre.

On prétend que le monde du travail est contre nous parce que la Confédération internationale des Syndicats libres aurait passé une résolution contre nous. C'est un mensonge. La vérité c'est que trois membres du comité exécutif en 1953 à Stockholm avaient préparé une résolution. Le Comité Exécutif n'y a donné aucune suite. Elle ne fut même pas présentée au Congrès. Néanmoins, un mensonge a été glissé à la presse par nos ennemis à propos du Comité exécutif et beaucoup de gens l'ont cru dans le monde, suggérant que la C.I.S.L. avait passé une résolution contre nous à cette conférence.

Mais l'histoire dont je veux traiter ce soir est celle concernant Adolf Hitler. Il y a des gens qui croient que le Dr Buchman avait approuvé l'Hitlérisme. C'est un mensonge. On lui prête une phrase prononcée au cours de l'année 1936 et citée complètement en dehors de son contexte, pour l'utiliser contre nous tous. On dit qu'il aurait dit : "Je rends grâce à Dieu pour un

homme comme Hitler qui a élevé un front de défense contre l'antechrist du communisme." Je n'étais pas là en 1936 et je n'ai aucune idée si le Dr Buchman a parlé ou non dans les termes que l'on rapporte. Il n'a jamais rencontré Hitler. En tout cas je trouve étrange que sur plus de cinquante reporters qui prenaient part à l'entrevue ce jour-là, un seul d'entre eux lui ait donné ce sens là dans son reportage.

J'ai bien connu Frank Buchman. J'ai travaillé à ses côtés pendant quinze ans. Il a donné toute sa vie pour répondre au matérialisme, au relâchement moral et la corruption qui ont fait s'élever l'immonde appareil de la Gestapo, qui ont amené l'effroyable traitement des juifs et ce satanique régime de fous que tout homme digne a haï et pour la destruction duquel des millions d'hommes de courage ont risqué leur vie. C'est me semble-t-il une bien pauvre façon de juger tout le travail d'une vie qui a permis à tant de milliers d'hommes d'être gagnés à une foi en Dieu et à une expérience du Christ, que d'extraire une phrase tronquée d'une entrevue de presse de 1936 et s'en servir pour détruire et condamner l'oeuvre de Dieu à travers le monde moderne.

La Gestapo de Hitler a adressé des instructions aux Autorités militaires nazies afin qu'elles écrasent le Réarmement moral partout où elles le trouveraient. J'ai dans mon coffre le livre imprimé des instructions de la Gestapo. Il a 122 pages. Là la Gestapo dit : "Le Réarmement moral prétend remplacer la croix gammée par la Croix du Christ. Il est devenu notre ennemi déclaré. Il se sert des attributs de Dieu à des fins démocratiques internationales."

Mais j'aimerais maintenant vous lire une ou deux choses que d'autres personnes ont dites à propos d'Hitler. Voici quelqu'un parlant en 1935 :

"Hitler entrera peut-être dans l'histoire comme l'homme qui aura restauré l'honneur de la grande nation germanique et l'aura reconduite saine et forte au premier rang du cercle de famille européen."

Qui croyez-vous a dit cela ? Nul autre que Winston Churchill. Quelqu'un oserait-il suggérer qu'il était un nazi ?

Et voici une autre déclaration : "Hitler est le George Washington de son pays." Ça c'était Lloyd George. Dieu ait son âme ! Lloyd George était bien des choses, mais quiconque a connu ce sage et rusé renard ne se hasarderait jamais à dire qu'il était faciste ou nazi.

Dans les années trente les évêques catholiques d'Allemagne ont publié une lettre pastorale qui a été lue dans toutes les églises. "Il ne sera pas difficile pour les Catholiques de juger favorablement le nouveau puissant mouvement d'autorité dans le nouvel Etat allemand et de s'y subordonner." Quelqu'un oserait-il suggérer que l'Eglise catholique romaine ait donné son appui à un régime qui a fait couler le sang de martyres catholiques en tant de villes et de pays.

En août 1934, l'Association nationale des Juifs allemands a diffusé un appel appuyant Hitler. Elle déclarait : "En dépit des difficultés et des peines qu'il entraîne avec lui, nous saluons le nouveau régime national qui s'est levé en janvier 1933 parce que nous le considérons comme le seul moyen de réparer les dégâts causés pendant 14 ans de malheur par des éléments non-allemands." J'espère que personne ne va suggérer qu'il aimait Hitler ce peuple Juif dont les cris de souffrances retentissent encore au milieu des terreurs de ce sombre siècle, dont le sang et le courage sont encore un défi à la conscience de chaque homme digne de ce monde ! Bien sûr que non. Chaque homme de bon sens sait que la raison pour laquelle les Juifs allemands ont publié cette déclaration était qu'ils essayaient d'éviter l'enfer des chambres à gaz et les services diaboliques des caves de la Gestapo. Qui peut les blâmer ?

Mais rappelez-vous aussi que Buchman avait en Allemagne des gens qui lui faisaient confiance et qui voyaient dans le Réarmement moral la solution à

l'Hitlérisme et au Stalinisme. Comment Buchman, pour répondre à la pression de ces déclarations dénaturées, arrachées de leur contexte et montées en épingle, aurait pu dire, comme bien sûr il le croyait : "Hitler est un fou de se conduire de cette façon sadique et follement irréparable. Tous les pièges du nazisme doivent être arrachés et jetés sur le tas d'ordures de l'histoire. Nous ne devons jamais plus tolérer cette infamie parmi les hommes." S'il avait dit cela quiconque en Allemagne connu pour avoir eu quelque contact que ce soit avec lui aurait été immédiatement liquidé. Et en vérité plusieurs d'entre eux ont été liquidés.

Je vous dis ces choses afin que vous puissiez comprendre combien il serait fou de croire le genre de calomnies que nous rencontrons dans notre lutte.

*Une nation doit se dresser pour répondre au défi de l'histoire. Une nation se doit de dire à la terre entière à l'écoute : "Dans notre société, nous avons trouvé une solution aux divisions qui vont détruire l'humanité. Nous avons appris à vivre comme des enfants de Dieu parce que nous sommes guidés par le Dieu vivant. Nos foyers sont unis, nos familles sont unies, nos femmes sont pures, nos industries sont honnêtes, ouvriers et patrons travaillent ensemble au bien commun car ils mettent les personnes avant les profits, les salaires ou les heures de travail. Nous avons décidé, dans une époque qui a tourné le dos à Dieu, de vivre tel que Dieu a voulu que les hommes vivent. Nous rejettons l'idée que l'homme a créé Dieu et que maintenant il peut l'abolir. Nous acceptons humblement et plein d'espoir cette vérité que Dieu a créé l'homme, qu'Il peut le changer et conduire les nations et les continents sur le chemin de la paix."*

Le Canada pourrait être cette nation.



*“Le jour où une assemblée législative n’aura plus peur des hommes, se sera engagée non seulement à agir selon la justice “telle que Dieu nous la révèle” mais aussi à légiférer et à manifester de façon que cette justice prévale dans l’Amérique moderne, elle pourra donner aux nations le secret d’une liberté permanente et montrer au monde les grands chemins d’une paix durable.”*

## 12

# UN GRAND DESSEIN DE DÉVOUEMENT

*Sénat de l’Etat du Massachusetts  
4 mars 1964*

*Présentation faite par l’Honorable John E. Powers,  
président du Sénat du Massachusetts*

M. le lieutenant-gouverneur Bellotti, membres de cette assemblée, officiers constitutionnels, mes très distingués concitoyens,

Permettez-moi, en tout premier lieu, d’exprimer ma très grande joie de vous voir ici-même, dans cette institution historique qu’est le Sénat du Massachusetts, parce que, après m’être acquitté de mon mandat pendant un quart de siècle et étant sur le point de quitter avec nostalgie ces Chambres, je crois que la présence de nos invités prend aujourd’hui une signification extraordinaire.

Chaque jour, à l’ouverture de nos sessions, Mgr Christopher Griffin, notre aumônier, nous guide dans une prière de la plus haute signification pour demander la Direction divine afin que nos délibérations, qui affectent directement cinq millions et demi de nos concitoyens, soient, le résultat d’un échange sincère d’idées.

Aussi est-ce une coïncidence qu'en cette occasion, alors que je regarde vingt-cinq années en arrière, j'ai le privilège d'avoir comme invité l'un des hommes à mon avis les plus remarquables et consacrés du monde contemporain. Le dévouement qu'il représente s'accompagne d'une extraordinaire puissance de contagion.

Récemment, nous recevions ici-même dans le Parlement et le Sénat du Massachusetts, ainsi que dans notre Etat, les deux jeunes étoiles olympiques, Johnny Sayre et Rusty Wailles, qui parcourent le globe pour le réarmer moralement sur la base des vérités contenues dans *L'Espace est sidérant*, une oeuvre théâtrale de notre invité.

J'ai d'ailleurs eu le privilège de présenter ces deux jeunes hommes à feu le président des Etats-Unis et d'avoir entendu ce dernier, le 19 octobre, dans la ville de Boston, les remercier pour la contribution qu'ils apportent à la compréhension dans le monde.

Peter Howard est l'un des hommes les plus remarquables de notre époque et de l'histoire. La plupart des mortels seraient très fiers de pouvoir se distinguer dans l'une au moins de leurs entreprises. M. Howard est l'une de ces rares personnes douées par le Tout-Puissant du talent de réussir dans tout ce qu'elles entreprennent. Il est un champion sportif, ayant été capitaine de l'équipe de rugby de son université d'Oxford et de l'équipe internationale d'Angleterre. Il a été aussi membre de l'équipe britannique de bobsleigh à quatre qui a battu le record mondial il y a environ vingt-cinq ans.

Il est devenu éditorialiste politique pour les journaux de Lord Beaverbrook en Angleterre et a ainsi été pendant plusieurs années la conscience de ses nombreux lecteurs. Il se distingue comme écrivain et ses livres ont été publiés en seize langues. L'un d'entre eux *Guilty Men* (Les Cou-

pables) a beaucoup contribué à mobiliser l'opinion britannique contre la politique d'apaisement et à préparer la voie à Winston Churchill. Auteur dramatique connu, il a écrit dix pièces de théâtre et a collaboré à plusieurs autres. Trois d'entre elles ont été à l'affiche pendant plus de deux ans à Londres ; d'autres ont été présentées dans le monde entier. Sa dernière création, *L'Espace est sidérant*, que certains d'entre vous ont vue l'automne dernier en relation avec notre conférence nationale des législateurs, est en tournée actuellement en Inde. Il est un orateur puissant et expressif comme vous allez en avoir la preuve.

Peter Howard assume la responsabilité du travail mondial du Réarmement moral. A ce titre, il a son entrée dans le domicile et le bureau des dirigeants du monde. Il n'est pas un homme d'Eglise, pas plus qu'un politicien. Et pourtant, je sais d'avance que ses remarques trouveront un écho auprès de tous ceux qui ont foi en Dieu et de tous ceux d'entre nous qui croient en un gouvernement honnête, décent et efficace et qui ont travaillé à le réaliser.

J'ai le privilège, la fierté, l'honneur, en présence de M. le lieutenant-gouverneur de cet État, en votre présence, distingués membres du Sénat et de vous mes concitoyens de l'État du Massachusetts, en présence enfin des visiteurs venus de l'extérieur, de vous présenter Peter Howard.

C'est un grand honneur d'être invité à prendre la parole dans une enceinte si riche d'histoire. Ce lieu est sacré pour moi. J'éprouve ce que je ressens quand je me tiens sur le parvis de marbre de l'Acropole à Athènes ou quand je foule la poussière de l'antique Sénat romain. Les libertés dont jouissent encore des millions d'hommes sont les fruits d'un arbre qui plonge

ses racines dans cet hémicycle comme dans les salles de Conseil de la Grèce et de Rome.

Je dois le plaisir d'être aujourd'hui parmi vous à la généreuse amitié et à l'aimable invitation du sénateur John Powers. Sa réputation d'homme et de sénateur s'étend bien au-delà des limites de votre Etat et des frontières des Etats-Unis. Il est aussi l'un des hommes les plus versés en droit constitutionnel et parlementaire. Il m'a expliqué que votre constitution du Massachusetts est l'une des plus anciennes en son genre dans le monde et qu'elle sert de base à la constitution américaine. Ainsi donc les branches de votre arbre se sont étendues d'un rivage à l'autre et au-delà des océans.

L'âge que nous vivons est fait pour les héros. Aucune époque n'a jamais offert aux hommes de tels périls ni de tels récompenses. Le choix est là : l'homme peut procurer à toute l'humanité la plénitude de vie ou se détruire lui-même par les problèmes qu'il aura créés. On verra, au creuset de notre siècle, si l'homme saura grandir par l'esprit et le caractère autant qu'il a grandi par la richesse et la puissance ou si, comme un enfant jouant avec le feu, il va détruire la maison dont il devait hériter.

C'est John Winthrop qui, il y a trois cent trente-quatre ans disait à bord de l'Arabella à ses compagnons de voyage : "Nous serons comme une ville au sommet d'une colline : les yeux de tous les peuples seront sur nous." Ce que le Massachusetts est et fait aujourd'hui, l'Amérique le sera et le fera demain. On me l'a dit et je le crois vrai ; c'est un fait que les yeux de la terre sont sur cet Etat, car le chemin de l'Amérique est le chemin du monde. Si l'Amérique échoue, le monde échoue. Si l'Amérique réussit à créer le nouveau type d'homme et le nouveau type de société qu'exigent le rythme et la pression de l'heure, elle conduira l'humanité vers la prochaine étape de son évolution.

Feu le président Kennedy comprenait cela. Si, bien qu'étranger, je me permets de mentionner son nom en ce lieu qui est celui de sa naissance, c'est parce que votre regretté fils nous appartient à nous tous. J'ai eu l'occasion de m'entretenir avec lui à Washington du travail du Réarmement moral. Il le comprenait. Il est vrai que, comme beaucoup d'hommes engagés dans la politique, il avait ses détracteurs et ses ennemis. Il est vrai que pendant sa vie il était plus discuté qu'après son absurde assassinat. Cependant il comprenait l'essentiel de ce que nous cherchions à faire. Il savait que les hommes doivent être prêts à sacrifier, suer, peiner, pour forger ensemble une nouvelle ère de justice, de fraternité et d'équilibre s'ils veulent empêcher la civilisation de périr.

Son corps repose à Arlington. Son défi demeure ; chaque citoyen de mon pays et du vôtre se doit d'y faire face. Ce défi s'adresse à nous tous qui sommes ici, aussi puissant que l'homme lui-même, aussi réel, aussi provocateur et aussi attrayant que la Croix que l'homme avait servie. Ce serait nous moquer de son idéal que nous nous bornions après sa mort à lui rendre hommage, à porter son deuil, voire à le glorifier tout en continuant à vivre comme beaucoup d'entre nous avons vécu auparavant : dans l'égoïsme et le confort, espérant bien ne pas être dérangés.

Nous ne pouvons tous avoir les capacités d'un John Kennedy. Mais nous pouvons tous appartenir au grand dessein de dévouement qu'il nous a légué. Il s'agit de construire une Amérique nouvelle, un monde nouveau et d'accepter la discipline qu'exige cette tâche. Pour nous qui l'avons pleuré sur sa tombe, il est temps maintenant que nous emboîtions le pas pour suivre le sillon qu'il a tracé dans la terre au-delà des limites de l'horizon. Nous y découvrirons une nouvelle conception de la société aux côtés de laquelle nos sociétés présentes paraîtront aussi vieillotées que les installations de l'Arabella auprès d'un de vos modernes

hôtels du Massachusetts. Une société qui se serait assigné un but aussi précis que ne l'avaient fait les hommes qui ont construit un nouveau gouvernement sur des frontières alors périlleuses et qui plus tard taillèrent une nation à l'est et à l'ouest.

Il y a des hommes qui ont commencé à se donner un tel but. J'ai participé en Inde à une marche aux côtés de Rajmohan Gandhi, petit-fils du Mahatma. Il a 28 ans. L'ennemi s'est installé en deçà des frontières nord de son pays. Au sud, l'Etat de Kerala et, au-delà, l'île de Ceylan sont en danger. Gandhi dit que son grand-père a libéré l'Inde de l'impérialisme tout en aidant l'Angleterre à conserver l'amitié de l'Inde. Nous avons quitté l'Inde, mais hélas notre départ n'a pas résolu tous les problèmes de ce pays, comme beaucoup d'Indiens l'avaient espéré.

D'autres pays en Asie et en Afrique découvrent aujourd'hui que la plupart des problèmes se promènent sur deux jambes et que la couleur de ces jambes — noire, jaune, brune ou blanche — ne change rien à la nature du problème.

Gandhi a pris la tête d'une marche de 4,000 milles à travers l'Inde. L'accueil qu'il a rencontré auprès des masses aurait comblé tout politicien, démocrate ou républicain, en une année d'élection. Il a lancé un appel pour que dix mille jeunes Indiens participent ce printemps à un camp dans la montagne pour se former au Réarmement moral.

Il y a quelques jours Gandhi parlait à 75,000 personnes sur la plage de Chowpatty, au bord de l'océan Indien, à Bombay, un des lieux où son grand-père tenait traditionnellement ses réunions. Il leur a dit :

“Nous sommes résolus à créer une force de jeunes hommes et femmes capables, intelligents, qui vivront droit, qui ne seront corrompus ni par l'argent ni par le pouvoir, capables de conduire notre pays.

“J'en ai assez des gens qui accusent les communistes chaque fois que quelque chose va mal. Y a-t-il une grève, nous rejetons le blâme sur eux. La production diminue-t-elle, nous les accusons. Nos enfants sont-ils en révolte, nous blâmons les communistes. Même si tous les communistes de l'Inde devenaient des saints et se retireraient sur l'Himalaya, nos problèmes demeurerait.

“J'en ai également assez de l'idée qu'ont certains selon laquelle il faudrait tuer et jeter à l'océan tous les capitalistes. Beaucoup d'entre eux ont été égoïstes. S'ils continuent à vivre dans leur égoïsme, ils auront à affronter la violence. Mais nous resterions avec nos problèmes de pauvreté et d'inégalités même si l'on emprisonnait ou liquidait tous les riches de Bombay et de l'Inde.

“Ce n'est pas en mettant en prison les communistes ou les capitalistes que l'on produira davantage de ressources. Il n'y a que le travail qui produit des ressources. Si des capitalistes continuent à vouloir davantage de profits en échange de moins en moins de travail, à vouloir manger et boire de plus en plus, alors il n'y aura plus de ressources. Si des ouvriers imitent aussi les capitalistes et réclament toujours davantage pour moins en moins de travail, ils feront constamment monter les prix des produits que les autres ouvriers et les paysans ont à acheter.

“Ils nous faut renforcer notre armée et augmenter le nombre de ses unités. Nous devons surtout lever une armée d'une autre sorte : une armée de révolutionnaires consacrés, faite d'hommes et de femmes qui s'attaquent avec intrépidité à l'injustice et à la corruption parce qu'ils n'ont pas peur que l'on fasse la lumière autour de leur vie ; d'hommes et de femmes qui ne protègent pas la corruption des autres ; d'hommes et de femmes qui ne minimisent pas les problèmes ;

d'hommes et de femmes qui feront face fermement aux problèmes au lieu de les fuir; d'hommes et de femmes qui appliqueront vigoureusement les principes d'honnêteté, de pureté et de désintéressement dans leur vie quotidienne; oui, d'hommes et de femmes qui auront le courage de chercher au fond de leur cœur la vraie voix, la Voix de Dieu, et qui auront le courage de Lui obéir.

“Ce n'est pas sur une route confortable que je vous invite à marcher. Je ne vous promets pas tous les plaisirs de la vie. Je vous promets un combat bien plus dur que tout ce que le pays a souffert pendant la lutte pour la liberté. Je ne vous ferai pas l'insulte de penser que vous n'êtes pas prêts au sacrifice.”

Gandhi a été menacé de violence par les communistes de l'Inde. Pourquoi le craignent-ils? Parce qu'il sait quelque chose que les chancelleries de l'Ouest n'ont pas encore comprise, c'est-à-dire que l'on ne peut pas tuer une idée à coups de balles, de bombes, de slogans, d'hymne national, en brandissant un drapeau ou une Croix. Les hommes ont essayé cela pendant des siècles et ont échoué. On ne peut pas non plus s'en débarrasser à coups de dollars et d'argent. En d'autres termes, les hommes libres ne peuvent pas gagner une guerre idéologique sans idéologie.

Gandhi ne cherche pas simplement à contenir ou à tenir en échec le monde communiste, mais il veut le changer. Il croit à la philosophie de cette antique prière: “Que Votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel”. Si celle-ci se traduit par un engagement des muscles, du cerveau et du porte-monnaie, si elle devient le nerf moteur des nations au lieu d'être un pur acte de piété qu'accomplissent des hommes sincères mais inefficaces, elle contient davantage de force révolutionnaire que tout ce qui est sorti de l'arsenal de Karl Marx.

Pour Gandhi, la volonté de Dieu est accomplie sur terre par des hommes qui écoutent le Tout-Puissant et Lui obéissent. Il croit que l'on a besoin, certes, de remèdes politiques, économiques, sociaux, qu'il faut aussi des remèdes pour assurer l'éducation et changer le milieu. Tout cela est urgent mais il faut plus que des lois pour répondre à la haine, pour guérir la peur, pour annihiler l'envie et mettre fin à l'égoïsme de race, de classe, de couleur, de milieu, source de nos divisions. Les réglementations, les lois, les programmes sociaux et économiques ne touchent pas à l'intangible au fond du coeur.

Le Massachusetts est capable de parler à la terre entière ; il a à la fois les veines de yankees et d'immigrants, d'aristocrates et d'intellectuels, de pêcheurs et de fermiers, d'Irlandais, d'Italiens et de Juifs que votre génie a tissés dans une étoffe commune.

J'ai un huitième de sang irlandais, c'est-à-dire que je suis au moins à 12½% fier de mes ancêtres. Les Irlandais ont été traités comme des bêtes. Ils ont été réduits à la famine, fusillés, méprisés, pourchassés et trahis. Et cependant, ils ont apporté partout un levain d'amour et d'humour. Je pense quelquefois qu'il y a beaucoup en commun entre le Réarmement moral et les Irlandais : souvent incompris, toujours irrésistibles.

Il y a une solution aux problèmes qui nous ont si longtemps tenus en échec. A des nations comme la vôtre, et peut-être comme la mienne, est confié le leadership moral du monde. Mais nous ne pouvons pas exercer ce leadership moral envers les nations si la licence morale est installée dans nos foyers, l'anarchie morale dans nos industries, le compromis moral dans la vie privée des hommes publics.

Rien n'oblige quiconque à devenir un homme public. Dans une société libre chaque route est ouverte à tout le monde selon ses capacités et selon son choix. Mais si des hommes et des femmes demandent aux électeurs leurs suffrages pour un poste quelconque, alors tout

ce qui se passe dans leur vie privée regarde les électeurs. Le général David Shoup, alors commandant du Corps des Marines, a exprimé très clairement l'un des aspects de cette question quand il s'adressait à ses hommes à Okinawa : "Un homme, leur dit-il, qui peut briser la promesse qu'il a faite devant Dieu et devant les hommes le jour de son mariage ou qui peut admettre qu'on le fasse, est un homme qui pourrait, s'il le désire ou s'il est soumis à de sévères pressions, se convaincre de trahir la promesse qu'il a faite en devenant officier du Corps des Marines américains. Un homme qui peut trahir sa femme et ses enfants pour son plaisir est un homme qui peut trahir son pays pour son propre intérêt."

Où au monde allons-nous créer des hommes aptes à vivre dans notre société moderne et capables de construire un monde nouveau. L'homme a grandi par sa technologie et son industrie. Nous sommes devenus dans ce domaine des géants capables d'anéantir des continents, d'explorer les étoiles ou de communiquer d'un continent à l'autre selon des moyens auxquels on ne pouvait même pas rêver il y a cinquante ans. Nous sommes restés des nains dans le domaine moral et spirituel. Nous subissons une civilisation de pilules et d'excitations ; nous secouons notre ennui en regardant des films de sexe et de violence, recourant aux pilules comme stimulant, à d'autres pilules pour le sommeil, à d'autres pour nos ulcères. Nous nous révélons souvent incapables d'apporter l'unité dans un foyer, dans une industrie ou dans notre pays, sans parler de notre incapacité, devant la terre entière déchirée par la peur, l'envie et la haine.

Il pourrait échoir aux habitants du Massachusetts contemporain de réaliser le rêve qu'ont fait les aventuriers et les pionniers qui créèrent la Colonie de la Baie. Nous avons vu des nations entières tenues par la main de fer du fascisme ou soumises à la cruauté inflexible des communistes. Il n'y a encore aucun Etat

qui puisse honnêtement dire : "De notre propre choix, nous sommes autant soumis à la volonté de Dieu dans chacun des secteurs de notre vie que ces dictateurs ne l'étaient ou ne le sont par force à la volonté de l'homme."

Il ne m'appartient pas de remettre en question les décisions de la Cour Suprême. Mais aucune instance suprême ne peut empêcher un homme, une famille, une école, une industrie, une assemblée d'obéir à la direction que l'Être Suprême met dans les consciences et dans les coeurs. La loi peut empêcher le nom de Dieu de pénétrer dans les écoles. Mais alors, il faut aussi, à mon avis, faire taire par la loi ceux qui professent l'anti-Dieu, ces instituteurs et professeurs qui utilisent leur prétendu intellectualisme pour semer la confusion et détruire la foi dans la jeunesse. Je suis sûr d'une chose : indépendamment de ce que nous faisons dans les écoles et les universités, si dans l'éducation de nos enfants nous muselons Dieu comme nous muselons nos chiens dans la rue, alors nous sommes sur le chemin de la tyrannie.

Un grand président américain racontait l'histoire d'une salle qui avait deux portes. L'une était petite, étroite, et conduisait à un escalier qui montait raide ; elle était toujours fermée, personne ne l'utilisait. On disait aux gens qu'on ne l'employait plus parce que cette issue était devenue dangereuse ; les hommes étaient aujourd'hui trop instruits pour en avoir encore besoin. L'autre entrée était large, haute, facile à franchir ; elle avait une porte battante qui débouchait sur un corridor en pente douce. Un jour, il y eut un feu dans le bâtiment ; un tremblement de terre ébranla toute la salle et l'édifice était en danger. Les gens pris de panique se mirent à crier ; ils se précipitèrent vers la porte large et facile et il y eut une bousculade qui bloqua tout. La porte s'était révélée inefficace à un moment de crise. Alors, en dernier espoir, quelqu'un essaya l'autre porte. Elle n'avait jamais été verrouillée et permit à tous de se mettre en sécurité.

La large porte s'appelle "Philosophie et Matérialisme". Elle a vu passer tout au cours de l'histoire les cercueils de toutes les libertés et les bannières sanglantes des tyrannies triomphantes. La porte étroite pourrait s'appeler "La meilleure tradition du Massachusetts". Les Puritains et les Pèlerins vous ont laissé cet héritage dont William Penn parlait quand il disait : "Les hommes doivent choisir d'être gouvernés par Dieu, sinon ils se condamnent à être dominés par des tyrans."

Pourquoi ne verrions-nous pas un Etat gouverné par des hommes gouvernés par Dieu ? Notre société contemporaine est tellement subjuguée par la préoccupation "Qu'est-ce que les autres vont en penser ?" qu'elle en trahit ses convictions à l'égard du bien et de la justice. Nous avons besoin de contempler à nouveau le défi de ce penseur, ce "puritain", ce rigoriste d'hier, dont le message se répercute à travers les âges. John Bunyan écrivait :

"Celui qui veut être valeureux,  
Qu'il vienne jusqu'en ce lieu :  
Il y trouvera un homme toujours constant  
Malgré la tempête et malgré le vent ;  
Il verra les chimères s'évanouir,  
Et sans craindre ce que les hommes peuvent dire,  
Nuit et jour, il n'épargnera rien  
Pour devenir un pèlerin."

Le jour où une assemblée législative n'aura plus peur de ce que disent les gens, se sera engagée non seulement à agir selon la justice "telle que Dieu nous la révèle" mais aussi à légiférer et à manifester de façon que cette justice prévale dans l'Amérique moderne, elle pourra donner une fois de plus aux nations le secret d'une liberté permanente et montrer au monde les grands chemins d'une paix durable.

## QUESTIONS ET RÉPONSES

*Après la plupart de ses discours, M. Howard fut assailli de questions. Nous reproduisons ici celles qui lui furent le plus fréquemment posées. Nous les avons groupées selon le sujet qu'elles traitent — politique étrangère, politique et vie nationale, économie, morale et religion, idéologie. Les unes sont d'ordre général, les autres se rapportent à des sujets précis de l'actualité. Les réponses qui leur ont été faites développent les thèmes principaux de M. Howard.*

### Politique étrangère

**Q.** — Comment des hommes libres se sont-ils laissés utiliser pour mettre en place des Castro tout autour du monde?

**R.** — Je vais vous raconter une expérience personnelle. Mes collègues et moi avons eu un entretien avec certains hommes d'affaires new-yorkais ayant de gros investissements à Cuba, un an avant la prise de pouvoir de Castro. J'eus le courage de leur dire que Castro était un communiste engagé, qu'il s'emparerait de Cuba et mettrait l'Amérique à la porte. Ils me traitèrent avec tout le mépris qu'un étranger mérite s'il a le front de fourrer son nez dans les affaires des autres. "Vous ne comprenez rien à Castro, me dirent-ils. Nous le comprenons très bien. Nous savons parfaitement que les réformes qu'il préconise sont nécessaires et nous allons continuer de l'appuyer".

Ils me posèrent ensuite cette question: "A combien cela nous reviendrait-il si vous vouliez apporter à Castro une autre conception idéologique pour Cuba?" "Un million de dollars serait le coût d'une opération capable d'apporter l'idée qu'il faut et la base morale nécessaire pour assurer la liberté à Cuba," ai-je répondu. Ils me montrèrent poliment la porte. Ils ont donné à Castro huit millions de dollars. Votre gouvernement lui en a octroyé quatorze millions et il les a tous "plumés" jusqu'au bout.

**Q.** — Les statistiques des victoires et défaites de la diplomatie américaine fournissent-elles à de Gaulle ou à

quiconque des garanties suffisantes pour qu'ils confient leurs intérêts aux Etats-Unis?

R. — Sans l'avoir recherché, l'Amérique s'est vue confier le rôle de nation pilote dans le monde d'aujourd'hui, et elle s'est élevée d'une façon phénoménale à la hauteur de cette responsabilité. Je rends hommage à l'Amérique. Voilà un pays qui jusqu'alors s'était complètement suffi à lui-même et s'était tenu à l'écart de tous dangers et qui d'un jour à l'autre a pris cette responsabilité mondiale avec intelligence et audace. Et le peuple entier savait ce que représentait une telle responsabilité. Cependant, l'Amérique a besoin d'aide dans sa stratégie mondiale. Si l'Amérique disait à l'Afrique, à l'Asie et même à l'Europe: "Nous allons faire du monde ce qu'il doit être. Nous avons besoin de votre aide dans cette tâche", les noirs, les jaunes, les bruns, les rouges et même les blancs comme moi s'avanceraient en vous disant: "Dans cet esprit, nous irons avec vous jusqu'aux extrémités de la terre".

Q. — La reconnaissance de la Chine Rouge diminuerait-elle ou augmenterait-elle les tensions en Asie?

R. — Mon pays fut l'un des premiers à reconnaître la Chine Rouge. Tchang Kai-chek est à mon avis l'un des hommes les plus maltraités et les plus injustement utilisés de l'histoire. Des hommes tels que lui, Diem ou d'autres, ont été victimes, souvent pour des raisons idéologiques, d'un véritable assassinat moral de la part de la presse mondiale. Si on reconnaît la Chine Rouge, vous verrez apparaître, dans tous les pays d'Asie, une puissante minorité chinoise pour laquelle Pékin sera le pôle d'attraction, et non Washington. C'est mon opinion. Cependant, les pressions s'accroissent. Si nous avions eu une idéologie il y a dix ans, nous aurions très vite créé un courant qui aurait apporté une révolution saine dans un pays après l'autre, et aujourd'hui vous verriez le communisme en recul sur tous les fronts. Et je persiste à croire qu'il est encore temps de le faire.

Q. — L'Amérique a-t-elle raison de maintenir la Chine Rouge hors des Nations Unies?

R. — Ce serait maladroit de ma part de dicter une politique aux Etats-Unis, ne croyez-vous pas? Le géné-

ral de Gaulle est très désireux de faire accepter la Chine Rouge aux Nations Unies et tenir la Grande-Bretagne hors du marché Commun. Beaucoup d'Anglais voudraient le voir intervertir ses efforts.

J'aimerais que tout homme libre, toute nation libre soit animée d'une idéologie si puissante qu'elle pourrait enrôler, mettre au défi et transformer tout communiste devant lequel elle se trouve. J'en ai assez d'entendre dire: il nous faut apporter notre réconfort au monde communiste, ou bien circonscrire le monde communiste, ou encore le tenir isolé. Nous devons changer et enrôler le monde communiste dans la prochaine étape de l'évolution humaine. C'est à cela qu'aspirent au fond de leur cœur bien des communistes. Mais il faudra de notre part un fameux changement auparavant!

**Q.** — La presse a-t-elle donnée une image exacte de Diem, et si elle ne l'a pas fait, pourquoi?

**R.** — La réponse est non. Les correspondants se trouvaient à des milliers de kilomètres de chez eux, dans une ville où l'on parle français, où la chaleur est accablante et où il n'y a guère de confort. Sans qu'il s'agisse d'un bidonville, c'est loin de New York. Comme le pays était en guerre, les bordels étaient fermés et on ne trouvait rien à boire. C'en était trop pour les correspondants étrangers qui ont commencé à haïr ce qu'ils appelaient le caractère puritain du régime. Alors ils s'en sont pris à Diem. En fait, un mois ou six semaines avant son assassinat, Diem avait accédé à bon nombre de demandes présentées par les autorités militaires. La presse occidentale n'a jamais rapporté ce fait.

Je ne dis pas que nous avons affaire à de sinistres agents. Mais cela servait la cause des communistes de se débarrasser de Diem, et il y avait là-bas des journalistes qui ne comprenaient rien à la lutte idéologique. Ce qu'ils comprenaient par exemple c'était les appétits bestiaux de journalistes qui travaillent dur et veulent du whisky et des femmes. Il y en avait de très intelligents, mais ils faisaient leur métier l'esprit préoccupé de leurs désirs frustrés et ils ont projeté leur rogne sur Diem. C'est ainsi que vous n'avez jamais su les faits exacts et ne les savez pas encore.

**Q.** — Vous avez dit: “Je remercie Dieu pour la force militaire des Etats-Unis”. Remerciez-vous également Dieu pour la force militaire de l’Union soviétique?

**R.** — Je remercie Dieu qu’il y ait un équilibre des forces. Ainsi aucune nation poursuivant un but égoïste n’ose tenter de s’emparer du monde par la force des armes. Je remerciais Dieu encore davantage si les hommes apprenaient à vivre sans armes. Selon moi, les gens qui parlent de la guerre atomique comme une solution aux problèmes de notre époque ont perdu l’esprit.

**Q.** — Comment conciliez-vous désintéressement et amour avec l’accumulation des armes atomiques?

**R.** — Je ne crois pas que nous servirions la cause de la liberté et de la foi en laissant le monde libre désarmé. Je veux que l’Amérique reste en pleine possession de sa force. La liberté du monde en dépend. Mais je pense qu’il faut également aux Américains une idée dans la tête, ce qui fait malheureusement défaut à mes compatriotes et, ce qui fait également défaut dans la plupart des pays, un remède dans le coeur — un remède à l’égoïsme, à la haine et à la malpropreté.

**Q.** — Que pensez-vous du pacifisme?

**R.** — Je ne suis pas pacifiste parce que je crois qu’il y a des choses pires que la mort et je mourrais plutôt que de voir vous ou moi, votre pays ou le mien les subir. Naturellement, je veux la paix. Mais comment la créer de manière intelligente? Alors qu’il était chancelier, Adenauer a dit lors d’une conférence de presse: “A moins qu’on ne poursuive le travail du Réarmement moral, la paix dans le monde ne pourra pas être maintenue”. La paix n’est pas seulement une idée. Ce sont des gens qui deviennent différents.

**Q.** — Le bien et le mal existent-ils en matière de politique étrangère?

**R.** — Je sais qu’ils existent en matière de vie personnelle, et je crains fort qu’ils existent en matière de politique étrangère. Une nation doit, de nos jours, se lever comme un seul homme et affirmer: “Le bien est le bien, le mal est le mal, et nous défendons le bien tel que Dieu nous donne de le voir, dans notre politique étrangère, dans nos vies privées, et dans notre vie nationale”. Voilà ma conviction. Si vous allez à une conférence in-

ternationale, vous verrez que les problèmes assis autour de la table sont plus graves que ceux qui se trouvent sur la table. Les gens passent des heures des semaines et des mois à discuter les problèmes déposés sur la table, mais les problèmes autour de la table restent les mêmes. La nature humaine ne change pas parce que personne ne s'y attaque.

## Politique intérieure et vie nationale

Q. — Voulez-vous dire que le Département d'Etat est soumis à une infiltration communiste?

R. — Est-ce que je crois qu'il y a des agents communistes au Département d'Etat? Si c'est bien ce que vous me demandez, je réponds sans hésitation: oui. Je suis obligé de dire que notre Foreign Office vous a montré l'exemple sur ce chapitre. J'aime profondément mon pays et je veux le dire bien haut, car de nos jours on a une bien piètre conception du patriotisme. Nous avons eu chez nous des Burgess, des McLean, des Philby — nous avons eu une succession d'hommes que leurs faiblesses morales ont conduits à devenir la proie et les champions du communisme et à livrer des secrets à nos ennemis, ceci sous le nez de tout le pays. Je ne crois pas que vous puissiez attaquer ce problème sans entreprendre une formidable révolution morale. Voilà ce dont nous avons besoin et je dois vous le dire franchement, ce dont vous avez besoin au Département d'Etat.

Q. — Le Réarmement moral part-il du personnel pour atteindre le politique?

R. — Le monde entier a besoin d'un but plus grand que tout ce que le communisme et l'anti-communisme peuvent produire. Le nationalisme est un objectif trop étroit. Vous ne pouvez pas être efficace dans cette révolution qui veut remettre le monde en ordre si vous ne voulez pas au moins remettre votre vie en ordre. Vous n'avez cependant pas nécessairement à attendre d'être parfait pour participer à une révolution.

Oui, le Réarmement moral atteint la politique si vous entendez par politique la façon dont les lois, la forme de gouvernement et le gouvernement lui-même affectent la vie des individus. Mais nous ne serons jamais un

parti politique, ni exclusivement en faveur d'un parti. Nous croyons que chaque parti — et j'insiste sur ce point — a besoin de cet esprit.

Q. — Avez-vous pour stratégie d'atteindre le plus grand nombre possible des dirigeants des puissances influentes?

R. — Nous disposons d'une force mondiale croissante qui opère dans presque tous les pays du monde. Il est évident que s'il nous arrive d'être en contact avec des personnalités qui peuvent et veulent agir de façon à affecter la vie de milliers de gens, nous essayons de leur donner un but aussi élevé et une passion aussi révolutionnaire que possible. Mais il faut être vraiment mesquin pour insinuer, comme certains l'ont fait, que nous ne nous intéressons qu'aux grands noms et aux gens importants. Si 10,000 personnes et quatre premiers ministres viennent par exemple à une assemblée comme nous en avons à Odawara, au Japon, ou à Caux, en Suisse, ou à Makinac, aux Etats-Unis, la presse fait mention des premiers ministres. Nous ne le faisons pas exprès!

Mais notre travail s'adresse à chaque individu, sans distinction. Et la plupart de ces individus sont des gens ordinaires qui se comptent par centaines de milliers.

## Economie

Q. — Le Réarmement moral a-t-il un programme économique?

R. — Oui, nous avons un programme économique très simple: c'est de la folie de vivre dans un monde parfaitement capable de donner de la nourriture à toutes les bouches, un toit décent à chacun, une éducation et la culture que chaque personne doit avoir, sans s'attaquer rapidement, radicalement, immédiatement, à répondre aux immenses besoins qu'il y a dans ces domaines.

Q. — Est-il possible de légiférer sur ces points dans un système démocratique?

R. — Les lois devront être faites avant que les hommes ne soient prêts à en percevoir le besoin. Mais je crois que les hommes se montreront prêts à les accepter si on leur en présente la nécessité dans la bonne perspective. Ce qui manque, à mon avis, ce sont des hommes,

parlant au nom de la démocratie, qui présenteront cette nécessité dans la bonne perspective. Je trouve qu'on la présente toujours sous l'angle des avantages individuels.

Je sais parfaitement que sans l'Amérique — sans son sang, sa richesse et sa foi en l'avenir — l'Europe serait aujourd'hui en esclavage. C'est un fait. Vous avez accompli quelque chose qu'aucune autre nation dans l'histoire n'a jamais accompli.

Pourtant, on veut toujours vous faire croire que c'est votre intérêt de le faire. Je n'ai pas une si pauvre opinion des gens. Que se passerait-il si on disait au peuple américain: "Ceci est contraire à votre intérêt. Vous devez vous serrez la ceinture d'un cran — mais la liberté de l'humanité repose sur la décision de l'Amérique de montrer la voie?" Si vous avez à la Maison Blanche, au Congrès, des hommes qui lancent le défi de cette discipline et l'acceptent eux-mêmes, des millions d'hommes libres r-pondront "Oui". Mais personne ne le fait.

Q. — L'intérêt personnel n'est-il pas essentiel, selon les théories économiques classiques, pour faire fonctionner un système économique?

R. — Si les hommes libres ne prennent pas conscience d'une conception nouvelle et révolutionnaire du désintéressement, ils perdront à coup sûr leur liberté. Et je ne crois pas qu'il soit impossible à des hommes libres d'être désintéressés. Dans le dernier grand discours qu'il a fait à Moscou, Khrouchtchev disait qu'à la fin de ce siècle les Soviets auraient un système qui permettrait de se passer d'argent comme moyen d'échange pour la nourriture et le travail. Cette prédiction est passée presque inaperçue dans la presse britannique.

Le nombre de gens qui participent d'une façon ou d'une autre au travail du Réarmement moral doivent bien se compter par millions. Pour le moment il y a près de trois mille personnes qui font ce travail à plein temps et donnent le meilleur d'eux-mêmes sans salaire d'aucune sorte. Nous partageons ce que nous avons, nous prenons soin les uns des autres et nous mettons tout ce que nous avons pour nous aider mutuellement.

Cependant, je ne suis pas assez naïf pour croire que vous allez voir tous les gros hommes d'affaires et syndicalistes vous dire "Dorénavant, ce sera ma façon de vi-

vre". Mais si Khrouchtchev a l'espoir et l'audace d'affirmer à tout son peuple: "Avant la fin du siècle, nous aurons en Russie un tel changement dans l'homme (c'est cela qu'il veut dire) que nous n'aurons pas besoin de nous donner mutuellement de l'argent pour ce dont nous avons besoin", je ne crois pas qu'il soit au-dessus des capacités de l'homme libre de dire: "Nous allons faire mieux. Nous aurons réalisé à la fin du siècle quelque chose d'encore plus révolutionnaire."

**Q.** — Si la majorité de l'humanité adoptait le Réarmement moral qu'advierait-il du système économique actuel? Serait-il toujours le capitalisme?

**R.** — Je ne vois rien de mal au capitalisme, mais ce n'est pas un antidote au communisme. L'un est un système économique, l'autre est une idéologie. Le communisme se sert de l'économie, de la politique et de la puissance militaire, mais à mon sens, il poursuit un but fondamentalement idéologique, c'est-à-dire transformer la nature de l'homme et de la société. Si vous me demandez mon opinion sur les systèmes économiques je vous dirai que le véritable problème est l'égoïsme. Il y a assez à notre époque pour les besoins de tous mais il n'y a pas assez pour la convoitise de chacun. Si chacun a assez de cœur, et partage assez, chacun aura assez. On ne peut pas encore appliquer cela ni au monde communiste ni au monde capitaliste.

## Morale et religion

**Q.** — Le christianisme est-il la base de votre morale?

**R.** — Jésus-Christ croyait en l'honnêteté, la pureté, le désintéressement et l'amour absolu. Les chrétiens vivent-ils selon ces principes? Si vous êtes chrétien, voilà par quoi il vous faut commencer. Autrement si vous dites à un Musulman, un Hindou ou un Bouddhiste: "Je suis chrétien, vivez comme moi," ils pourront vous dire: "C'est exactement ce que je fais — je vis comme vous. Je fais des compromis sur tous mes principes." Mais si vous dites: "Croyez-vous en l'honnêteté absolue?" Ils vous diront: "Oui—L'appliquez-vous?" Mettez-

les au défi d'appliquer la méthode expérimentale. Le Tout-Puissant leur montrera par quoi commencer. Mais si vous les mettez au défi de faire cette expérience, il vaut mieux que vous l'ayez fait vous-même auparavant.

**Q.** — Quelles sont les relations entre le Réarmement moral et les églises?

**R.** — Le Réarmement moral leur présente le défi des vérités qu'elles enseignent. Le Réarmement moral est quelque chose de vécu. Notre but est que chacun vive. Comme le disait un de mes amis, "L'Eglise n'a pas besoin du Réarmement moral, mais les catholiques en ont besoin". Voilà notre attitude à l'égard de ceux qui appartiennent aux différentes églises. Il y en a qui apprécient cela et d'autres qui le détestent. Nous partons simplement du principe que les gens d'Eglise doivent vivre ce dont ils parlent et nous essayons de les aider à y être fidèles.

**Q.** — Si votre message est fondamentalement le message chrétien, pourquoi certains hommes d'Eglise vous sont-ils opposés?

**R.** — Avez-vous jamais essayé d'amener un chrétien pieux et inefficace à changer et à vivre ce dont il parle? Sermon après sermon, après sermon on nous a prêché le christianisme pendant mille ans en Grande-Bretagne. En termes de morale chrétienne, nous assistons à un progrès économique plus grand qu'il ne l'a jamais été. J'en remercie Dieu et j'espère que nous continuerons dans cette voie. Mais du point de vue des relations entre être humains, entre communautés, entre générations, nous n'avons jamais été aussi éloignés de la morale chrétienne, et nous nous en éloignons toujours davantage. Quelque chose ne va pas.

**Q.** — La racine des problèmes dans le monde réside-t-elle dans la relation entre l'homme et Dieu ou dans les relations rompues et destructrices entre hommes?

**R.** — Les deux, je pense. Chacun est conduit par une force. Pour certains c'est l'argent; pour d'autres, le pouvoir; pour l'autres, ce que leur femme pense ou ce que leurs voisins pensent. Ce que je veux voir ce sont des hommes dirigés par ce que vous pourriez appeler la voix intérieure. Il y a quelque chose que tout le monde possède.

de et qui vous dit ce qui est mal et ce qui est bien, et qu'elles doivent être nos relations avec les autres.

"Il y a deux voix dans mon cœur", disait un docker de Liverpool. Il n'était pas chrétien et il avait été un ivrogne invétéré. Il commença à appliquer le Réarmement moral chez lui dans son foyer brisé. "Je dois prendre le temps chaque jour pour de jeter dehors la mauvaise voix et de faire entendre la bonne".

## Idéologie

Q. — Vous cherchez à changer l'individu. Si vous changez les structures, l'individu ne changera-t-il pas?

R. — M. Khrouchtchev a dit publiquement à Moscou, je pense en juillet ou en août 1963, qu'après des années d'expériences socialistes il avait échoué dans sa tentative de créer le nouveau type d'homme dont il a besoin pour le communisme. Je désire passionnément changer le milieu, l'éducation et les institutions, mais cela ne suffira pas à changer la nature de l'homme.

Q. — Vous citez Khrouchtchev qui tente de créer un nouveau type d'homme. Qu'entend-il par là? Pense-t-il à un homme qui ne sera plus qu'un robot?

R. — Je pense qu'il espère que des structures différentes créeront des hommes débarrassés de l'égoïsme. Mais d'après ce que je sais sur ce qui se passe en Russie, il se leure amèrement au fait que son système ne crée pas ce genre d'homme.

Avez-vous lu *The Emperor of the Blue Ants* (L'empereur des fourmis bleues? L'auteur, George Palocz-Horvath, parle du Mao Tsé-tung des années 1917. Il écrit complètement opposé à toute sorte de matérialisme à l'exception du marxisme. Sa philosophie était fondée sur des principes moraux absolus. Il a passé par-dessus ces principes parce qu'il est arrivé à la conclusion que seul le pouvoir pouvait modifier le sort économique de son peuple.

Alors Mao s'est lancé à la conquête du pouvoir. Ce fut le même cas pour Staline.

D'une manière ou d'une autre, les hommes libres doivent montrer à des hommes comme eux qu'on peut éta-

blir la justice économique et sociale, opérer une révolution économique et sociale, sans la force. Autrement, c'en est fait de la liberté.

**Q.** — N'y a-t-il pas un conflit fondamental entre votre manière de créer un nouveau type d'homme et celle de Khrouchtchev? Par exemple, prenez la façon dont vous insistez sur Dieu.

**R.** — Khrouchtchev renie Dieu probablement parce qu'il observe les nations qui parlent au nom de Dieu et se dit: "S'il y avait réellement un Dieu, elles seraient différentes".

Mais je ne pars pas du principe que tout le monde doit croire en Dieu. Je pars du principe que la nature humaine peut changer. J'en ai fait l'expérience. C'est là la racine de toute solution mondiale permanente. L'économie nationale doit être changée, c'est là le fruit de la solution. L'histoire du monde doit être changée. Si nous ne nous attaquons pas à la nature humaine à une échelle colossale, le monde continuera à se diviser, et peut-être bien se détruira lui-même.

**Q.** — Comment proposez-vous de créer ce nouveau type d'homme?

**R.** — Voici comment vous et moi pouvons le faire. Prenez tout de suite une feuille de papier. Ecrivez d'abord quatre mots "Honnêteté, désintéressement, amour, pureté". Puis, en grosses lettres "ABSOLUS". Ensuite, si vous croyez en Dieu, écrivez "L'écouter". Il vous dira que faire — Il vous dira comment ces absolus s'appliquent à vous.

Si vous ne croyez pas en Dieu, sachez clairement comment vous voulez que chacun vive autour de vous. Sachez-le en détails. Puis commencez à vivre ainsi vous-mêmes.

Tentez cette expérience. Si vous la tentez et que cela ne marche pas, venez me voir. Mais si vous avez essayé en toute honnêteté, vous serez la première personne que je connaisse à me dire que ça ne marche pas.

Enfin, sachez clairement quel est le but de votre vie. Nous resterons des géants de la technique et de l'industrie mais moralement des pygmées si dans la confusion de notre époque nous n'avons pas comme but de refaire le monde.

**Q.** — Comment conciliez-vous l'amour absolu avec votre attitude à l'égard des communistes?

**R.** — Nous avons besoin d'une révolution assez grande pour y inclure la terre entière et assez puissante pour changer la terre entière. Lorsque j'ai commencé à appliquer le Réarmement moral pour la première fois, j'ai dit à ma femme deux ou trois choses à mon sujet qu'elle ignorait. Je me rappelle toujours ce qu'elle m'a dit: "Peter, je pense que je dois t'aimer tel que tu es, mais lutter pour t'aider à devenir l'homme que tu es appelé à être".

Voilà mon attitude à l'égard des communistes comme des non-communistes. Le communisme qui affirme carrément qu'il ne peut pas triompher tant que le mythe de Dieu n'est pas déraciné de l'esprit de l'homme est une idée étroite. J'aime suffisamment les communistes pour leur faire une place dans une conception beaucoup plus vaste et révolutionnaire qu'un étroit concept de classe.

**Q.** — Pourquoi dites-vous que nous n'avons le choix qu'entre deux voies aujourd'hui — communisme ou Réarmement moral? Pourquoi ne serait-ce pas par exemple démocratie ou matérialisme?

**R.** — Je pense que vous avez une fausse idée du Réarmement moral et si vous me permettez d'ajouter, du communisme. Je ne mentionne que le communisme parce que, autant que je puisse en juger, c'est la seule idée qui soit engagée avec une perspective mondiale, dans une révolution mondiale — en dehors du Réarmement moral.

Je respecte la sincérité de nombreux communistes et leurs réalisations économiques et sociales. Mais, par leur propre faute, ils n'ont pas réussi à créer un nouveau type d'homme.

Il y a une certaine dose de Réarmement moral en chaque être humain — un germe d'honnêteté, de pureté, de désintéressement et d'amour, chez les gouvernants et les gouvernés. Chacun peut s'il le veut écouter sa conscience, sa voix intérieure, la voix de Dieu. Il peut faire partie d'une force capable de diriger l'humanité dans la voie que Dieu voulait que les hommes suivent sur la terre.

## TABLE DES MATIÈRES

Préface, par S.Em. le cardinal Cushing .....	5
Introduction .....	7
1. Nouvelles Perspectives sur la Liberté .....	11
2. Mort sous son Armure de Chevalier? .....	27
3. Le Nouveau Type d'Homme .....	35
4. Révolution du Caractère .....	47
5. Trois Fronts, ou Quatre .....	61
6. Ressources de Coeur et Puissance de Haine ....	67
7. L'Américain de Demain .....	75
8. A quelle Race Dieu appartient-il? .....	95
9. Les Ouvriers peuvent changer la Face du Pays	105
10. Cuba pourrait être Libre .....	117
11. Le nouveau Rôle du Canada .....	125
12. Un grand Dessein de Dévouement .....	135
Questions et Réponses .....	147

ACHEVÉ D'IMPRIMER  
À L'IMPRIMERIE JUDICIAIRE ENRG.  
LE SEIZIÈME JOUR D'OCTOBRE  
DE L'AN MIL NEUF CENT SOIXANTE-QUATRE  
POUR LES ÉDITIONS DE L'HOMME